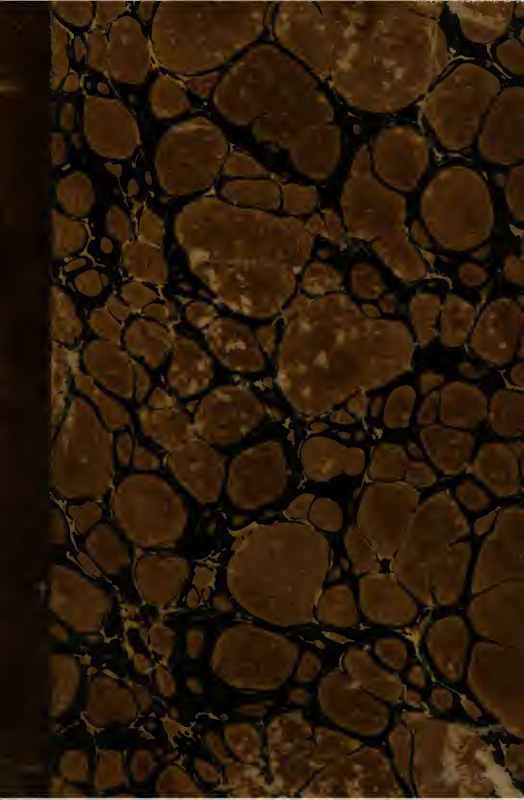




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

RACC.

DE MARINIS.

A
71.

NAPOLI

964



Rec. Of Marins A 71



EN ARDENNE.



ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.



BRUXELLES. — TYP. MÉC. DE CH. VANDERAUWERA,
MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 25.

EN ARDENNE,

PAR

QUATRE BOHÉMIENS.

NAMUR.—DINANT.—HAN.—SAINT-HUBERT.—HOUFFALIZE

LA ROCHE,

DURBUY.—NANDRIN.—COMBLAIN.—ESNEUX.—TILF.

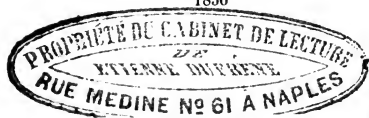
SPA.

I

BRUXELLES,

CH. VANDERAUWERA, ÉDITEUR,
MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 25.

1836



Il y a deux ans, quatre amis, habitués de Spa, où ils se réunissent chaque printemps et chaque automne, étaient partis à pied pour aller à La Roche, dont on vante l'aspect pittoresque et sauvage. Ils avaient pris naturellement le chemin des écoliers, le plus long, par Stavelot et Vielsalm : beau chemin, vraiment, et à Vielsalm excellente hospitalité dans la confortable auberge de M. Le Baron, sorte de gentilhomme qui tient comme

un château son hôtellerie, où, presque sans payer, on est nourri de venaison et de truites, où l'on boit de vieux vin servi par de jeunes filles, où l'on couche dans de petites chambres propres, où l'on entend le son des trompes, le hennissement des chevaux et le grondement des meutes; car Vielsalm est un rendez-vous pour M. de Cornelissen et une société de chasseurs.

« On sait bien quand on part, mais on ne sait pas quand on reviendra, » dit le proverbe. On ne sait jamais non plus où l'on va. Réveillés de bon matin par le départ des chasseurs, les quatre amis imaginèrent de suivre un peu la chasse : un cerf ! un grand cerf dont les *voies* avaient été signalées, la veille, par les piqueurs.

Cet enragé de cerf eut la fantaisie d'aller vers le soleil, de pointer en futaie du côté de l'Orient, jusqu'à sauter par-dessus la frontière prussienne. Et le soir, au lieu de se trouver dans la direction de La Roche, qui est à l'ouest de Vielsalm, nos voyageurs reconnurent qu'ils avaient envahi la Prusse, à la queue des chiens.

— Tiens, allons à Trèves ! dit un des compagnons. Une ville romaine ! la *Porta nigra*, la Basilique de Constantin ! ça vaut bien La Roche.

Ils allèrent donc à Trèves, et s'en revinrent par la Moselle, le Rhin et Cologne, après trois semaines de joyeuses pérégrinations.

L'an dernier, à l'automne, nouvelle prise de guêtres, pour attaquer La Roche. On avait résolu, cette fois, de piquer en droite ligne par-dessus les fagnes, à vol d'oiseau, sans s'inquiéter des routes à suivre, ni des villages à rencontrer. On devait traverser l'Amblève vers Stoumont, gagner de là Grand-Mesnil ou à peu près ; le reste au hasard.

Les gens circonspects insinuaient bien que l'entreprise était difficile, que les naturels du pays eux-mêmes s'égarèrent souvent sur ces hauteurs, qu'il y avait au moins quinze lieues, peut-être vingt lieues, de Spa à La Roche, que la saison était très-avancée, les fagnes transformées en marécages, les sentiers impraticables, et que le ciel menaçait d'une averse de neige.

— Eh bien, ce sera superbe ! marchons !

Ce fut superbe, en effet, lorsqu'au sortir des bois montueux, ils arrivèrent en haut sur la lande unie et désolée, revêtue seulement d'une couche de bruyères noires, sans un buisson, sans un arbrisseau, sans une touffe d'herbes vertes. La neige commençait à tomber par rafales violentes. Tout autour, le ciel sombre et mouvant semblait se confondre avec ce désert sans limite. Cela donnait à peu près l'impression d'une tempête sur la grande mer.

— Que c'est beau ! que c'est beau ! s'écrièrent-ils ensemble. Précipitons-nous au milieu de cette tourmente ! Ah qu'il fait bon recevoir la neige en plein visage, sentir dans sa barbe un vent qui frissonne, s'emplir la poitrine d'un air qui descend du ciel, et patrouiller mollement sur ces terrains spongieux !

Ils patrouillèrent si bien et si longtemps, qu'après huit heures de marches et contre-marches, de circuits et zigzags, quoiqu'ils s'imaginassent aller tout droit, ils étaient encore, à la nuit tombante, en pleine fagne. Assez loin cependant, et bien bas en-dessous

d'eux, ils apercevaient un miroitement confus, comme un rayon de soleil couchant, échappé d'entre les nuages, qui frapperait un ruisseau.

— C'est l'Amblève peut-être. Dégringolons vite vers ce petit miroir, pour voir dedans si la bourrasque nous a bien défigurés.

— Ah si c'était l'Ourte, et La Roche fantastique ! Car il se pourrait que cet ouragan terrible nous eût transportés à travers les airs, au-dessus des plaines et des collines, pour nous laisser tomber, triomphants, au but de notre voyage.

C'était l'Amblève, mais à la droite de Stoumont ; c'était l'Amblève, à un de ses points les plus sauvages, en aval des Trous-Quatreux, à une lieue environ d'Aywaille.

Il faisait nuit. Il n'y avait point là où coucher, même pour des philosophes. Rien à manger. Et durant les fringales de la course, gourdes et besaces avaient été vidées !

— Allons souper à Aywaille, où il y a du feu, du vin et des lits !

Et racolant un petit pâtre qui rentrait avec ses *gattes* (chèvres) dans une pauvre chau-

mière, ils se firent conduire par les traverses les plus directes à l'*hôtel du Luxembourg*.

Le lendemain, temps exécrable, à ne pas mettre un soldat dehors.

On déjeuna, on dina, on soupa, fenêtres et portes bien closes; car le vent et la pluie fouettaient avec fureur le village. Il fallut renoncer à l'assaut de La Roche.

— Mais, dit un de la bande, le printemps viendra sans doute l'an prochain. Attendons la belle saison, et puisque La Roche a été imprenable pour nous, — du côté de l'est, l'année dernière, — du côté du nord, cette année, — nous l'attaquerons par le sud. C'est ainsi qu'on a pris Sébastopol. Je vous donne rendez-vous en avril 1856. Nous nous équiperons comme pour un voyage de long cours. Nous entrerons en campagne avec le premier soleil, ayant devant nous six mois pour nos approches, nos mines, nos évolutions, combats de toute sorte, hasards et souffrances. Ce sera le diable si nous n'entrons pas victorieux dans La Roche, avant l'hiver.

— Eh bien, soit, au prochain printemps !

c'est un engagement d'honneur, répétèrent les quatre amis.

Et après s'être embrassés bien cordialement, ils se séparèrent, l'un retournant à ses fontaines de Spa, l'autre au bord de sa Meuse, un autre à Bruxelles, un autre... ailleurs.



DE BRUXELLES A DINANT.

I

— Voici la belle saison. Il faut partir en même temps que les feuilles. Nous sommes presque en retard. J'ai vu aujourd'hui des étoiles à la pointe des arbres du parc de Laeken. La végétation n'attendra pas que nous soyons prêts. Nous le sommes, d'ailleurs. Partons, mon cher ami. Ne me fais pas perdre le printemps, puisque je reviens de loin, tout exprès, pour le rendez-vous. Nos camarades du pays wallon doivent être impatients.

Donnons-leur le signal, comme c'est convenu depuis l'automne.

Ainsi parlait Thomas à son ami Jehan Ster, en buvant un verre de faro à l'estaminet du *Sauvage*, sur la place de l'hôtel de ville de Bruxelles.

— De quelles feuilles parlez-vous? répondit Jehan Ster, en déposant sur la table le journal qu'il tenait à la main. Les feuilles anglaises sont presque incolores; les feuilles françaises sont au beau fixe; les feuilles italiennes sont agitées comme à l'approche d'une convulsion; les feuilles allemandes...

— Je parle des feuilles du printemps, interrompit Thomas, des feuilles qui poussent et verdissent, pendant que vos journaux se gribouillent de noir. Je parle d'aller à La Roche, et non pas de saccager Madagascar ou de conquérir la Chine.

— Ah, La Roche, oui, nous devons y aller, en effet. Mais nos sacs de voyage, ces sacs incomparables, que tu devais nous rapporter de Suisse, où sont-ils?

— Eh bien, ne les ai-je pas commandés à Lausanne en passant, chez le plus fameux artiste du canton de Vaud? Ils arriveront demain, s'ils ne sont déjà en douane...

— Mais nos bottes, ces grandes bottes de

chasse, que tu voulais faire venir de Gand, où sont-elles, pour que nous puissions traverser les torrents à pied sec, et marcher, sans nous égratigner les genoux, au travers des halliers de l'Ardenne?

— Oh ! oh ! comme vous êtes entreprenant ce soir, Jehan, mon ami ! Les bottes vous effrayaient, l'autre jour. J'en ai une paire, moi. Mais vous avez préféré de simples jambières en coton bleu, disant que c'était plus frais, et que, pour avoir la couleur locale, vous achèteriez, à Dinant même, de ces sortes de housseaux portés par les charretiers du pays.

— C'est vrai. Nous y prendrons aussi des blouses indigènes, pour compléter l'ajustement. Ha, ha, ha ! nous allons être faits comme des voleurs, à ce que j'imagine. Ha, ha, ha ! si mes amis de Bruxelles nous rencontraient, au coin d'un bois, dans ces déguisements de bohémien ! Mon cher Thomas, je suis prêt à partir, ne fût-ce que pour voir comment tu seras équipé. Et Jacques, et le petit Bernard, comment vont-ils nous descendre de leurs montagnes d'outre-Meuse ? La belle gourde que Jacques se sera sans doute pendue au cou ! comme si nous devions parcourir le Sahara ! Quant à moi, je mettrai dans mon sac quelques gentils petits livres qui

vous seront utiles et vous expliqueront les curiosités du pays.

— Nous les verrons bien nous-mêmes, ces curiosités.

— Oui, vous verrez les campagnes et les villages, les rivières et les forêts, les troupeaux et les bêtes fauves, les accidents de la terre et la couleur du ciel. Vous verrez les habitants qui animent ces paysages; mais leur histoire, leurs traditions, les grands faits qui, avant eux, ont agité ou illustré ces contrées, ça ne se voit que dans les livres. Avec les yeux du corps, vous ne saisissez que l'aujourd'hui; mais l'autrefois, ce sont les yeux de l'esprit qui le ressuscitent, par la vertu de ces petits caractères mirifiques, imprimés sur le papier. Ah l'imprimerie! Ah les papiers!

— Assurément. Les papiers, c'est précieux...dans les bibliothèques. A votre compte, on n'aurait guère besoin de se déranger pour voir un pays; car on en peut lire la description actuelle dans les livres. On pourrait voyager sans quitter ses pantoufles et le coin de son feu.

— Peut-être bien qu'on en apprendrait tout autant. Veux-tu que je te raconte l'origine des populations wallonnes, la fondation des églises, abbayes, châteaux, monuments, la bio-

graphie des hauts personnages de la féodalité, les batailles, les révolutions, toutes les péripéties successives de la région que nous allons visiter? Veux-tu savoir les dates, les...

— Vous nous raconterez tout cela à mesure, et sur place, afin que Jacques et Bernard dient leur part de l'instruction. Mais vous aimez aussi à voir, M. Ster, et une fois en route vous en prenez comme un autre. Vous n'y allez pas de jambe morte. Vous êtes aussi vagabond que nous, et vous faites à merveille dans le quatuor. A peine avez-vous saisi votre bâton de voyage, que vous voilà transformé tout de suite. Personne ne porte plus galamment que vous le feutre à grands bords. Personne n'affronte avec une plus noble insouciance la poussière et la boue des chemins. Allons, Jehan mon ami, dis-moi que tu consens à quitter ta bibliothèque, à laisser la diplomatie embrouiller les affaires, et les peuples se débrouiller comme ils pourront; que tu renonces, pour quinze jours, aux grands papiers...

— Il y a des journaux partout, interrompit M. Ster, et j'espère bien que nous n'allons pas dans des pays assez dégradés, assez misérables, pour être privés de cet enseignement mutuel, de cette lumière universelle, qui...

— Sans doute, et il ne serait pas impossible que nous rencontrassions dans la grotte de Han quelque Anglais qui te prêtât *the Times*, à lire à la lueur des torches, au bord de ces abîmes insondés. J'ai idée que nous allons trouver dans les Ardennes un prodigieux degré de civilisation ; qu'il doit y avoir à Saint-Hubert un journal des chasseurs, à Bastogne une revue des...

— Vous plaisantez, maître Thomas. Parce que vous avez couru le monde, traversé les Alpes par-ci, la mer par-là, il vous semble peut-être que les Ardennes sont un pays de barbares, où végètent à peine les premiers éléments de la civilisation. Thomas, mon ami, les Ardennes sont un des joyaux de la couronne de Belgique. Vous serez surpris de tout ce que nous allons voir dans ce pays, dont l'histoire...

— Bravo ! je vous ai fait mettre votre feutre sur l'oreille. Partons donc pour cet Eldorado de notre Belgique.

— Quand vous voudrez.

— Il n'y a plus qu'à donner rendez-vous à nos Wallons, au débarcadère de Namur, où ils arriveront de Liège, nous de Bruxelles. Quand ?

— Samedi, par les convois qui concordent à leur arrivée, vers onze heures.

— Je m'en charge. Et nous deux, rendez-vous à la station du Luxembourg, à 7 heures 45 du matin, avec canne à la main, et sac au dos...

— Ou sous le bras.

— Et tout ce qu'il faut à des hommes qui vont... peut-être aux Grandes-Indes, si ce détour est nécessaire pour arriver à La Roche...

— Tout ce qu'il faut. On visitera les pèlerins.

— Et un détachement complet de toutes les vanités du monde, un élan vers la nature naturelle, une gaiété d'enfant, une humeur de vagabonds?

— C'est entendu. A samedi!

II

Jehan Ster et Thomas se rencontrèrent, le samedi matin, sur l'esplanade sablonneuse en avant de la station du Luxembourg.

— Quel malheur! s'écria Thomas, du plus loin qu'il aperçut son ami. La journée est perdue! nous nous sommes levés trop tard.

— Comment ! dit M. Ster en tirant sa bonne montre toujours bien réglée. Il est sept heures trente-trois minutes, ni plus ni moins.

— Regardez, répliqua Thomas, levant les bras en l'air avec désespoir, regardez l'horloge qui surmonte ce charmant édifice, dans un caisson circulaire : deux heures et demie ! Fatalité ! cette fois-ci encore nous ne pourrions pas aller à La Roche.

— Mais... mais, interrompit Jehan Ster, après un premier moment de stupéfaction... tu vois bien que cette horloge est peinte.

— Vraiment oui ! l'heure en peinture ! l'ingénieuse idée ! A quoi bon, en effet, savoir l'heure quand on vient prendre un convoi !

Et tout en riant, les deux amis entrèrent payer leurs billets de waggon.

Une fois installés sur les sellettes de bois, ils se toisèrent de la tête aux pieds, avec un sérieux comique. Tous deux avaient le grand chapeau souple, préservatif contre la pluie et contre le soleil ; tous deux, un court paletot à vastes poches. Les grandes bottes de Thomas ne se trahissaient que par l'ample carure de leur bout fauve, car il avait rabattu par-dessus les tiges son pantalon de velours à la cosaque ; M. Ster avait de bon gros sou-

liers, négligemment noués avec de fines lanières de cuir.

— Allons, tout va bien ! dit Thomas, à cette première inspection. Nous avons assez bonne mine, au départ : linge et vêtements frais. Mais nous ne sommes encore qu'en serre, il faudra nous voir transplantés en plein champ... Tu n'as pas oublié les cartes du Luxembourg ?

— Je le crois bien ! j'ai les magnifiques cartes cadastrales de Vandermaelen, du moins les fragments qui nous intéressent ; car la carte générale de la Belgique ne pourrait pas s'étaler à l'aise sur le plancher de ce wagon. Mais voici les morceaux de la province de Namur par où nous commençons, du Luxembourg où nous allons, de la province de Liège par où nous reviendrons... Des chefs-d'œuvre que ces cartes : tout y est, les hameaux et les ruisseaux, les petits bois et les petits sentiers.

Et ce disant, il tira de ses poches profondes un faisceau de cartes pliées en paravent et proprement doublées de toile.

— A merveille ! avec cela nous combinerons nos stratégies pour prendre La Roche par le bon côté. Ah que je suis impatient d'embrasser nos amis, et de galoper tous en-

semble sur la terre ferme! Cette cage où nous sommes me donne des fourmis dans les jambes.

Mais, malgré l'impatience de maître Thomas, le convoi allait son petit train, doucement, comme pour laisser examiner la variété du paysage, qui est assez pittoresque durant les premières lieues.

Boitsfort, la forêt de Soignes, La Hulpe, Rixensart et jusqu'à Ottignies, c'est à faire regretter de n'être pas à pied. Il n'en est pas de même d'Ottignies à Gembloux; mais, en approchant de Namur, les terrains retrouvent des accidents et des contrastes qui annoncent déjà le caractère que va prendre la nature sur les bords de la Meuse.

Maître Thomas pressait le talon de ses bottes contre la paroi du waggon, comme on fait pour éperonner un coursier,—quand on aperçut les premières maisons de Namur. Enfin! Le convoi avait mis trois heures à faire ses 56 kilomètres. Un cheval anglais fut arrivé avant lui.

— *Manucum*, *Namucum*, *Namurcum*, du celtique *nam*, escarpé, et *ucon*, roc, ou encore *Nemetum*, *Novus Murus*, *Na-Mund*, *Na-Maen*, *Naut-Meur*, ou encore *Nieuw-Muur*, selon mon savant ami Jottrand, dans l'*Hermite de Belgique*, ou en-

core *n'a murs*, car toutes ces étymologies ont été discutées sérieusement, enfin Namur, s'écria Jehan Ster, vieille cité glorieuse, aujourd'hui, hélas ! livrée aux prêtres et aux soldats, quand pourrons-nous démolir ta citadelle, abattre tes murs et ouvrir ton sein à la circulation d'une vie féconde qui en chasse la superstition !

Cette belle apostrophe étymologico-politique était inspirée à Jehan Ster par une file de soutanes rangées contre la haie du railway ; car les hommes noirs abondent à Namur et s'y entremêlent, comme de raison, avec les militaires et les mendiants.

Thomas se précipita hors du waggon, avant même que le train fût arrêté, et s'empressa de demander si le convoi de Liège n'était point arrivé encore.

— Il arrivera dans une heure au plus tôt, répondit un des gardes de la station.

— Eh bien, allons voir la cathédrale en attendant, dirent ensemble les deux amis.

Et ils s'acheminèrent vers Saint-Aubin.

C'était jour de marché aux grains, et la ville avait une animation inaccoutumée. Ils parlèrent aux uns et aux autres, regardèrent à travers les vitres des magasins, et, après avoir musé dans quelques rues, comme de

vrais écoliers échappés, ils entrèrent dans l'église, heureusement ouverte à ce moment-là.

Commencé en 1751, d'après les plans d'un architecte milanais nommé Pezzoni, et terminé en 1767, Saint-Aubin n'a rien de particulier ni comme architecture, ni comme décoration intérieure ; mais il possède un tableau de Van Dyck, qui peut compter parmi les plus beaux de ce maître. C'est un Christ en croix, vu de trois quarts et tourné à droite ; au pied de la croix est affaissée la blonde Madelaine, en robe jaune, et vue de dos ; à droite, la Vierge, en robe bleue, les bras étendus ; et, près d'elle, saint Jean debout et presque de face : tous ces personnages, de grandeur naturelle ; à gauche, un petit groupe de bourreaux et de cavaliers, qui s'en va. On sent l'influence de l'école vénitienne dans cette œuvre splendide et vigoureusement colorée, qui doit avoir été peinte par Van Dyck en Italie, ou peut-être à son retour de Gènes en 1625. C'est superbe ! et ceux de nos artistes qui ne connaissent point ce tableau feraient bien d'aller, tout exprès pour le voir, à Namur.

Jehan Ster et Thomas demeurèrent en extase devant ce chef-d'œuvre, et pour les arracher à leur contemplation, il fallut que la clo-

che de la cathédrale sonnât onze heures. Ils n'avaient plus que le temps de courir à la station pour accueillir leurs amis à la descente du convoi de Liège.

Déjà le sifflement de la machine à vapeur se faisait entendre; le train approchait en déroulant ses anneaux comme un serpent, et de loin, hors des fenêtres des waggons, on apercevait des bras qui s'agitaient en signal de ralliement.

— Les voilà! les voilà! Je reconnais la grosse patte de Jacques et les doigts effilés du petit Bernard. Allons, la troupe est complète à présent; nous pouvons commencer nos exercices.

Et pendant que Thomas recevait dans ses bras son cher petit Bernard, le docteur Jacques accolait le professeur Johannes, et les uns et les autres se serraient les mains dans une joviale effusion.

— Oh que Jacques est gaillard! que Bernardino est éveillé! Thomas par-ci, Jean par là! Et qu'avez-vous fait depuis la neige des fagnes? Et prendrons-nous La Roche, cette fois? Et que nous allons voir de belles choses ensemble! Et où allons-nous d'abord?

— Nous allons d'abord dîner, répondit Jacques avec son sang-froid. Je meurs de

saim. Demandez à Bernard : si je n'avais pas bu un verre de mauvais vin de Huy en passant, je ne serais pas arrivé jusqu'à cette noble ville de Namur...

— Dis *Namurcum* ou *Manucum*, interrompit Thomas.

— Mes amis, continua Jacques en le regardant de travers, tout homme qui a bien mangé... je ne dis pas beaucoup, mais comme il faut... et bien bu, à son aise, est content. On peut l'aborder, on peut lui faire comprendre toutes choses, le faire rire, le faire pleurer, le faire penser, le faire agir. Il est capable de tout. Il est propre à la vie. C'est l'opinion de Molière dans *Sganarelle*, et c'est la mienne.

— « A grand'peine voit-on advenir que grands banqueteurs fassent beaux faits d'armes; » c'est l'opinion de Rabelais dans *Pantagruel*, répliqua malicieusement M. Ster.

— Le docteur Jacques a raison cependant, dit Thomas, et pour que Rabelais ne soit pas en accord avec lui, il faut qu'on ait fait boire, ce jour-là, à maître Alcofribas du vin de Surêne qui n'est pas loin de Meudon. C'est pourquoi nous devons aller vers une table quelconque, où il y ait quelque chose dessus. Toi, gentil Bernard, qui es presque *Namur-*

cois, ne connais-tu point une gargote digne de nous ?

— Si vraiment, chez Richalde, une auberge patriarcale, fréquentée par les gros fermiers des environs.

— Où est-ce ?

— En Grognon.

— En Grognon ! allons-y, et de bonne humeur. Conduis-nous.

Durant cet échange de propos, les deux Wallons avaient dégagé leurs sacs de dessous les banquettes ; Bernard avait rassemblé son album, ses crayons, sa pipe, sa canne, épars de côté et d'autre dans tout le waggon ; et la troupe impatiente s'avança en désordre au travers de la foule qui reluquait narquoisement. De temps en temps, et comme pour s'ouvrir passage, Jacques prenait la taille à quelque paysanne chargée de paniers ; M. Ster regardait l'architecture des vieilles maisons du xvi^e siècle ; Bernardino arrêtait un garçon en blouse, pour rallumer sa cigarette dans une pipe à demi brûlée ; mais Thomas, toujours en avant, l'attirait vers la Sambre, dont on devait traverser le pont pour gagner l'auberge de Richalde, en Grognon.

On arriva juste à point. La soupe fumait sur une longue table, autour de laquelle

étaient déjà assis quelques douzaines d'honnêtes marchands de grains, et parmi eux prirent place les quatre voyageurs nouveaux-venus.

III

Le dîner fut silencieux et triste.

Peut-être le cours des grains n'était-il pas satisfaisant ; peut-être tous ces producteurs de la denrée par excellence, tous ces entremetteurs qui en trafiquent, car il y avait là des agioteurs aussi bien que des fermiers, étaient-ils inquiets de la longue crise alimentaire qui menace de ruine et de famine la vieille Europe. Tous semblaient pensifs et taciturnes. La plupart buvaient de l'eau, contemplaient leur assiette et communiquaient à peine avec leurs voisins les plus proches. Impossible de les faire causer en conversation générale.

M. Ster s'y essaya vainement, et n'en tira que des renseignements entrecoupés sur la situation de l'agriculture et des industries locales. Plusieurs de ces hommes avaient

pourtant de bonnes têtes, intelligentes et fermes, généralement plus développées en largeur qu'en hauteur, et par conséquent plus tournées vers les intérêts dits positifs que vers les pures spéculations de l'esprit.

Quand on eut dévoré un quartier de bœuf et un quartier de mouton, des pommes de terre et des pommes de pommier, quelques-uns se mirent à prendre du café noir; d'autres se levèrent et retournèrent sans doute à la bourse des céréales, ou à leurs champs et à leurs moulins.

M. Ster aussi était déjà retourné à ses journaux et lisait, dans l'angle obscur d'une fenêtre, *l'Éclaireur de Namur*.

Bernard papillonnait le long des murs en regardant les images, *l'Apothéose de Napoléon* et autres mythes civilisateurs et significatifs, répandus par millions dans nos villes et nos campagnes pour l'éducation du peuple belge et la garantie d'un avenir de liberté.

Jacques et Thomas avaient seuls conservé coudes sur table et s'amusaient ensemble de divers propos.

— Ne nous pressons pas, disait Jacques. La modération en toutes choses, la patience, ou, mieux encore, la tranquillité est la première des vertus. C'est pour sa longanimité

morale que les anciens Perses avaient donné le surnom de *Longue-main* à leur grand roi Artaxerces.

M. Ster, entendant parler histoire, s'était rapproché :

— Peut-être aussi, ajouta-t-il, certains monarques de nos jours n'ont dû leur succès qu'à cette rare patience, qui lasse les peuples spontanés et les fait tomber étourdis dans un piège tendu de *longue main*. Donc, et c'est sans doute l'argument de Jacques l'épicurien, nous pouvons prendre le café tranquillement.

Et il se rassit près de Jacques, qui dit à Bernard :

— Fais-moi le plaisir, petit, de revenir à ta place. Tire un crayon de ta poche, si tu veux, pour te distraire. Tu as le droit de faire le portrait de ce personnage qui s'est endormi tout exprès et qui pose à souhait.

Bernard avisa, en effet, un colossal cultivateur, ronflant sur sa chaise, dans l'attitude d'un chanoine qui a déjeuné après sa messe, et il se mit à le dessiner avec la prestesse d'un singe.

— Oui, dit Thomas, reprenant la pensée de Jacques, tout ce qu'on fait, il le faut faire bien; c'est la loi et les prophètes. Arrange-toi d'abord pour être le mieux possible; après

quoi, laisse aller le destin, et résigne-toi à être comme il plaît au diable, qui, en définitive, est le maître de tout. Sois impétueux d'abord, volontaire, entêté et violent dans ton instinct; après quoi, sois musulman pour le reste...

— *Bene vivere*, interrompit le docteur Jacques...

— *Et lætare*, interrompit à son tour, par un entraînement de mémoire, le stoïque Jehan. *Bene vivere et lætare*, c'était l'épigraphe de la bibliothèque du chanoine Favart, un bon vivant du xvi^e siècle. Après quoi cependant, ajouta-t-il comme une modeste protestation, il faudra songer aux cinq lieues que nous avons devant nous sur la route de Dinant. Car je suppose que nous irons coucher à Dinant ce soir.

— Je connais la route, dit Bernard continuant à dessiner son paysan toujours endormi : des rochers partout, de grands bois, de belles prairies, des châteaux en ruines, des villages tout neufs, un paysage somptueux et varié. J'en ai plus de vingt études dans mon atelier... Cinq lieues? mettons-en six à sept. Il y a bien, je crois, trente kilomètres. Mais nous arriverons par le clair de lune; ce sera amusant.

— Messieurs, hasarda discrètement l'hôtelier, qui, en ce moment, apportait du genièvre, messieurs, il y a un bateau, le bateau des frères Piérard, qui remonte à Dinant...

— Par eau? interrompit Bernard, selon son habitude de distractions et de naïvetés; car moi, je ne vais pas en voiture, et je suis le cours de la Meuse, sans en perdre un nœud de ruban.

— Par eau certainement! dit Jacques avec un éclat de rire; les bateaux ne sont pas faits pour aller par terre, et on n'a pas encore trouvé moyen de les faire voler par air; ce qui avancerait beaucoup le problème des ballons. Remonter la Meuse jusqu'à Dinant, entends-tu? Est-ce ton affaire?

— Et quand part ce bateau des frères Piérard?

— Dans dix minutes, répondit l'hôtelier. On a déjà sonné le premier coup; mais le quai est tout près d'ici.

— Eh bien, vite en gondole! Nous aurons encore deux heures de jour pour voir Dinant, et sa vieille église, et ses rocs à pic, et ses rues étroites, et ses belles filles, dures comme le roc...

— Assez, Jacques, mon ami! prends ton sac et ta canne. Équipons-nous! et à l'abordage!

IV

Le petit steamer levait l'ancre quand ils arrivèrent sur la planche mouvante qu'on allait enlever.

— Un instant, s'il vous plaît ! dit Thomas aux mariniers. Quatre bohémiens, sans femmes ni enfants, sont obligés d'être à Dinant ce soir pour les affaires les plus pressantes.

D'un tour de main, il poussa ses trois camarades sur le pont.

— A présent, vogue la galère ! dit Jacques. Où nous mettons-nous, Jehan mon ami ?

— Aux premières places, cria le petit Bernard, à celles où l'on voit le mieux.

Et il courut s'asseoir à l'avant, jambes balantes des deux côtés de la tringle perpendiculaire qui forme la proue du bateau.

— Bernardino s'y connaît. On appelle ça les secondes, à présent que le monde est sens devant derrière, mais ce seront les premières places quand on aura retourné « la barque qui flotte sur l'éternité. »

Ah ça, continua Thomas, pourquoi allons-nous ainsi en Ardenne, à La Roche, si le destin le permet, ou ailleurs? Quelle est votre idée à vous autres, de vous lancer ainsi, à pied, avec une carapace attachée au dos, comme des limaçons?

— C'est tout simple, répondit d'abord M. Ster : moi, je vais pour étudier le pays, confronter mes observations avec les livres...

— Moi, pour dessiner d'après nature, dit Bernard.

— Et moi, dit Jacques, pour dîner à l'air sous la treille, s'il y en a; pour me rafraîchir les poumons, réjouir mon corps, chasser par la pleine lumière les ombres que l'hiver et le travail ont accumulées dans mon cerveau. Mais toi-même, Thomas?

— Moi, répliqua Thomas, c'est pour n'être pas où j'étais dimanche, pour faire, selon mon habitude, un peu de bohème salulaire, n'importe où et n'importe comment.

Et afin d'échapper à la tyrannie du temps cruel et despote, ajouta-t-il en se penchant sur le fleuve, je propose de commencer par jeter dans la Meuse toutes nos montres, c'est-à-dire les vôtres, car moi, ainsi que le grand Balzac, je n'en portai de ma vie. J'ai horreur d'obéir au commandement d'une aiguille, et je suis

de l'opinion de Gargantua, qui disait que
« la plus vraie perte du temps qu'il sceust,
» estoit de compter les heures. Quel bien en
» vient-il? La plus grande resverie du monde
» est soi gouverner au son d'une cloche, et
» non au dicté de bon sens et entendement. »
Aussi, dans la divine abbaye de Thélème, —
où tu te serais si bien trouvé, Jacques mon
ami — fut-il décrété que « là ne seroit hor-
» loge ni quadrant aucun. » Tout au plus,
puis-je supporter l'heure en peinture, comme
nous la vîmes, ce matin, à la station du
Luxembourg, avec maître Jehan.

Jehan sourit et renfonça sa montre au fin
fond de la poche de son gilet.

— Il est convenu, répartit le docteur Jacques, que nous vivrons, en effet, comme des Thélémites; qu'on se lèvera à son loisir, et qu'on ira se coucher quand on aura sommeil; de même qu'on boira quand on aura soif. « Fais ce que voudras » sera l'unique devise de notre franc-maçonnerie. A bon entendeur, salut.

— Mais comment harmoniser nos vocations diverses? interrompit le philosophe Johannes. Trois bohémiens et un petit ne sont pas plus faciles à concilier en un seul que le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Bah ! dit Thomas : quand maître Ster aura fantaisie, pour étudier les mœurs, de s'arrêter à interroger un berger, Bernard ouvrira son album et dessinera le troupeau de moutons, Jacques nous offrira une goutte à la ronde, berger compris, et moi... tout m'accommode naturellement. Le statut des Thélémites est donc adopté ?

— A l'unanimité !

— Très-bien ; mais il faut voir cependant quelles sont, à chacun, ses ressources matérielles pour pratiquer, durant notre long voyage, cette politique de liberté qui assure l'indépendance mutuelle sans exclure la fraternité, bien au contraire. Il faut qu'à la rigueur chacun puisse se suffire à soi-même sans troubler ses compagnons. Possédons-nous chacun tout ce qui est nécessaire ? Voilà le moment de vérifier ce qu'il y a au fond du sac. Allons, il faut faire la visite. Exhibez ! Ah, ah, ah, gentil Bernard, tu fais semblant de regarder les poissons dans la Meuse. Allons, mon mignon, ouvre ton bahut et montre tes nippes.

— J'ai tout ce que peut désirer un honnête bohémien, répliqua Bernard, et je ne demanderai rien à personne... surtout pas à toi, Thomas... Jacques, prête-moi un peu de feu,

ma cigarette est éteinte; je te le rendrai, d'ailleurs, une autre fois.

— Ah, ah ! tu n'as donc pas de briquet ? pas de quoi faire étincelle ! Tu manques de flamme, malheureux artiste !

— Si vraiment, j'ai une boîte d'allumettes... que j'ai laissée à Namur pour ne pas manquer le bateau. J'espère que vous ne me refuserez point le feu, le feu qu'on a beau donner et qu'on garde tout de même. N'est-ce pas admirable, cela ?

— Le feu, soit. Allons, qu'as-tu oublié encore ?

— J'ai oublié mon livre de messe, mais Thomas doit savoir les prières par cœur, et il les dira pour tout le monde... J'ai des chemises et des chaussettes, et si je n'en trouve pas à ma suffisance, je ne vous prierai pas de les laver. Je les blanchirai moi-même dans quelque clair ruisseau.

Sur ces fières répliques, on laissa Bernard tranquille. Jacques, interpellé à son tour, dégrafa majestueusement les courroies de son sac, et sur le pont il étendit, après sa provision de linge, une provision de tabac et de cigares, puis une belle trousse de toilette, bien garnie, puis une petite trousse chirurgicale, avec lancettes et bistouris, puis un

flacon d'alcali, puis une petite boîte remplie de fil, d'aiguilles et de boutons, puis du camphre, des pastilles aromatisées, puis...

— Diable ! dit M. Ster, te voilà équipé comme pour aller en Californie. Et dans ces deux petites poches latérales extérieures, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, dit Jacques très-gravement, dans l'une un saucisson de Lyon, et dans l'autre une petite bouteille de cognac. On n'est pas toujours sûr d'un cabaret dans ces Ardennes ; les papiers publics, mon cher Jehan, ne racontent-ils pas souvent qu'on a trouvé des voyageurs morts de faim au coin d'un bois. De plus, vous voyez que j'ai aussi roulé sur mon sac un fin mackintosh imperméable, qui vous servira peut-être, sinon à moi-même.

— Voilà qui est admirable ! s'écria Thomas. A présent, nous pouvons nous laisser piquer par les vipères et mordre par les chiens enragés, puisque l'aimable docteur s'est précautionné d'alcali ; nous pouvons nous laisser choir du haut des rochers, puisque avec une petite saignée, et au besoin quelques tours de bistouri, on serait remis sur pied immédiatement. Nous pouvons même déchirer à plaisir dans les fourrés nos habits, puisque nous

avons des aiguilles enfilées pour les recoudre. Et toi, John, quels brimborions imprévus astu cachés au fond du sac?

M. Ster fut obligé d'étaler sa réserve, dans laquelle un gros gilet de flanelle rouge, pareil à ceux des ouvriers flamands, fut vivement applaudi. En le secouant au soleil pour faire resplendir sa couleur de sang, il en tomba une petite carte pareille à celle que le professeur portait dans ses poches.

— Encore? dit Thomas. Eh bien, moi aussi j'ai des cartes — des cartes à jouer. Le prévoyant Jacques n'avait pas pensé à cela... On peut avoir envie de faire une partie de piquet au beau milieu de quelque désert.

— Et puis? insista Jacques. Ne nous montreras-tu point d'autres inventions de ton génie vagabond?

— Suffit, répondit Thomas, que je sois prêt à aller jusqu'au fond de la Suisse et de l'autre côté des Alpes. Fiez-vous à moi, qui ai traversé les royaumes, les républiques et les empires, avec toute ma fortune dans mes goussets. Ah! que c'est enivrant la liberté! Quand je pense que, comme me voilà, j'ai tout ce qui est indispensable à un homme : *omnia mecum porto!* Vous connaissez cela, Johannes? J'ai tout ce qui sert. Rien d'inutile. N'est-ce

pas la vraie propriété, la propriété légitime et sacrée, cela? Le reste est accaparement. Ces bottes, ce sac et ce bâton, ce sont mes instruments d'action et d'indépendance. Qui m'empêche, s'il vous plaît, s'il me plaît, de courir ainsi parmi les peuples, prêcher... ce qui me passerait dans l'esprit? Oui, ça me fait toujours plaisir, à moi comme aux enfants, d'être équipé en voyage; il me semble que c'est le signe de ma liberté naturelle et de ma force!

— As-tu un passe-port? interrompit perfidement maître Ster.

— Non, pardieu! Est-ce que j'ai besoin de permission pour me promener sur la terre, qui est à nous comme aux autres? Je méprise trop les papiers, ajouta-t-il en souriant.

— En ce cas-là, nous ne sortirons pas de notre Belgique, répartit Jacques, et nous voilà arrêtés dans notre tour du monde. Mais pourvu que nous arrivions à...

— La roche, s'écria Bernard, la roche que j'ai peinte une fois, avec mon illustre maître, le grand paysagiste allemand, lorsque nous avons visité ensemble les bords de la Meuse! Ah! que c'est d'une coupe fantasque et d'une rude couleur! Nous approchons des beaux endroits! Regardez donc, vous autres!

V

Le bateau longeait, en effet, à ce moment-là, une veine de rochers à pic, d'un caractère très-sauvage. On avait déjà fait presque un quart du chemin, dépassé La Plante, Wépion, Dave, Fooz, les bois d'Arche et le ruisseau des Fonds de Lustin ; on touchait à Profondeville.

Le temps était superbe ; la lumière, gaie, capricieuse, changeante : un de ces premiers ciels de printemps, dont le fond est du bleu tendre et fin que donnent certains reflets de la perle. De gros nuages, très-clairs à leur périphérie, éblouissants à leurs bords, s'amoncelaient mollement tout autour de l'horizon, ou bien, montant plusieurs ensemble vers le soleil encore assez haut, ils s'amusaient à passer devant pour le cacher, et promenaient ainsi sur le paysage des ombres et des demi-teintes plus ou moins transparentes.

Sur la terre aussi, c'était ce premier vert, presque incolore aux pousses imperceptibles

des arbres et des buissons, mais très-vif sur les prairies précoces qui bordent la Meuse. Parmi les arbrisseaux, le groseillier, l'épine noire, le sureau, le troëne, le lilas, et aussi les jeunes mélèzes et quelques jeunes marronniers, avaient seuls des feuilles. Celles des peupliers étaient encore d'un jaune velouté. En certains endroits, le vert rude et grossier de sapins piqués entre les rochers contrastait avec les nuances délicates de la végétation printanière; car on n'était pas encore à la fin d'avril.

Puis, venaient des murailles de granit, abruptes, déchiquetées : ici d'un brun humide, là d'un roux glacé d'or et de vert marin par une couche de lichens et de mousses; le plus souvent, d'un gris vigoureux, qui est la couleur propre de ces roches à nu.

A Profondeville surtout, les rochers sont magnifiques. Mais la main de l'homme, malheureusement, les égrène en pierres de taille ou en pavés. De grandes carrières en détruisent un peu le caractère, quoique, d'ailleurs, elles ajoutent à la variété, et animent par des groupes de personnages actifs ces sites grandioses.

De temps en temps, le steamer croisait à

la descente, ou rattrapait à la remonte ces longs et vastes bateaux qui portent la houille des bassins de Liège à la frontière française, ou le minerai aux forges des environs. Bonne fortune pour le peintre Bernard, quand on rencontrait une de ces barques pesantes, remorquées à la *halée* par une file de chevaux énergiquement charpentés, que conduisent des espèces de postillons, appelés *chevaliers*, tantôt assis de travers sur la croupe du cheval de tête, tantôt marchant d'un pas cadencé près de l'attelage. Il y a de ces attelages qui comptent jusqu'à vingt-cinq chevaux, quand ils ont à tirer des convois de barques reliées les unes aux autres.

— Cela rappelle la peinture de Géricault, s'écriait Bernard. Oh, les vaillants animaux, francs du collier ! Et ces brutes de chevaliers, qui les fouettent et les maltraitent !... Mais ça ne fait pas mal en peinture. Il faut que j'en ébauche vite un croquis comme souvenir.

Et il se mit à chercher dans ses poches, sur son sac, autour de lui, partout.

— Tiens, mon album, murmura-t-il.... Jacques, rendez-moi mon album que vous m'avez sans doute flibusté. Thomas, c'est vous qui l'avez pris ? Mais non... je l'aurai

laissé sur la table à Namur, et mon personnage endormi aura trouvé son portrait sous sa main à son réveil!... Heureusement que j'en ai un autre.

— Tu feras bien d'en acheter une provision à Dinant, lui dit Jacques en le raillant. Car tu n'en récolteras point au fond des Ardennes.

M. Ster seul ne riait point de l'étourderie du jeune peintre, et, préoccupé à sa manière de ces régiments de chevaliers, il adressa la parole à un homme qui semblait être un rivageois de la Meuse, et qui se trouvait assis près de lui :

— Combien donc un bateau ainsi remorqué fait-il de lieues par jour?

— Une dizaine de lieues, répondit le paysan.

— A ce que je vois, chaque chevalier ne conduit que deux chevaux?

— Oui, un chevalier pour deux chevaux.

— Et combien paye-t-on pour ces deux chevaux et leur guide?

— Ça se compte par relais; car ils changent de distance en distance, pour que les bêtes se reposent, et pour que les hommes boivent un coup. Mais un chevalier doit gagner environ 20 francs par jour; ce n'est pas

trop pour avoir deux animaux et les nourrir.

— A ce compte-là, ce bateau qui a vingt chevaux dépense donc 200 francs par 10 lieues?

— Je n'ai pas calculé, répondit le Wallon matois.

— Alors pour remonter de Liège, ou seulement de Namur, à Givet, ce sont des frais considérables?

— Ça se pourrait bien, dit le paysan.

— Voilà une belle et intelligente organisation ! reprit M. Ster en se retournant vers ses amis. Ces vaillants chevaliers et leurs vaillants chevaux peuvent faire à merveille en peinture ; mais en économie sociale, c'est insensé ? Qu'en dis-tu, Thomas ?

— Je dis qu'un petit remorqueur à vapeur, avec son chauffeur et son aide, remonterait cette file de barques en moitié moins de temps et coûterait dix fois moins cher. C'est absurde.

— Il faut que tout le monde vive cependant, hasarda avec timidité le paysan, qui avait entendu cette protestation. Et les chevaliers que deviendraient-ils ? et leurs chevaux ?

— Est-ce que vous avez trop de bêtes de trait pour l'agriculture, et trop de travailleurs

aussi? lui riposta M. Ster. Il serait plus utile que vos chevaliers allassent...

— Ils peuvent aller au diable à présent, interrompit Bernard. Tiens, les voilà avec leurs casaque rouges et leurs allures de faïnéants. Est-ce cela? Avec ce croquis, je ferai un tableau pour le Salon de Liège... Ah! mais voilà Burnot, Rivière et Godinne, et tout à l'heure au détour, Rouillon; car je connais tout cela. Nous sommes restés huit jours à Rouillon pour prendre des études à Mont-aigle, vous savez, le vieux château qui est à deux lieues de là, sur la petite rivière la Saule. C'est ça qui est beau!

— Oui, dit Jehan Ster. Alfred Nicolas en a parlé dans ses voyages, et il a fait là-dessus une de ses wallonnades, qui n'est pas la plus mauvaise.

— Un drôle de pays que Rouillon! reprit Bernard. C'est le pays des seigneurs...

— Quels seigneurs? interrompit Jacques.

— Eh bien, des seigneurs féodaux; et les laboureurs d'alentour ont encore la bonté de les appeler ainsi, et de s'appeler eux-mêmes les *manants*... Oui, ils se nomment entre eux les manants, sans rire.

— Il y aurait plutôt de quoi pleurer.

— Oh! nous en avons vu de bonnes avec

tous ces châteaux. Tenez, vous apercevez à mi-côte un petit belvédère... c'est à la baronne X..., une galante vieille qui a été, dit-on, à la cour de France avant la première Révolution, et dont les jardins sont ornés de statues mythologiques très-décolletées, qu'ils nomment, dans le jargon local, des *postures* ; aussi, le nouveau curé prétendait-il qu'il n'irait pas visiter la baronne, si elle ne voilait pas ses *postures* auparavant. Ce curé-là, de notre temps, était un gaillard très-déluré, qui habitait un pavillon du château d'un autre seigneur, le baron Y..., bourgmestre de la commune et porte-cierge aux processions. Tenez, à ce grand bouquet d'arbres, sur la hauteur, le château est là.

— Tu as vu le seigneur Y... porter un cierge à la procession, Bernard ?

— Assurément, et j'ai vu aussi par compensation le prêtre qui l'encensait à l'église, dans le banc seigneurial. Oh ! le beau sermon qu'il fit, ce jour-là, le malin curé ! L'église était pleine de femmes et même d'hommes, quoiqu'ils ne soient pas très-dévots, et je me souviens que le prédicateur leur dit en se moquant d'eux : « Les hommes viennent à » l'église, parce qu'ils ne peuvent pas faire » autrement. Ils s'y tiennent assez bien,...

» parce que je les mettrais à la porte ! »

— Il doit être évêque à présent, ce gentil curé-là, dit maître Thomas.

Durant ces propos, le bateau avait tourné le coude de la Meuse entre Rouillon et la plaine de Godinne, et l'on aperçut tout à coup un rocher perpendiculaire, d'un superbe gris de fer.

— C'est le Rocher-aux-Corbeaux, dit Bernard. Les voyez-vous qui volent à l'entour. Au-dessus, c'est un bois délicieux, le bois de Hun, appartenant au château qu'on découvre à moitié entre ces grands ormes, le château du baron Z... Tout le pays appartient à ces quelques marquis de Carabas. Il y a pourtant des *forgeries* qui contre-balancent un peu les châteaux, mais petitement.

— Bernard mon ami, tu nous exagères tes souvenirs. Il n'est pas possible qu'un pays comme ça, riche par son agriculture, actif et productif par son industrie, soit à la merci d'une demi-douzaine de *seigneurs* qui portent les cierges et d'une demi-douzaine de curés qui encensent les seigneurs.

— Oh ! il y a aussi quelques bons caractères rustiques et indépendants, qui s'insurgent parfois contre cette double domination. Pendant que nous étions là, un procès cu-

rieux faisait causer tout le pays ; le fermier de Hun en était le héros.

« Un jour que le maître et sa compagnie étaient entrés à la ferme pour faire je ne sais quels embarras, le seigneur Z..., voyant les petits du manant qui s'ébattaient sans cérémonie dans la cour, avait dit : « Quelle laide » petite fille ! »

» Le fermier de Hun avait entendu. Très-bien.

» A quelque temps de là, monseigneur prétendit exiger quelque chose qui n'était point dans le bail : « — Impossible, sous votre respect, monseigneur, » répondit le fermier. — « Je te ferai bien céder. — Je suis dans mon droit, seigneur baron. — Je te ferai jeter dehors, toi et ta marmaille, insolent ! — Mon bail est en règle, monsieur. — Eh bien, je le ferai casser par les tribunaux. — On verra, » dit le fermier.

» Le procès avait duré trois ans, et le pauvre cultivateur s'y était ruiné ; mais, finalement, la raison étant de son côté, il avait eu gain de cause, malgré la pression de toute la noblesse du pays.

» Comme on demandait au malheureux paysan pourquoi il s'était entêté dans cette affaire désastreuse : « — N'avait-il pas dit, une fois,

répondit-il, que mon enfant était laid!... Comme si les manants n'étaient pas capables d'avoir d'aussi beaux enfants que les aristocrates! »

— Ce fermier de Hun est un brave homme, dit M. Ster avec une émotion sympathique.

— Voici Yvoir maintenant, reprit Bernard, à gauche, où il y a un passage d'eau. Tout le petit vallon est plein de moulins et d'usines, et bien pittoresque pourtant. Nous y avons fait aussi des études charmantes. A droite, plus loin, apparaît Anhée, et en face nous allons voir, au-dessus du village de Houx, les ruines de Poilvache.

— *Castrum Bohemorum*, c'était le nom de Poilvache autrefois, dit M. Ster.

— Le château des Bohémiens! traduisit Thomas. C'est intéressant pour nous.

Poilvache était doucement éclairé sur un riche fond de ciel. Le lierre qui ronge ses pans de muraille avait en certaines places des tons d'un vert incomparable, tandis que le roc qui sert de base au colosse affaissé était couleur de bronze. Il ne reste malheureusement plus guère de hauts profils de ces antiques constructions, qui s'étendaient sur un espace immense. Tout s'est un peu égalisé de niveau sous le poids du temps.

Au delà de Poilvache, la Meuse divise plusieurs fois son courant et enserre dans son milieu des îles réjouissantes avec leurs pelousés plantureux et leurs petits saules argentés. Puis on découvre la tour de Bouvigne, dont M. Ster, qui avait laissé passer Poilvache sans en narrer les traditions, avait bien envie de parler un peu. Il allait commencer, quand Jacques le prévint par plaisanterie et en faisant signe à son compère Thomas :

— Je vais vous raconter, dit-il,

Comme en ce château croulé
Trois dames jeunes et belles
Du haut des tours ont sauté.
Requiescant in pace !

— C'est encore du magistrat Nicolas, interrompit M. Ster, une complainte sur l'air de la complainte de Fualdès.

— Les trois pucelles de Bouvigne, reprit Jacques...

— Les trois dames de Crèvecœur, interrompit M. Ster. Il n'est pas question dans l'histoire qu'elles fussent ce que vous dites.

Jacques fit semblant de continuer :

— Donc les trois respectables matrones de Crèvecœur...

— Il y en avait une toute jeune... pourquoi les appeler des matrones ?

Et le grave Jehan haussait les épaules avec impatience.

— Bon, bon ! dit Thomas. Matrones ou pucelles, cela importe peu, puisqu'elles sont mortes, n'est-ce pas ? Laisse là ta vieille histoire, Jacques, mon ami. M. Ster nous la racontera mieux que toi... à la veillée de Saint-Hubert. Rassemblons nos équipages ; car voici Dinant qui se montre. Bernardino, fais ton ménage, et surtout n'oublie pas tes *chevaliers* de la Meuse.

— Ah ! c'est ravissant ! criait Bernard, à mesure que le bateau avançait. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute la Belgique une ville qui se présente aussi bien. Que ce rocher est bien taillé par la nature, et quel malheur qu'il soit couronné par cette affreuse citadelle ! Et le clocher qui se dessine dans la pénombre de la montagne plus haute que lui ! Et le pont, il fait très-bien, ma foi, quoiqu'il soit très-laid. Mais c'est le petit quai à gauche qui est joli, avec ses petites maisons biscornues qui surplombent !

Quand on eut touché le point de débarquement, nos quatre bohémiens se précipitèrent ensemble vers la passerelle de sortie. Mais

la foule était très-compacte sur le milieu du bateau et affluait des cabines inférieures, où s'étaient confinés, durant tout le trajet, des paysans revenant du marché de Namur. Ils n'avaient pas perdu leur temps sans boire, on le devinait à la jovialité générale. Deux vieux surtout firent le bonheur du petit Bernard ; ils s'entrê-soutenaient en chantant et improvisaient cette parodie :

Les vieux, les vieux
Sont des gens heureux,
Ils s'aident entre eux ;
Vivent les vieux !

Et lorsqu'ils se séparèrent sur le quai :

— Allons, adieu, mon vieux, dit l'un à l'autre, adieu ! porte-toi comme une g.....

— Ah, ah ! il paraît que les gaillardes ont une bonne santé par ici. Voilà un mot qui a du caractère. Je le retiendrai, dit Thomas.

— *L'hôtel de la Poste* ? demanda Jacques.

— Tout près, sur la place, crièrent des commissionnaires officieux. Nous allons porter vos bagages...

— Est-ce que vous croyez que nous avons des sacs pour les faire porter par des esclaves ? riposta le docteur en colère.

Puis, écartant les indigènes trop empres-

sés, ils traversèrent la place et entrèrent à l'hôtel.

VI

On fit monter les sacs dans les chambres, on commanda le souper, et on s'empressa de courir par la ville pour en voir les curiosités.

Pendant qu'ils étaient arrêtés sur la place à contempler les deux porches extérieurs de l'église, passaient des groupes de jeunes ouvrières, quittant le travail sans doute, et se dispersant joyeusement par-ci par-là.

— Oh, oh! murmurait Jacques en frisant sa barbe, on ne m'avait pas trompé, les *demoiselles* de Dinant ont du bon. Il faut voir la suite. Thomas, regarde un peu, toi qui es connaisseur... Tiens, en voici d'autres!... Belle carrure, ma foi! beau sang, belle chevelure. Quelles terribles jaquettes! Jehan, mon digne philosophe, il n'y a point de corset là-dessous, pas le moindre *corsulet*! Bernardetto, comment ferais-tu pour modeler en peinture ce qu'on devine là qui frémit entre

la ceinture et le menton? Tiens, tiens, quelles volées de diabesses! Nous ne ferons pas notre salut par ici.

M. Ster continuait à admirer l'architecture des portails, dont les voussures en arc ogival sont décorées de nombreuses statuettes, et la grossière tour carrée, haute de 110 pieds, que surmonte encore une flèche en bois, de forme contournée et mesquine, misérable adjonction du xvii^e siècle.

— Il faudra, dit-il, examiner l'intérieur, si tôt que la porte sera ouverte, car cette Notre-Dame de Dinant est une de nos belles églises d'architecture ogivale primaire. Mon savant ami Schayes la fait remonter à la seconde moitié du xiii^e siècle, et prétend qu'elle a remplacé alors une église romane dont subsistent encore des vestiges dans les bas-côtés. Nous verrons bien.

Bernard écoutait le professeur, sans se laisser distraire par les exclamations de Jacques et de Thomas, qui s'extasiaient toujours sur la beauté de la population féminine.

Après cette halte mi-archéologique et mi-physiologique, on arpenta d'un bout à l'autre la ville, qui n'a presque qu'une seule rue étroite, encaissée forcément entre le fleuve et la montagne. On se donna le plaisir d'aller

lire la fameuse inscription du pont : « Ce pont a été bâti à Dinant... » Puis, la nuit venue, on entra pour banqueter.

— Bon établissement, dit Thomas, en inspectant la table servie. Les Anglais visitent Dinant sans doute, lorsqu'ils vont à la grotte de Han, ou ailleurs. Voilà un roastbeef tout à fait confortable; comment le trouves-tu, mon ami Jacques?

— Belle encolure, murmurait Jacques en plongeant le grand couteau dans le bœuf saignant, poitrine bien détachée surtout, et des cheveux!...

— Hein?

— Des yeux!... ma foi, ma foi...

— Quoi? qu'y a-t-il?

— Ma foi, je reste ici, continua Jacques. A quoi bon aller plus loin? Où trouverais-je des tailles plus rebondissantes. Vous avez l'ambition de découvrir la grotte de Han, n'est-ce pas? de subjuguier Saint-Hubert, de prendre La Roche, par ruse ou par violence? Eh bien, courez à ces ambitions. Vous me rallierez ici en repassant. Les filles de Dinant ne ressemblent pas à vos *meysjes* de Bruxelles, M. Ster; elles me paraissent les plus belles de toute la Belgique.

— Oh! oh! après toutefois les femmes

d'Anvers et de Bruges... incontestablement, appuya Thomas.

— Incontestablement, répéta M. Ster; du moins, tous les livres sont d'accord là-dessus; car, pour moi, je ne m'y connais pas beaucoup. Quant aux femmes de Dinant, il n'est pas étonnant qu'elles soient si bien découpées, puisque Dinant avait autrefois un temple consacré à Diane la belle chasseresse, et que c'est même de là qu'il a pris son nom.

— Après les femmes de Gand aussi, dit Bernard, continuant la protestation de Thomas sans écouter l'étymologie hasardée du nom de Dinant. Ne savez-vous pas que Rubens prenait souvent à Gand de beaux modèles? Les femmes d'Ostende, avec leurs tailles élancées et élégantes, leurs yeux pers, et leur teint qu'avive l'air de la mer, peuvent compter encore. Et bien d'autres, à ce que je pense, dans les villages les plus ignorés des Flandres, ou même dans le fond de ces Ardennes peu connues, où nous allons... Pour moi, je ne me soucie guère que les femmes de Dinant aient ou non des corsets. J'aime mieux la nature que toutes les demoiselles, et je vais à La Roche demain matin, pas plus tard.

— Nous partirons tous ensemble, va, mon cher petit Claude Lorrain, ne t'inquiète pas. Laisse seulement le docteur étudier à sa manière l'humanité, comme tu étudies les arbres et le ciel.

On rit à discrétion du caprice de Jacques; on but modérément, et on quitta vite la table pour aller voir l'aspect de la petite ville, la nuit.

Plus personne dehors. Ténèbres, silence, désert. Jacques, qui s'attendait sans doute à rencontrer Paris ou Londres sur ce bord sauvage de la Meuse, semblait un peu désenchanté. Il fumait son cigare par grosses bouffées, s'arrêtait, tournait sur lui-même, et bientôt, frappant sur l'épaule de Bernard :

— A quelle heure dis-tu que nous partons demain matin ?

— Quand tu seras réveillé, répondit Bernard.

On n'apercevait plus même de lumière dans les maisons déjà fermées et muettes, quoiqu'il ne fût guère que neuf heures, et M. Ster se rappelait qu'en effet il est établi dans *l'Hermite de Belgique*, « qu'on se couche à Dinant immédiatement après le soleil. »

L'église seule paraissait éclairée à l'intérieur, et les rosaces de style flamboyant

marquaient comme une tache de jaune pâle sur l'obscurité générale.

— Que peuvent-ils faire là dedans? Entrons.

Les prêtres confessaient les dévotes attardées. Quelques groupes agenouillés attendaient encore leur tour. Des lustres rares et fumeux illuminaient à demi la triple nef, les bas-côtés et le chœur; mais on pouvait cependant distinguer très-bien le caractère noble et grandiose des colonnes cylindriques, ici massives avec des chapiteaux très-simples, là gracieusement effilées avec des chapiteaux plus ornés; derrière l'autel, le grand arc roman, dont les voussures sont chargées de sculptures; dans les bas-côtés, à gauche, une porte bouchée, à plein cintre, avec des bas-reliefs très-barbares sur l'archivolte; à droite, la chapelle baptismale avec sa voûte en anse de panier, et ses fonts baptismaux, d'un style très-curieux.

C'était fantastique au possible, à cause des grandes ombres noires et impénétrables, plaquées sur tous les creux.

Les monuments du moyen âge sont aussi intéressants à contempler la nuit que le jour.

Bernard y cherchait des peintures et n'en trouvait guère de remarquables, autant qu'il

en pouvait juger dans ces demi-teintes. Il reconnut seulement un tableau de M. Wiertz, qui est originaire de Dinant, et il appela ses amis pour leur montrer cette *madone au bambino*, très-bien peinte en pastiche des maîtres italiens.

— A présent que nous avons fait notre prière du soir, dit tout bas M. Ster en entraînant ses compagnons, allons nous coucher. Il soleillera demain. Mes amis, voilà une première journée qui n'est pas perdue !

VII

Le lendemain, au point du jour, Thomas entra discrètement chez son voisin Jacques, encore roulé dans ses draps, l'œil demi-clos, et lui tenait à peu près ce discours :

— Cher docteur, la société ne vit que sur l'échange, sur le prêt mutuel. Tu connais la sage opinion de Panurge sur les « débiteurs. » Les dettes, c'est-à-dire l'échange économique de toutes choses, c'est-à-dire la circulation universelle des produits et de la

richesse, les dettes sont le fondement de toute société bien policée. L'homme a besoin de l'homme. Le frère ne saurait s'isoler de son frère. Sans la solidarité, le genre humain disparaîtrait bien vite de cette petite motte de terre... Jacques, prête-moi ta brosse ?

— Jacques se dressa entre ses rideaux :

— Te voilà déjà aux emprunts, vagabond matinal ! Comment te brossais-tu donc, seul sur le sommet des Alpes, dans tes courses aventureuses ?

— L'homme n'a pas absolument besoin de brosse, il est vrai, répliqua gravement maître Thomas ; mais c'est un luxe que je veux me donner aujourd'hui, en l'honneur des demoiselles de Dinant.

Et il se mit à secouer la poussière de son ample veste.

— Quel temps fait-il ce matin ? demanda Jacques en se renveloppant dans ses couvertures.

— Une bonne petite pluie, fine et perlée.

— Pourquoi appelles-tu « bonne » cette petite pluie fine et pénétrante ?

— C'est qu'elle m'autorise à mettre mon pantalon dans mes grandes bottes, et qu'elle nous encouragera tous à ne pas faire de façons pour nos costumes, à nous montrer au

départ dans toute notre beauté de bohémiens, en faisant nos adieux aux demoiselles de Dinant.

— En ce cas-là, nous irons tout à l'heure acheter nos jambières de rouliers et nos blouses avec M. Ster, comme c'est convenu.

La porte fit un petit bruit sur ses gonds, et une figure vive et souriante se glissa soudain au bord du lit de Jacques. C'était le gentil Bernard, un pied chaussé et l'autre nu, et tenant un soulier à sa main.

— Jacques, mon ami, dit le petit peintre avec une voix caressante, tu nous as montré hier, sur le pont du bateau, une boîte pleine de choses véritablement utiles à des voyageurs. N'aurais-tu point dans cette boîte quelque bout de cordon pour mettre à mon soulier qui a perdu le sien ?

— Ah ! ton soulier a perdu son cordon ? Attends un peu. Ouvre d'abord ma porte à deux battants, que je reçoive à mon petit lever tous les solliciteurs du royaume. Et Jehan Ster ne va-t-il point venir aussi présenter quelque pétition au fournisseur général ? Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à la grosse servante ? Quel malheur qu'elle n'ait point de corset ! elle t'aurait coupé un bout

de son lacet. Attends, je vais te donner du galon...

Et sortant du lit, il poursuivit jusque dans le corridor le petit Bernard qui se sauvait, son soulier toujours dans la main.

M. Ster, déjà habillé et bien ficelé, les rencontra dans cette escapade, et tirant sa montre :

— Assez de gamineries comme ça, dit-il. Il est six heures sonnées. Préparez-vous. Je vais lire les journaux du matin dans la grande salle. Leste ! preste ! nous avons huit lieues à enlever aujourd'hui.

— On les fera tes huit lieues ! répondit Thomas. La grande affaire, pour des marcheurs comme nous !

Peu après, les quatre amis se rassemblaient dans la salle et y déposaient leurs sacs et leurs bâtons. Thomas était superbe, et ses grandes bottes molles, couleur de cuir de Russie, faisaient l'admiration des garçons d'hôtel.

— Allons vite, dit-il, chercher vos hou-seaux dans quelque boutique de paysan ; ils vous garantiront de la pluie et de la crotte, outre qu'ils vous donneront bon air. Nous ferons un dernier tour en ville, et... Le café dans une demi-heure ! cria-t-il au garçon.

Jacques et Jean choisirent leurs ajustements rustiques ; Bernard semunit d'albums ; Thomas caressa les petits enfants qui suivaient ses bottes ; et, au retour, apercevant l'église ouverte, ils y entrèrent pour revoir en plein jour ce qu'ils avaient admiré la nuit.

Les confessionnaux étaient encore assiégés, un surtout, où se carrait un énorme prêtre à trogne vermeille et à triple menton.

— Encore ! dit Jacques. Ils couchent donc dans le confessionnal avec les pénitentes ! Il faut que toutes les paroissiennes de Dinant pêchent du soir au matin pour qu'il en vienne tant à confesse !

Lorsqu'ils passèrent devant un groupe de fillettes prosternées sur la dalle aux abords de la cellule mystérieuse, elles ne purent s'empêcher de virer un peu la tête, de risquer un clin d'œil ; et voyant ces bohémiens aux regards flambants, avec leurs longues barbes et leur toilette étrange, la plupart étouffèrent un mignon sourire dans leurs deux mains jointes.

Pendant qu'ils tournaient à nouveau autour des piliers, levaient le nez en l'air vers les hautes voûtes, examinaient le tableau de Wiertz et les autres, le gros chanoine avait expédié les confidences, et alternant du con-

fessionnal à l'autel, il procéda à la communion de ses pratiques.

— Les petites rieuses font, ma foi, très-bien leurs dévotions, observa Thomas. Ce n'est pas la grâce qui leur manque. Mon Dieu, qu'elles ouvrent coquettement la bouche! Bon, c'est fini. A présent, il est loisible au bon curé d'avaler du vin blanc jusqu'à la vesprée, et aux fillettes d'embrasser leurs amants jusqu'à Pâques... Et nous, allons déjeuner aussi, avant d'endosser nos harnais. Êtes-vous en état de grâce, pour bien communier à la table de l'hôtel?

Le café était excellent. Mais Thomas et Bernard, petillant d'impatience, buvaient debout.

— Tu n'as rien oublié, Bernardino mon ami? dit Jacques; absolument rien?

— Non, non, rien! Tu plaisantes toujours... Ah si! ma pipe qui s'est égarée dans mon lit!

Et il escalada quatre à quatre les escaliers.

Le garçon de salle avait approché sur la grande table un registre avec une plume et un encrier.

— Si ces messieurs ont la bonté d'écrire leurs noms? C'est l'habitude...

— Très-bien, très-bien, dit Jacques, je m'en charge.

M. Ster finissait de lire son journal; Thomas regardait par la fenêtre; Jacques écrivit sur le registre ce qu'il voulut, le referma soigneusement et continua à boire son café.

Bernard, redescendant avec sa pipe, avisa le gros registre et se mit à le feuilleter.

— Tiens, c'est le registre des voyageurs, dit-il; et arrivant à la dernière page écrite : Ha, ha, ha ! qui a griffonné cela ?

— C'est moi, répondit Jacques, ne faut-il pas obéir aux lois et aux autorités ?

— Ha, ha, ha !... Jacques, dit *Vendangeur*, docteur en médecine; Jehan Ster, dit *Par-chemin*, professeur de philosophie; Thomas, dit *Vad'l'avant*, ciseleur; Bernard, dit *Papillon*, peintre du roi de Prusse; c'est moi !... Ma foi, nous voilà bien surnommés, et nous pourrions en conscience garder à toujours ces sobriquets-là.

M. Ster et Thomas riaient comme Bernard. Le premier interpella cependant le docteur Jacques :

— Pourquoi as-tu mis leurs véritables professions à ces caricatures ?

— Il faut, répondit Jacques avec un sérieux doctoral, qu'il y ait en toutes choses

une part d'erreur et une part de vérité. C'est la condition inhérente à l'esprit humain et à toutes les œuvres de l'homme. Est-ce que vous croyez, d'ailleurs, M. Ster, que vous n'avez pas tous les signes d'un philosophe, et que vous pourriez escamoter votre diplôme? Est-ce que Bernard n'a pas l'air d'un rapin, et Thomas d'un... Il est le plus difficile à deviner celui-là; c'est le sphinx de la bande. Ciseleur, je le veux bien, puisqu'il le dit; ciseleur de qui et de quoi? ciseleur de phrases, ou ciseleur d'or? Enfin, mettons! J'ai idée que tu ne cisèles pas beaucoup, maître Thomas; tu as plutôt l'air... voyons?... d'un marchand de chevaux, avec ta nuque large, ton cou trapu et tes épaules carrées. ¶

— Thomas? interrompit le petit peintre. Rien n'est plus facile : il a l'air d'un artiste — en général, — depuis le ciseleur, si tu veux, jusqu'à l'artiste saltimbanque qui travaille sous une tente à la foire, porte sur ses épaules des pyramides d'enfants tout debout sans les jeter par terre, exécute des tours de force ou d'adresse...

— Il n'y a que pour danser sur la corde que je ne serais pas habile; encore ne m'y suis-je jamais essayé.

— Et toi, Jacques, est-ce que tu crois que

tu ressembles à un médecin? à un boucher...
oui... à un marchand de bœufs. Mais...
pourquoi as-tu laissé en blanc ces deux
colonnes?

— Remplis-les, tu en as le droit.

— *Venant de...* lisait Bernard... De déjeuner, quoi! *Allant...* allant se promener.

— Allons-y donc, puisque c'est écrit! En route, en route!



DE DINANT A HAN.

I

La marche des bohémiens au sortir de Dinant avait eu beaucoup de succès. C'était justement le matin d'un dimanche. Les gens du peuple leur faisaient des compliments sardoniques ; les bourgeois riaient derrière leurs vitres et leurs rideaux ; les petits enfants se sauvaient derrière leurs mères ; et les gamins, plus hardis, les accompagnèrent en triomphe jusqu'aux dernières maisons.

Quant aux demoiselles de Dinant en géné-

ral, ce fut de leur part une franche jovialité, mêlée, il faut peut-être l'avouer, d'une secrète admiration pour la majestueuse pres-tance de Jacques, la solide carrure de Thomas coiffé un peu de travers, la dignité indifférente de M. Ster et la gentillesse effarée du petit Bernard.

Cela ne se passa même point sans quelques prises de corsages et autres menues familiarités, ni sans poignées de main aux paysans endimanchés, et diverses taloches aux galopins de l'escorte.

On trottait sur la grande route de Givet, qu'on devait quitter près de la Roche à Bayard, pour prendre à gauche la route d'Ar-lon, qu'on devait quitter elle-même à environ trois lieues, pour prendre encore à gauche celle de Rochefort, jusqu'à Ciergnon seulement; de là il fallait suivre le cours de la Lesse à peu près, traverser Éprave, et arriver ainsi presque en droite ligne à Han.

La bonne petite pluie annoncée le matin par Thomas tombait avec complaisance; mais tout faisait prévoir qu'elle cesserait bientôt, et que le temps s'éclaircirait sur le midi. L'atmosphère était un peu lourde comme en un jour d'orage, et, pour marcher, la chaleur gênait plus que la pluie.

— J'ai déjà trop chaud, dit Jacques en arrivant au pied de la Roche-Bayard. Ce diable de sac est encore assez lourd.

— On s'y habitue, répondit Thomas. Quand tu auras fait une centaine de lieues, tu ne sentiras plus tes épaules. Pourquoi, d'ailleurs, as-tu tant bourré ton sac? Vois *Papillon* comme il est léger !

Bernard, avec son petit sac à moitié vide, voltigeait d'un bord à l'autre de la route, faisait des ricochets dans la Meuse ou arrachait des pousses aux buissons. Il avait déjà orné de pâquerettes son chapeau, et entortillé un long brin de lierre au chapeau de Thomas.

M. Ster restait avec Jacques un peu en arrière, et on voyait, à la façon dont il allongeait le cou, que les épaulières de son sac lui tiraient trop les clavicules.

— Vous êtes mal harnachés, mes enfants, dit Thomas. La grande affaire est de bien équilibrer son sac, d'en ajuster les courroies à une longueur bien calculée, pour que le poids ne pèse pas au bas des reins. C'est votre première campagne ; il y a une expérience à faire. Arrêtons-nous là dans cette petite anse au bord de la Meuse, sous ces grands arbres, avant la bifurcation du che-

min. Nous allons tous perfectionner notre équipement, et changer nos paletots pour la blouse flottante; car il fait très-chaud vraiment, et nous aurons toujours à monter jusque vers le château d'Hardenne, à notre seigneur le roi Léopold. Chacun a son seigneur, comme le manant de Hun a le sien.

Ils firent donc une première halte à l'endroit choisi, et Bernard en profita pour dessiner la Roche-Bayard, pendant que Thomas arrangeait en bon ordre le sac de son ami John.

Jacques, de son côté, une fois qu'il eut dénoué sa cravate et endossé sa blouse, bu un coup à sa fiole de genièvre et allumé sa pipe, déclara qu'il irait... jusqu'au dîner.

Les deux autres suivirent l'exemple de Jacques. On offrit aussi la goutte et du feu au petit peintre, absorbé dans son dessin; on le dépouilla de sa veste, on lui passa sa blouse comme à un enfant; après quoi, M. Ster ayant vainement cherché les traces des fers du cheval de Bayard, qui est censé avoir galopé sur le flanc perpendiculaire du fameux rocher, on se remit en route.

Tout alla à merveille durant une ou deux lieues. La pluie n'était plus qu'un brouillard qui semblait imprégné des émanations de la terre attendrie. L'air sentait bon entre ces

taillis qui étreignent une route sinueuse mais parfaitement ferme et sonore.

On s'aperçoit, à l'entretien de la chaussée et des fossés, qu'on va vers une demeure royale. Les calèches à six chevaux doivent bien rouler là-dessus.

De petits bois de mélèzes, avec leur feuillé délicat, fouillé en petites barbes comme les antennes du hanneton, succédaient à des bois de sapins, et même à des futaies de chênes et de hêtres. Des ruisseaux agiles creusaient le long des berges de petites ravines, déjà tout enverdurées et semées de plantes vivaces. C'est assez mélancolique pourtant, un peu monotone et toujours le même ; car ces haies d'arbres ne laissent point de percées sur les campagnes et ne présentent ni accidents ni variété.

Personne, d'ailleurs, sur cette route royale, qui sans doute est plus fréquentée quand le roi séjourne à son château d'Hardenne ; c'est à peine si nos bohémiens rencontrèrent une charrette et quelques campagnards descendant vers la Meuse.

Sur la hauteur, l'aspect change absolument. Il y eut là aussi des bois ; mais tout a été coupé, arraché, essarté, rasé, pour y essayer une culture plus productive. Reste à savoir

si ce déboisement impitoyable, dans une pareille qualité de sol, aura d'heureux résultats. Il n'y paraît pas trop pour le moment.

Thomas, qui se connaît un peu à toutes choses, n'hésita pas à déclarer que la coupe des bois, œuvre généralement impie au point de vue de la beauté pittoresque, était une fausse spéculation dans les terrains comme celui-là, peu propres aux céréales, et souvent rebelles au travail du cultivateur; sans compter, ajoutait-il, que « déboiser une montagne, c'est se préparer la nécessité d'endiguer un fleuve. »

— Ma foi, dit Papillon, c'est très-laid. Donnons un vigoureux coup d'aile, pour nous tirer de cette plaine aride et nue. Je vois là-bas des pointes de feuillages. Nous allons sans doute gagner une vallée plus égayante.

Ils découvrirent, en effet, dans un pli de vallon, un clocher et des maisonnettes; et coupant à travers la terre labourée, sur la droite d'une espèce de villa assez triste, ils atteignirent une allée tapissée de gazon et descendant au village de Celle.

Jacques, qui cependant s'était donné de l'air aux poignets en retroussant jusqu'au coude les manches de sa blouse, et qui, avec son grand chapeau, s'était éventé à la mode

de Sancho Pança, s'assit sur la pelouse, au bord d'une mare émeraude, immobile entre des buissons.

— On ne saurait trouver, dit-il, un endroit plus agréable pour une seconde station. Voyez dans le fond ce beau village de Celle, dont j'entends les cloches, et sur la droite le château qui en porte le nom. Comme je ne suis pas du tout pressé, je vais allumer ici une cigarette. Thomas, tu fumeras bien quelque chose; et Bernard aussi; et aussi ce flegmatique professeur qui court comme un lièvre, à présent. Reposons-nous ici, à l'ombre de ces chênes. Il sera toujours assez clair pour aller coucher à la grotte de Han. Je m'engage à y coucher ce soir, c'est-à-dire dans la petite hôtellerie de l'honorable guide, Lefebvre-Vigneron, dont on dit du bien. Car je n'aime pas beaucoup les abîmes ténébreux en général, et les grottes en particulier.

— Il n'est pas besoin de tant d'éloquence pour nous faire coucher un moment sur l'herbette, répondit Jehan Ster. Il n'est pas onze heures, et nous sommes presque au tiers du chemin. C'est pourquoi je vais vous offrir une tournée de vieux sherry, venu d'Espagne en droite ligne.

— Du sherry? dans ce petit flacon! il n'y

en a guère. Ah ! si tu nous avais averti que tu avais chez toi du vieux sherry, nous eussions bien pu en mettre chacun une bouteille dans nos poches. Ces sortes de choses-là n'embar-rassent jamais un vrai bohémien.

Ainsi parlait *Vendangeur*, en trinquant voluptueusement contre la petite fiole de vin d'Espagne, avec un verre microscopique qu'il avait eu soin d'apporter.

— Ça vaut mieux que le genièvre. Je me sens tout réconforté. Il y a un vieux proverbe qui dit — avec une profonde sagacité — : « Pour bien lever le pied, il faut d'abord lever le coude. » Buvez vous autres ! Rattachons nos carapaces, et haut le pied jusqu'à Ciergnon !

Après Celle, on gravit une colline, à droite de laquelle on peut apercevoir, en grimpant sur une petite éminence gazonnée, le château de Noisy, au comte de Liedekerke, bien heureux sans doute d'être limitrophe du château d'Hardenne.

— Ce n'est pas là un château pour rire, dit gravement M. Ster. On assure qu'il a été bâti par Pepin de Herstal, que les Français, dont la légèreté ignorante pervertit tous les noms historiques, appellent *d'Héristal*. Cette famille des Pepin et son représentant le plus

glorieux, *Carolus Magnus*, dit Charlemagne, ont laissé partout, le long de la Meuse, l'empreinte de leurs pas. Aussi, mon savant ami Émile Gachet, dans une brochure récente : *Une Légende inédite*, etc., propose-t-il d'élever une statue de Charlemagne, à Herstal même, à une lieue de Liège en aval de la Meuse. Ce château du comte de Liedekerke daterait donc du VII^e siècle, pas davantage.

— Ça se pourrait bien, riposta Thomas; mais il faut croire qu'il aura été un peu restauré depuis.

— Et ce mot « Herstal, » maître goguenard, sais-tu bien ce qu'il signifie, toi qui connais les langues de l'Europe ?

— Il signifie apparemment : écurie du seigneur, de *stall* et de *herr* en allemand. Est-ce cela, maître *Parchemin* ?

— Sans doute. Et c'est aussi l'opinion de mon savant ami Polain, dans son excellente *Histoire de Liège*.

Plus loin on descend dans un creux boisé, où zigzague le petit ruisseau d'Ouenne, qui traverse les forêts du roi. Ce ravin est très-acidenté et très-sauvage. A la remontée, où la route fait plusieurs circuits, on commence à discerner la tour qui domine le parc royal, une masse confuse de bâtiments, et enfin le

château lui-même, orné d'un fronton et de colonnes à la grecque. Ce n'est pas très-attirant, du moins à voir de loin.

— C'est là, dit M. Ster, avec son ironie stoïque, que notre seigneur et maître vient se délasser des fatigues du gouvernement. Peuple insensé, quand sauras-tu te gouverner toi-même? Troupeau d'esclaves, quand te passeras-tu de berger? Jusques à quand...

— Mon cher Catilina, interrompit Jacques, nous ne sommes pas un affreux empire latin. Nous sommes un bon petit royaume d'Yvetot, et le *tyran* d'Hardenne, en choisissant cette retraite, prouve, à mon avis, qu'il est détaché des vanités du monde. Nous foulons ici une terre vierge et primitive, où les femmes ne portent jamais de corset, cette abominable invention des races dégradées et contrefaites. Il faut tenir compte de cela au roi d'Yvetot.

— Ce qui me chagrine, poursuit maître Jehan, sans écouter l'interruption de son ami, ce qui est incompréhensible pour moi, c'est la persistance de l'aveuglement des nations... O misère! ô décadence! Qu'en penses-tu, Thomas?

— Moi? rien. Je n'ai pas beaucoup d'opinion politique. Je trouve seulement qu'il se-

rait bon de supprimer les princes et les seigneurs, les prêtres et les soldats, les...

— C'est cela, dit M. Ster.

— Rien que ça pour commencer? dit Jacques.

— Les diplomates et les espions, continua Thomas, les...

— Quel chapelet!

— Les usuriers, les...

— Mais que resterait-il donc?...

— Il y aurait chance qu'il restât des hommes, des travailleurs, savants ou artistes comme vous, laboureurs et jardiniers, ouvriers de toute profession; en un mot, les créateurs de la pensée, de l'art, et de la fortune publique.

La bande marchait très-vite pour expédier un long ruban de route droite et insignifiante. M. Ster filait tout seul sur un des côtés, et il continua longtemps à se parler à lui-même, mêlant du latin et du grec à ses apostrophes. Selon son habitude, il assujettissait sur sa tête les ailes de son grand chapeau avec la poignée recourbée de sa canne; car le vent soufflait très-fort, en rasant ces hauteurs unies et dépouillées.

Lui méditant, les autres poussés par l'impatience de voir une contrée nouvelle, et

aussi par la faim, les deux petites lieues d'Hardenne à Ciergnon furent bientôt faites. Laissant sur la droite la route d'Arlon, à un carrefour décoré d'un poteau indicatif, on vit un clocher, puis des toits de chaume et même d'ardoise, puis une rangée de maisons à la lisière du chemin, puis l'enseigne d'un estaminet, qui fut envahi, de commun instinct, et sans mot dire, par les quatre pèlerins.

II

Presque tout le village était à vêpres. Il n'y avait dans l'estaminet que deux ou trois vieux, en tête-à-tête avec des pintes de bière jeune, et, dans la cuisine, une brave paysanne qui offrit ce qu'elle avait : des œufs et des pommes de terre.

Pas le moindre morceau de viande, point de vin, hélas ! Jacques et Thomas n'étaient pas gais.

— Allons ! vivement ! une omelette. Et nous irons, pendant la fricassée, assister aux

vêpres. On apprend toujours quelque chose dans les églises.

Hors la porte de l'église stationnait une foule de paysans, qui, au signal d'une cloche, se mirent à genoux. Ce son impératif eut un effet magique à une très-grande distance : dans les ruelles du village, et jusque sur le chemin, des personnages tombaient prosternés, comme des bonshommes de cartes renversés par le souffle d'un enfant. La marchande de pommes et de galettes, qui tenait son étalage sur la place, s'agenouilla pareillement dans la poussière. Et, à travers les vitres de l'estaminet, on vit les vieux buveurs, obéissant comme les autres à ce commandement mystique, se courber en adoration devant leur pot de bière.

— Superstition ! superstition ! s'écriait Jehan Ster, en faisant de grands signes, qui n'étaient pas des signes de croix.

— Pas de viande ! disait Jacques.

— Pas de vin ! disait Thomas.

— Pas d'arbres ! disait Bernard.

— Massacrons vite notre omelette, et fuyons ce purgatoire de pénitence, répétèrent-ils tous ensemble.

Tandis qu'ils mâchonnaient d'assez mauvaise grâce, la population entière, sortant de

vêpres, se rua vers l'estaminet, où était annoncé un spectacle profane, succédant au spectacle catholique. Un charlatan, de piètre mine, s'intitulant « physicien de la capitale » — c'était Paris qu'il entendait désigner, — battait de la caisse sur le chemin, et son associée, horrible petite créature à la physionomie basse et rapace, s'efforçait de pousser les curieux dans une salle préparée.

Elle voulut raconter à Thomas qu'ils revenaient de la Savoie et du Piémont, où ils avaient travaillé sans doute devant Sa Majesté de Turin; mais Thomas, lui tournant le dos, dit à l'oreille de Bernard qu'il eût bien soin de ne pas laisser traîner sur la table sa bourse et ses bijoux, s'il en avait.

En quittant l'auberge, Jehan Ster ne manqua pas d'enfiler des réflexions philosophiques sur la bonne éducation ménagée au peuple que se disputent tous les charlatanismes, tous les fanatismes, toutes les erreurs.

On suivit, un moment, la chaussée de Rochefort; puis, coupant sur la droite, à travers les bois qui enveloppent un des châteaux du roi, sorte de succursale du château d'Hardenne et rendez-vous de chasse, on se dirigea vers le sud-est par des sentiers peu tracés.

— Voilà ce que j'aime ! disait Thomas. J'ai horreur des grands chemins.

— Et moi aussi, répondait Bernard. Je crois que nous tenons une bonne veine de pays. Cette vallée à droite, où coule la Lesse sans doute, paraît très-plantureuse et très-variée.

— Oui, c'est la Lesse, ajouta M. Ster, et voici Villers avec son élégant château.

— Une belle futaie au-dessus du château ! reprit Bernard.

— Et, plus loin, toujours sur le cours de la Lesse, est Lessive, un grand village, à en croire mes cartes. Quand nous l'apercevrons, nous ne serons pas loin d'Éprave, sur un autre ruisseau qu'on appelle *l'Homme*, et qui a creusé dans le roc plusieurs grottes peu connues. Ah ! si nous avions le temps de visiter le *trou d'Éprave*, le *trou du Rond-tienne*, et les autres petites cavernes qui se succèdent jusqu'à Rochefort et même jusqu'à Jemelle, le *trou Poncet*, le *trou de Lorette*, le *trou du Neuf-Moulin*, la *grotte de Font...* ce serait intéressant !

— Tous ces trous-là, interrompit Jacques, peuvent avoir leur charme, mais nous aurons, « en aultre temps plus commode, assez loisir d'y aller, car pour ceste heure j'ai nécessité

bien urgente de repaistro : dents aiguës, ventre vide, gorge seiche, appétit strident, tout y est délibéré. Si me voulez mettre en œuvre, ce sera basme de me voir briber : pour Dieu ! donnez-y ordre. »

— Tu sais ton Rabelais par cœur, mon digne Panurge ! Vraiment, je m'apercevais bien que tu étais triste. Soit, réservons donc pour une autre fois les bords de *l'Homme* ; nous le traverserons d'ailleurs encore à Grupont, pour aller de Han sur Saint-Hubert.

— Il y a temps pour tout, ajouta le sage Thomas. Vous, John, vous vous *entraînez* volontiers, à la manière anglaise, et vous supposez que le voyageur, comme le cheval de course, galope mieux à jeun : c'est une hérésie physiologique. Rappelez-vous le beau sermon du docteur Jacques, dès sa descente du convoi, à Namur.

Et montrant du doigt le jeune Papillon, qui ne butinait plus le long des halliers :

— Vous voyez bien que ce petit maigre n'en peut plus.

— Appelle-moi Papillon, s'exclama Bernard... de tous les noms qu'il te plaira... mais ne me raille jamais sur ma maigreur ! ça me ravive un souvenir cruel.

— Oh ! pauvre enfant ! quel souvenir donc , cher petit Bernard ?

— Vous connaissiez le commandeur Nicolaï ?

— Je le crois bien ! dit Jehan Ster. Il a fait assez de bruit, de son vivant. Un honorable maniaque..., le fondateur de l'hôpital de Stavelot, qui lui a coûté plus d'un million..., le donateur universel. Le commandeur Nicolaï..., qui ne connaît son nom en Belgique ? Il a même eu soin de faire connaître sa personne au moyen de portraits, de bustes et de statues... J'ai vu au Salon son portrait en pied.

— Ah ! justement, voilà l'affaire ! Ce portrait-là, c'est moi qui ai dû le peindre...

— Et pourquoi ne l'as-tu pas peint ?

— Ah ! le vieil insolent ! ah ! le gueux !

L'exaltation et la colère de Bernard faisaient rire ses trois compagnons.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'a donc fait cet abominable commandeur de Nicolaï ?

— Donne-moi une cigarette, et je le te dirai.

Jacques lui présenta d'une main son étui de cuir de Russie, et de l'autre main sa longue mèche allemande tout allumée.

Bernard, ayant pris quelques aspirations de fumée, poursuivit ainsi :

— Il m'avait mandé pour peindre son portrait. Impossible de faire poser cet animal. Il vint deux ou trois fois devant mon chevalet. Il me regardait un instant, pirouettait et s'en allait. Je ne le revis plus. Quelqu'un alla lui demander quand il donnerait enfin une séance : « — Je n'ai pu m'arranger de ce peintre-là, répondit-il. Il était trop maigre. » Et après une pause, il ajouta cette violente exclamation : « — Il n'avait que les os sur la peau! »

— L'impertinent ! dit Thomas avec une hilarité qu'il ne pouvait contenir. Je ne vois pas ce que la graisse du peintre peut faire à son talent. Je n'ai jamais entendu dire que Raphaël eût le ventre d'un chanoine, ni Corrége les épaules d'un garçon brasseur. Ah ! Ha, ha ! les peintres maigres et les peintres gras, comme « les vaches grasses et les vaches maigres » de l'Ancien Testament, dans le songe du pudique Joseph ! Haa ! c'est un point de vue tout nouveau, et très-cocasse, pour envisager les arts.

— Alors, que fait-il ? continua Bernard. Il choisit « un bel homme, » — ce fut sa raison, — un grand peintre de Liège, qui a plus de cinq pieds six pouces, et du talent néanmoins, un de mes amis, et mon cousin,

par les femmes... Il le faisait lever à quatre heures du matin, et il posait trois minutes pour la tête. Pour le reste, il envoya dans un paquet adressé « à monsieur, monsieur N., artiste très-distingué, très-éminent et extrêmement estimable, » (c'est historique) ses trois croix, de chevalier, d'officier et de commandeur, avec injonction formelle de les lui peindre sur le cœur toutes les trois ! Que le diable l'emporte avec ses trois croix !

Et Bernard fit trois sauts de gazelle par-dessus les tas de pierres qui encombraient le chemin.

— C'est vrai, reprit M. Ster, il y avait sur la peinture les trois signes successifs de l'ordre de Léopold ! Oh le vieux drôle ! ajouta-t-il en riant, et en courant après Papillon, qui avait retrouvé son agilité du matin.

— Tout doux ! cria Jacques. Tenez-vous décemment, et comme il convient à des voyageurs de notre qualité ; car j'aperçois des dames qui s'avancent à notre rencontre. Il faut qu'Éprave soit près d'ici, puisque cette grande ville nous dépêche une ambassade, en toilette qui ferait honneur au parc de Bruxelles.

Les dames, ornées de chapeaux à rubans, dont Jacques avait signalé la venue, étaient

des bourgeoises en promenade, à peu de distance d'Éprave, qui se montra subitement au revers de la colline.

Éprave est un frais village, baigné par son petit torrent qui sait aussi bien tourner des moulins que creuser des grottes. De belles jeunes filles étaient assises à leur porte, car c'était toujours dimanche depuis le matin ; et sans s'ébouriffer au brusque défilé de ces quatre originaux, dont les souliers ferrés menaient un terrible bruit et faisaient jaillir des étincelles sur les quartiers de roc qui pavent le village, elles leur rendirent leur salut en se levant avec une politesse pleine de naturel et de simplicité.

Thomas et Jacques avaient bien envie de s'arrêter un moment pour leur adresser quelque cajolerie ; mais M. Ster, qui voyait les deux compères retourner la tête et marcher de biais, se mit carrément en serre-file, et les poussa devant lui sans miséricorde.

On arriva sur un joli pont de bois, fort primitif, que l'eau, très-haute et rapide, frôlait en murmurant.

— Ma foi, c'est délicieux ! dit le peintre. *Vad'l'avant*, continue, si tu veux. Moi, j'allume ici ma dernière cigarette, puisque nous n'avons plus qu'un kilomètre jusqu'à Han.

Et il jeta son sac sur l'herbe au rez du ruisseau.

— C'était là-bas qu'il fallait s'arrêter, gro-gna Jacques dans sa barbe.

Le lieu était si séduisant, que Thomas décida la halte en s'asseyant sur la gaule branlante qui servait de garde-fou.

Jehan Ster, pour calmer Jacques, lui offrit sa fiole, où il restait quelques gouttes de sherry. On se prêta le feu des cigares, et, cinq minutes après, on se relançait vers la bonne hôtellerie tant souhaitée.

A l'approche de Han on côtoie la Lesse, en foulant un gazon dru et solide. Ils touchèrent bientôt les premières fermes, éparses autour du village, laissèrent le moulin et le pont sur la droite, et s'engagèrent dans la rue principale.

— M. Lefebvre-Vignerou ?

— C'est là !

III

Vad'l'avant et Vendangeur voulant entrer tous deux à la fois et de front, avec un égal

empressement, faillirent culbuter les piliers en granit de la porte ouverte. Leurs sacs s'entre-choquèrent, et il y eut un moment de désordre qui troubla un peu la majesté de leur présentation. Mais M. Ster, avec sa courtoisie parfaite, répara cette inconvenance, et s'adressant à la maîtresse du logis, en pur wallon, qu'il parle comme un Athénien :

— Des chambres, n'est-ce pas, madame?

— Oui, monsieur, répondit en français M^{me} Lefebvre.

— A souper?

— Sans doute.

— De la viande, appuya Jacques, qui n'avait pas été enthousiasmé de l'apparence du village.

— Oui, monsieur, répondit d'une voix très-douce une jeune fille, dissimulée dans l'ombre; car il commençait à faire nuit.

Et elle s'avança pour suppléer sa mère qu'on appelait dans la salle voisine.

— C'est que nous mourons de faim, mademoiselle, dit Jacques, subitement magnétisé et tout à fait aimable.

— Le souper sera servi dans une demi-heure, messieurs.

— Très-bien! Allons donc nous rafraîchir un peu, dit Thomas. De grandes cruches d'eau

fratche, s'il vous plaît; nous en avons besoin. La boue, la pluie, la poussière, la chaleur, tous les sacrements ! Moi, je ne saurais bien souper sinon en linge blanc et en pantoufles.

— Une agréable personne, très-distinguée, très-modeste, marmottait Jacques en montant l'escalier; elle a l'air d'être intelligente et entendue. J'ai bonne idée de l'établissement.

On les conduisit à des chambres très-propres. Toute la maison était en mouvement, mais sans bruit, sans embarras. Tout se faisait comme par des fées. En deux minutes les chambres avaient été mises en état; de l'eau en abondance, chose rare et difficile à obtenir même dans les nobles hôtels; des serviettes sentant le thym et la verveine; de la bougie, dans des bougeoirs d'étain bien luisant; de grandes tables où déposer et étaler ses ustensiles de voyageur. Tout à la perfection.

Et voilà que pendant le déharnachement hâtif, les portes des chambres donnant sur le corridor commun n'étant pas encore fermées pour la toilette, on vit glisser comme une ombre et disparaître une grande et superbe jeune fille, alerte et bien découpée, tête nue, bras nus, courte basquine et juste corsage. C'était la fée sans doute !

Les bohémiens ont toujours disputé, depuis, qui le premier l'avait vue. Mais la vérité est que Thomas dut à ses bottes le privilège de cette primauté : en les jetant dans le couloir, il avait été presque foudroyé par l'apparition enchanteresse.

Il courut chez Jacques :

— Je viens de la voir !

— Et moi aussi !

A cet instant, M. Ster lui-même, tout émoustillé, allongeait sa tête à l'entrée de la chambre, et soufflant sa voix entre ses deux mains rapprochées de sa bouche, en forme de conque, il dit mystérieusement et bien bas :

— Avez-vous vu la *bâcèle* ?

Tant est grand et irrésistible le prestige de la beauté !

Papillon accourait aussi de son côté :

— Quel portrait à faire ! Elle ressemble à un Paul Véronèse.

— Allons, tout va bien ! affirma Thomas avec enthousiasme : beau pays, belles femmes, bons amis, et bon souper, j'en suis sûr ! Vite en tenue. Voilà une seconde journée qui vaut la première, et qui finira bien. Ah ! nous aurons *bon* ce soir !

M. Ster descendit le premier avec sa belle

casaque rouge, sous prétexte qu'on avait reçu la pluie, le matin, et que la flanelle est souveraine en voyage contre les rhumatismes et les douleurs, — mais peut-être bien aussi par un instinct de coquetterie vague et sournoise, afin de produire une vive impression avec son rouge éclatant, et d'entrer soudain dans l'œil de la magicienne.

Jacques, aiguillonné par son appétit, vint ensuite, chantant dans l'escalier :

Buvons, chers amis, buvons!
Le temps qui fuit nous y convie.
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

— Sais-tu bien de qui sont ces vers ? lui demanda Johann.

— Ma foi non, ils me plaisent comme ça, à cause de leur simplicité, et je ne leur ai pas demandé qui était leur père.

— C'est Molière tout simplement, dans le *Bourgeois Gentilhomme*. Tous ces petits vers épicuriens qui émaillent ses intermèdes et ses ballets n'ont pas autant de célébrité que ses comédies. Ça vaut pourtant mieux que Béranger.

Papillon se présenta le troisième, un de ses albums sous le bras. Il avait mis une chemise

à ramages et une fraîche cravate, dont le nœud s'enfuyait de travers et lui dressait une petite corne mirobolante derrière l'oreille gauche.

Enfin maître Thomas fit son entrée dans la salle, renversant ses larges épaules comme un athlète qui se prépare à la lutte.

Le couvert était mis sur une nappe éblouissante. Le poêle allumé donnait une douce chaleur pour combattre l'humidité du soir. Sur une encoignure, des vases de grès, mis là sans prétention et comme par hasard, étaient panachés de branches de lilas et de fleurs agrestes. Un beau buffet, un de ces vieux meubles à garnitures de cuivre et à vitrages, comme on en rencontre encore dans les fermes de nos campagnes, laissait voir de grands plats à dessins coloriés, des tasses capricieuses et des verreries de toutes sortes.

Une porte s'ouvrit, et...

— On attendait que vous fussiez réunis, messieurs. Ma sœur va vous servir le souper.

C'était la belle nymphe champêtre, qui venait chercher n'importe quoi dans le haut du grand buffet. Elle en écarta le panneau supérieur, monta sans façon sur une chaise de paille, éleva en l'air un de ses bras élégamment robustes, et, dans l'attitude d'une Vic-

toire qui cueille un laurier, elle décrocha un ustensile quelconque, et se sauva, les yeux baissés.

— Elle rappelle les figures de la statuaire sur les frises antiques, remarqua tout de suite le petit artiste... Une Pallas, une Victoire...

— Une Victoire ! oui, dit Thomas. Je renoncerais à ma part de vin — dans l'autre monde, s'entend, — pour pouvoir remporter une pareille victoire dans celui-ci.

— Ne ris pas ! lui dit Jacques. Tu as beau avoir de l'esprit par-dessus la tête, ça ne remplace pas les cheveux. Tu grisonnes, mon vieux, et nous aussi, nous ne sommes plus jeunes... Que c'est triste de n'avoir pas vingt ans, comme ce petit drôle qui papillonne aux premiers rayons de la vie !

— Hélas ! hélas ! la jeunesse !

— Moi, je me sens jeune comme un enfant ! dit M. Ster.

— Il est temps qu'on apporte la soupe, dit Bernard, car vous tournez à la sensiblerie, mes valeureux bohémiens. C'est la faim qui vous rend mélancoliques.

IV

Par bonheur, M^{lle} Lefebvre, celle à qui on s'était adressé d'abord en entrant, parut avec le potage et quelques bouteilles de bordeaux, qu'elle avait eu soin de faire dégourdir auprès du feu ; puis, avec un succulent rôti de bœuf, des truites au naturel, une fine salade...

— Mademoiselle, dit Jacques, n'auriez-vous point aussi un peu de bœuf salé ?

— Non, monsieur, mais voici un jambon...

— D'Ardenne. Merci... pardon !

— Et pourquoi du bœuf salé ? demanda M. Ster.

— Parce que, répondit Jacques, j'ai peur d'avoir soif cette nuit ; et j'ai lu quelque part que le bœuf salé fait trouver le vin « en pleine minuït » sans chandelles.

— Ah ! ah ! tu reprends ta verve panta-gruélesque, mon brave Jacques.

On ne dit plus mot durant une demi-heure. Mais, après quelques tranches de roastbeef :

— Buvons à la mode de Bretagne, sans rien laisser ! commença Jacques. Buvons à

verre pleurant, ça fait rire; et rire est le propre de l'homme. Allons, philosophe Johannes, vide ton verre, que je le remplisse! Ah! tu n'as pas trouvé ici les petits buveteaux de Bruxelles! Allons, peintre maigre, trinque avec moi à l'ombre respectable du commandeur... Nicolaï! Le vin, c'est la santé, c'est la force, c'est la joie et l'esprit de l'homme. C'est cela qui donne bon cœur et bonne conscience! c'est cela qui chasse la lâcheté, la perfidie, l'hypocrisie, tous les vices bas et honteux! Il y a dans le vin une flamme divine qui illumine l'intérieur de l'homme et fait resplendir toutes ses vertus...

— Je connais encore quelque chose, interrompit M. Ster d'un ton railleur, quelque chose qui est excellent, non moins excellent que le vin, pour l'intelligence et la vertu, — c'est l'eau. Peut-être citerait-on dans l'histoire de la philosophie, des lettres et des arts, c'est-à-dire dans l'histoire de l'esprit humain, beaucoup de grands hommes qui n'ont jamais bu que de l'eau claire... Ce qui ne fait aucun tort à ton éloquence, docteur Jacques.

Mais, mon Dieu, que tu es donc bien nommé! continua-t-il en avalant par distraction d'amples rasades. Sais-tu que Jacques et Bacchus

sont synonymes? Les Grecs écrivaient indifféremment, quoique avec des acceptions un peu diverses, pour le grand dieu indien, *Bacchos* ou *Iacchos*. Bacchus, Iacchus et Jacques, c'est donc le même mot. Tu vois bien que notre voisin, le peuple qui cultive la vigne et qui boit du vin, le peuple français s'appelle Jacques, et même Jacques Bonhomme, pour indiquer que Bacchus engendre toute bonté comme toute vérité. Tandis que le peuple anglais s'appelle John *Beef* (et non pas *Bull*, taureau), parce qu'il mange du bœuf. La linguistique ne trompe jamais sur le caractère et sur les mœurs. N'est-ce pas cela?

— Je bois à l'érudition profonde, quoique un peu baroque, de notre grand Parchemin, reprit le docteur. Fais-moi raison, compère Thomas, toi qui mérites non moins que lui le titre de philosophe; car tu méprises tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent; tous ces intérêts misérables qui déplacent la vie dans des conditions contre nature, emprisonnent les facultés dans des combinaisons égoïstes et entraînent la déperdition de tout génie. Tu pratiques la sagesse de Charron qui disait : « L'homme vient nu et s'en retourne nu. » Pourquoi donc se tourmenter à

acquérir des superfluités qu'on n'emporte point avec soi ! Il n'y a de précieux à acquérir, durant ce court passage, que l'intelligence, le courage et la bonté.

— Tu as raison, Jacques. Ce sont là les trésors véritables dans la vie, et que tout le monde est libre de développer en soi-même et de faire rayonner autour de soi. Mais le vulgaire songe plus à paraître qu'à être ; à l'enveloppe factice qu'à l'essence naturelle. La plupart préféreraient une femmçtette, déguisée sous la soie et les dentelles, à cette noble jeune fille, simple et saine, qui n'a pour parure que sa beauté superbe. Il n'y en a pourtant pas beaucoup comme ça dans les villes. Ah ! que de trésors perdus ! Si la société était bien organisée, ces rares créatures...

— Et quand on pense, interrompit John, qui commençait à s'échauffer, qu'on trouve une femme si admirable sur 171 seulement !

— Pourquoi précisément sur 171 ? demanda Thomas en riant.

— Parce qu'il n'y a dans la commune de Han que 171 femmes : 328 habitants ; du moins, c'était le chiffre d'une statistique de 1832, que j'ai eu le temps de consulter

là-haut, tout à l'heure, dans le *Dictionnaire géographique de la province de Namur*, de mon savant ami Vandermaelen. Mettons sur 200 aujourd'hui. C'est phénoménal ! J'espère bien que nous allons la revoir. Attends que j'ouvre toutes les portes et que je nous mette en communication avec cette maison du bon Dieu. Je m'en vais aller causer dans l'établissement. Vous n'avez aucune initiative, vous autres, et vous vous confinez ici comme des Anglais... Wallonnonnons un peu !

On était au dessert. L'entreprenant John ouvrit les portes et s'en alla bavarder par-ci par-là avec les hôtes occupés à divers travaux domestiques. La maîtresse était à son fourneau, distillant un café dont le parfum se répandait jusque dans la salle ; le *maïss* (maître) faisait rentrer à l'écurie ses bons petits chevaux ardennais. La gracieuse demoiselle de service, M^{lle} Constance — on avait appris son nom — s'empressait à toutes sortes de prévenances, apportait des raisins secs, des noix, des galettes croustillantes, échangeait de menus propos en wallon avec le gentil Bernard, et, voyant des voyageurs à la fois si convenables et si galants, s'apprivoisait autour de la table.

— Et votre sœur... mademoiselle... *Victoire*?

demanda insidieusement maître Thomas.

— Ma sœur Eugénie est là dans la petite pièce, à nettoyer vos chaussures de voyage.

— Oh ! mais elle ne doit pas prendre cette peine-là ! nous ferons nous-mêmes ce qu'il faut.

M^{lle} Eugénie passa en effet bientôt dans le corridor, portant les grandes bottes de Thomas et les autres chaussures qu'elle avait vaillamment frictionnées de ses belles mains avec du saindoux, et qu'elle remontait dans les chambres.

On l'arrêta pour lui faire des excuses. Mais elle, trouvant cela tout simple, riait et laissait voir ses dents blanches.

Peu à peu, nos bohémiens s'impatronisaient comme d'anciennes connaissances. Tout en continuant à boire, — car ils n'avaient pas laissé dégarnir la table, — ils circulaient à droite et à gauche, ne manquaient pas de rencontrer la belle laborieuse, l'agaçaient avec une discrétion de bon goût, et finirent même par l'attirer dans la salle, quand l'ouvrage de la journée fut terminé.

M^{lle} Constance déjà n'avait pu refuser à l'insistance de Jacques de trinquer un petit, et elle avait trempé ses lèvres dans un verre de bordeaux.

M. Ster, légèrement allumé par ces libations inhabituelles à sa sobriété, déployait une gaieté communicative, une amabilité entraînant, qu'admiraient ses compagnons. Gentil Bernard voulait à toute force dessiner le profil de M^{lle} Victoire, comme il persévérait à l'appeler. Le ciseleur Thomas rêvait sans doute aussi d'en faire quelque médaille ou quelque camée dans la manière des Grecs ou des Florentins. Jacques était resplendissant, et sa figure franche et joviale inspirait une confiance sympathique. Tous quatre firent si bien, que leur conspiration tacite et improvisée réussit.

A dix heures du soir, on avait trinqué avec toute l'excellente famille, et — comment refuser compagnie à de si agréables visiteurs? — M^{lle} Eugénie et sa sœur étaient assises au bord de la table, avec une aisance modeste tout à fait distinguée, sans affectation de prudence, ni fausses mines, dans la sincérité de leur naturel.

On parla de la kermesse, qui n'a lieu qu'en automne, et le philosophe en veste rouge alla jusqu'à retenir une danse à M^{lle} Constance, en vis-à-vis de sa sœur; car l'heureux Jacques l'avait prévenu, et avait obtenu *la première* de la belle Victoire. On parla de

la récolte, et l'on apprit que c'était la nymphe Eugénie qui présidait aux champs et aux pâtures; qu'elle avait dans ses attributions à l'intérieur la surveillance des étables et de la basse-cour; que son triomphe était le travail rustique, la moisson et la fenaison.

— Ah, c'est donc cela que vous avez la taille si ferme et si souple, que vos bras ont de si beaux gestes! disait Thomas. A mon tour, je vous retiens... pour la première meule.

Cependant le temps s'écoulait vite. Tout le monde était déjà couché dans la maison, laissant, par une admirable confiance patriarcale, ces deux honnêtes jeunes filles aux prises avec quatre gaillards barbus. Il était tard, hélas! minuit au moins. La sœur aînée, M^{lle} Constance, comme maîtresse de maison, donna le signal de la retraite, en apportant les bougeoirs.

Un « *bonn' nutte!* » mutuel termina la séance, et les quatre amis montèrent à leurs chambres, tous bien réjouis, et peu disposés à dormir. M. Ster chantonnait malgré lui des refrains joyeux; Jacques riait et gambadait; le petit peintre, du bout de son doigt grêle, dessinait dans le vide des profils fantastiques; et le païen Thomas, en leur serrant

la main, au haut de l'escalier, répétait à mi-voix :

— Oh ! la grande religion que celle de la Nature ! Oh ! les grandes divinités que Bacchus et Vénus !

V

Tout le monde se leva de charmante humeur, le lendemain.

Dès six heures du matin, Thomas se promenait autour de la maison, regardant les poules qui becquetaient parmi la paille à la porte des étables ; et bientôt il avisa près de la crèche la jeune vierge, qui, d'un bras énergique, remuait avec une fourche des herbes de senteur pour ses petites vaches au muffle satiné.

— Voulez-vous que je vous donne un coup de main ?...

— Pas ici, dit-elle en riant. Quand nous fanerons dans les prés.

Elle était bien plus belle encore qu'avec son ajustement de la veille, dans cette toilette de bergerie : simple jupon de camelot

à mille petites raies rouges, corsage de toile écrue; ses manches de chemise descendant à peine au-dessous de l'épaule; une abondante chevelure, un peu en désordre, et ondoyant sur la nuque, comme une gerbe négligemment nouée et qui va se détacher.

Lorsque Thomas eut un peu rôdé dans le village, il revint pour appeler ses compagnons; mais il les vit aux fenêtres, déjà à peu près équipés, et agaçant les petits garçons qui jouaient sur le chemin.

Ils ne tardèrent pas à descendre dans la salle, où le café les attendait.

Johannes arriva chargé de livres et de papiers, et les étalant sur la nappe :

— Il faut pourtant bien que nous allions à la grotte ce matin...

— Tiens, c'est vrai, la grotte! Ah! oui, nous n'y pensions plus. Voulez-vous venir avec nous, dit Jacques à M^{lle} Constance, qui rangeait les tasses? Et M^{lle} Eugénie aussi? Nous emporterons du vin de Champagne, et nous trinquerons sur une stalagmite à ces merveilles de la nature.

— Eugénie y va quelquefois, répondit-elle en souriant, — mais avec des dames.

M. Ster cependant, au lieu de déjeuner, feuilletait ses bouquins :

— Puisque j'ai traîné tout ça dans mon sac, il faut au moins que j'y cherche les renseignements qui nous intéressent. Mais la bonne soirée d'hier ne m'a pas laissé le temps de lire. Le plaisir fait oublier la science; car véritablement je me suis bien amusé.

Tenez, voici la *Relation du voyage fait à la grotte de Han*, au mois d'août 1822, par MM. Kickx et Quetelet, délégués de l'Académie, Bruxelles, 1823, Demat, imprimeur, etc., in-8° de 96 pages (car M. Ster ne manquait jamais aucun détail bibliographique). C'est la meilleure monographie de la grotte, et tous ceux qui en ont écrit depuis n'ont guère fait que copier cette pièce officielle, sauf pourtant le docteur Alleweireldt, qui a découvert de nouveaux passages, 457 mètres de galeries, et étudié le tout avec une passion héroïque. Il en a publié une *Description pittoresque*, ornée de 27 planches, grand in-4°, Bruxelles, Wahlen, 1830. J'ai bien dans ma bibliothèque cette espèce d'album, mais malheureusement il était trop large pour mon sac; j'en sais néanmoins tout ce qui est nécessaire. Voici le *Dictionnaire* de Vandermaelen, reproduisant un récit consigné dans le registre de M. J.-B. Remy, dont nous avons aperçu le mou-

lin près du petit pont, en arrivant au village, et qui était autrefois conducteur dans la grotte; car c'est lui et ses garçons meuniers qui s'y sont hasardés des premiers, et y ont attiré les autres. Ce récit concerne la tentative de M. Robiano de Boersbeck pour pénétrer dans la grotte par le *trou de Belvaux*, à l'endroit où la Lesse s'y précipite. Personne ne s'y était encore risqué avant lui. Il s'y lança sur un petit radeau maintenu par des cordes, s'avança sous les voûtes du rocher, ne trouva aucune issue, et constata que le torrent s'y engouffre à pic comme dans un entonnoir. Mais ce n'est pas par là que nous irons.

— Ce serait pourtant le plus curieux, dit Thomas.

— Voici, continua Johann, un *Voyage de Bruxelles à la grotte de Han*, inséré dans le 1^{er} volume de *l'Hermite en Belgique, par une société de gens de lettres*, in-12, Bruxelles, Galand et C^{ie}, 1827. Voici encore des indications précieuses dans un journal de...

— Bon, bon, interrompit Thomas, nous allons voir nous-mêmes ce que nous pourrions, et nous lirons tous ces vieux livres au coin du feu, l'hiver prochain. Ton café refroidit, cher John.

— Je me moque bien du café, riposta

l'imperturbable professeur, quand j'ai là sous la main une source vive où je peux puiser ce qu'il est utile de savoir... Tiens, ah! voilà du nouveau! Ha, ha, ha! écoutez ce que dit cet *Hermite de Belgique*, sur l'oasis où nous sommes. Vous allez voir qu'on apprend toujours en lisant, aussi bien qu'en voyageant.

M. Ster lut dans son petit livre :

« Les habitants de ce *misérable hameau* (Han) ont, en dépit de leurs *guenilles*, l'air important et capable qu'on peut remarquer dans tous les pays chez les indigènes voisins d'un lieu plus ou moins célèbre. Les *rustauds* de Han, autant que nous avons pu nous en apercevoir, ont l'air de sentir que ce n'est pas pour rien que la Lesse coule sous des rochers à deux pas de chez eux. »

— Ah! le cuistre! s'écria Thomas. Voilà Han et ses indigènes bien arrangés! Et c'est dans *l'Hermite* qu'on lit ces impertinences? Il est vrai que c'était avant la révolution : 1827, dites-vous? et par conséquent un siècle avant la naissance de l'incomparable Eugénie. C'est peut-être bien elle, la fée! qui a tout changé à nos yeux. Une belle femme métamorphose autour d'elle la terre et le ciel : Armide est éternelle.

— Possible, dit M. Ster distraitement. Mais

laissez-moi donc lire. J'en suis à leur entrée dans la grotte :

« Arrive un *rustre* qui nous invite à lui remettre notre havre-sac, que nous lui abandonnons avec une confiance mêlée d'inquiétude. Survient ensuite un *manant*, etc...

» Ce voyage nous a paru de très-grand labeur et de fort mince intérêt... Il faut être un furieux amant de la nature pour vouloir, au prix de tant de fatigues et de dégoût, lui dérober des secrets aussi insignifiants. »

— Drôle de voyageur ! dit Bernard. Il eût mieux fait de rester chez lui.

— Attendez, je trouve là encore un petit morceau qui va vous surprendre. Il est venu, comme nous, par la Meuse et Dinant, cet honorable touriste, dont l'article, d'ailleurs, ne manque pas d'esprit : « De Poilvache à Dinant, la route est on ne peut plus maussade. » Que disiez-vous donc, vous autres enthousiastes, que c'était délicieux ? N'est-ce pas là précisément ce que vous avez tant admiré... comme des badauds imprudents ? Cette route est « on ne peut plus *maussade*. » Ah ! ah ! c'est imprimé ! qu'avez-vous à répondre ? insistait John avec un sérieux railleur.

— Ma foi, je suis un peu de l'avis de ce bon Hermite, répondit Jacques. Je ne me sens

point assez « furieux amant de la nature » pour aller étudier ses secrets à tâtons. J'ai idée que je vous laisserai aller sans moi ramper dans l'ombre sur la glaise humide et la pierre froide. Et peut-être aussi que le peintre, qui doit préférer la lumière et la couleur aux ténèbres incolores, dessinera en plein jour l'entrée de la grotte, pendant que vous braveriez « tant de fatigues et de dégoût. »

— Avez-vous fini de vos livres ? demanda Thomas. Je vois par la fenêtre M. Lefebvre et un de ses petits garçons, qui nous attendent sur la route, avec leurs cierges pour la procession grotesque, et leurs faisceaux de paille.

— Marchons, répondit M. Ster. D'autant que nous devons aller coucher ce soir à Saint-Hubert.

— A Saint-Hubert, quand on est si bien ici ! c'est ce que nous verrons, murmura Jacques.

On suivit M. Lefebvre, dont la figure caractérisée avait pris en effet, selon la remarque du caustique Hermite, un certain air triomphal au moment d'exercer ses fonctions de guide. On rencontra bientôt la Lesse qu'on traversa près de l'écluse de la pêcherie. On passa devant un joli pavillon, sorte de demi-chalet, loué à des Anglais, et l'on se trouva en face de la grande caverne, d'où sort

tranquillement le petit torrent, fatigué sans doute de sa lutte souterraine avec le roc, durant une demi-lieue.

C'était superbe. Un pâle soleil glissait sur la roche abrupte, qui s'élève à près de cent mètres au-dessus de la Lesse, et faisait paraître encore plus noires les profondeurs de l'ancre. Le sommet du rocher couronné de bois, un entourage de végétation printanière, des arbustes dans le jardin du cottage, de l'herbe verte au bord du ruisseau; tous ces contrastes produisaient une impression très-pénétrante.

Nos bohémiens étaient devenus silencieux. Bernard et Thomas, les deux artistes, ouvraient de grands yeux. Parchemin bouquillait encore dans sa brochure Quetelet, pour voir en chiffres, au lieu de les regarder en nature, la hauteur du gouffre, la profondeur de l'eau et les dimensions générales et locales de la grotte. Jacques fumait, le nez en l'air, et paraissait s'intéresser au paysage.

— Qu'il fait bon sur cette pelouse! dit-il, en s'asseyant par terre, contre le tronc d'un arbre. Je vous attendrai ici, car je suis naturellement luciphile et noctifuge. Allons, mes enfants, montez dans cette gentille barque du diable, et abandonnez-vous à votre prudent

nautonnier M. Lefebvre, heureux d'avoir cette occasion de revoir son domaine ; car, bien sûr, vous êtes les premiers de la saison.

— Grand merci, dit en riant M. Lefebvre, ce domaine-là n'est pas à moi : j'en paye 1,400 francs, bon an mal an, à M. le baron *** , sous prétexte qu'il est propriétaire du terrain là-haut !

— Comment ! s'écria Jehan Ster. La grotte de Han n'est pas un domaine national, ou communal ? Ces seigneurs propriétaires ne se contentent pas de posséder la superficie du sol ? Il faut encore que, par un artifice vraiment *infernal*, ils plongent, pour ainsi dire, leur droit dans les entrailles de la terre ! Pourquoi M. *** ne se prétend-il pas aussi propriétaire des antipodes de cette montagne ?...

— C'est comme ça, dit M. Lefebvre. Aussi la commune est-elle en procès avec lui depuis sept ans. Dieu sait quand ça finira, et ce que jugeront les tribunaux ! En attendant, M. le baron hausse son bail à plaisir. Je ne payais que 800 francs il y a quelques années, et on ne faisait payer que 2 francs aux visiteurs. Pour augmenter son revenu, M. *** a trouvé la bonne méthode : augmenter la taxe des étrangers, qui est élevée à 4 francs au-

jourd'hui. Pour moi, ça m'est égal, et je n'y gagne rien, puisque je paye plus cher... Voulez-vous monter en bateau, messieurs?

Thomas et John y étaient déjà, impatients des mystères et des horreurs que leur promettait un si beau *trou*.

Bernard resta sur le rivage et ouvrit son album pour faire un croquis, ainsi que Jacques l'avait prévu.

Tous deux souhaitèrent bon voyage aux aventuriers.

— Nous vous retrouverons ici? demanda M. Ster.

— Sans doute, répondit Jacques, — si vous revenez.

VI

Pour la description topographique, géographique, géologique, géodésique, géognosique et cosmographique, atmosphérique, barométrique, thermométrique et hygrométrique, zoologique et botanographique, minéralogique et rocailllographique, stalagmitographique et stalactitologique, filandrologique et

anti-artisticographique, consulter les excellents livres indiqués par le savant Jehan Ster.

VII

— Ah ! vous voilà dans un bel état !

C'est ainsi que Jacques accueillit les deux intrépides explorateurs à leur sortie de la grotte.

— Les blouses toutes maculées, et les mains !.. Ah ! ah ! les mains ! Il n'y a que les bottes de Thomas qui aient conservé leur couleur naturelle, jaune argileux, qu'il appelle nuance cuir de Russie.

— C'est parce qu'il nous a plu de palper de nos propres mains toutes ces merveilles inénarrables, répondit Thomas. Je ne suis pas de ces amants transis de la nature qui craignent de toucher leur maîtresse. Je l'ai embrassée à plein collier. J'ai communiqué avec elle de la tête aux pieds, des genoux et des épaules, sur toutes les coutures. Et je suis prêt à recommencer. Jehan Ster aussi, curieux comme un savant, y a été à pleines

maines et de plein cœur; mais on n'est pas forcé de faire comme nous. On pourrait visiter toute la grotte en bas de soie blancs...

— Oui, et en revenir avec des bas jaunes, tigrés de roux et de noir... Tiens, mon pauvre Thomas, j'avais pensé à toi, en bon frère, et apporté mon petit flacon de cognac.

— Cognac, soit. Il fait cruellement chaud dans ce monument platonique et tartaresque, la plus belle chose que j'aie vue de ma vie! car j'ai oublié de visiter en Grèce la fameuse grotte d'Antiparos, où le marquis de Nointel, ambassadeur de France près la Porte Ottomane, passa les trois fêtes de Noël de l'année 1673, et entendit la messe au milieu de cent grosses torches et de quatre cents lampes.

— Oui, ajouta Jehan Ster, à qui cette évocation historique fit reprendre ses sens. Et même il y avait plus de cinq cents personnes à cette messe de l'enfer. C'est Tournefort qui a décrit cette grotte d'Antiparos, et après lui, Choiseul-Gouffier...

— J'espère que tu vas nous décrire à ton tour la grotte de Han, qui vaut bien l'autre. Raconte-nous...

— Allez au diable! Il fallait venir avec nous. D'ailleurs je vous ai apporté les meilleurs livres. Lisez-les, si vous voulez.

— On ne vous demande pas de nous refaire le plan de la grotte par mètres et millimètres. Mais... l'effet général... l'impression artiste... Toi, ciseleur, tu nous sculpteras cela en bloc, Thomas?

— Oui, oui, en déjeunant ; car nous avons passé au moins deux heures sous terre, n'est-ce pas? J'ai une soif de damné. Et toi, mon brave John? Es-tu assez *entraîné* pour te mettre à table?

— Le déjeuner vous attend, messieurs, c'est convenu, dit M. Lefebvre.

La bonne M^{lle} Constance attendait sur la porte le retour de ses aimables étrangers, à qui, en effet, elle avait préparé un *luncheon* très-confortable.

Mains lavées et toilette en ordre, on reprit donc la communion de la veille où on l'avait laissée, c'est-à-dire le roastbeef froid, le jambon d'Ardenne et le reste. Les bouteilles seules avaient changé.

— Tu as eu tort, Bernardino, de ne pas nous accompagner. De ces aspects gigantesques et informes il reste pourtant toujours quelque chose dans l'œil de l'artiste.

— Bah! n'ai-je pas vu dix fois la grotte de Remouchamps...

— La grotte de Remouchamps est une

grotte de nains, de sotais, de nutons, reprit Thomas, mais celle-ci est une grotte de Titans. Elle a une grandeur dont l'autre ne donne point l'idée. Ici, le regard se perd dans l'immensité des voûtes et dans l'immensité des ténèbres, comme, en plein air, il se perd dans l'immensité de la lumière, dans l'immensité du ciel. Le voyage en barque cause déjà un certain trouble : on se recueille avec une vague inquiétude. Sitôt débarqué, on trouve le chaos. Il faut qu'il y ait eu des cataclysmes effroyables dans ces cavités intérieures ; car les quartiers de roc y sont semés comme des cailloux sur une allée. Et quand on arrive à la grande salle, qu'ils appellent la salle du Dôme, quand les guides, ayant escaladé ces Pélion et ces Ossa, agitent là-haut leurs torches qui paraissent d'en bas comme une flammèche échappée de ton cigare ; quand on se trouve perdu dans ces ombres qui vous serrent et vous écrasent, on a de la puissance de la nature je ne sais quelle perception inconnue jusque-là. L'esprit s'abandonne à des visions et à des fantômes. L'obscurité a ses mirages comme le grand soleil.

Ça m'a produit un effet un peu analogue à celui de la mer, que j'ai vue souvent si terrible. Ici et là on comprend qu'on ne s'appar-

tient plus, et qu'on est à la merci de forces occultes. Les montagnes ne m'ont jamais donné la même impression, quoique l'homme soit bien petit aussi, et bien faible, au milieu de ces incommensurables mouvements du globe. Et pourtant je me suis égaré seul dans les sommets des Alpes, ne sachant plus par où descendre ni par où grimper. Mais sur la montagne, on touche le sol du pied, et l'on voit la lumière. Oh ! la lumière, mon cher peintre, c'est non-seulement toute la peinture, mais c'est la vie.

Mon Dieu, que c'était à la fois fantastique et réjouissant, n'est-ce pas, cher John ? quand, après nous être rembarqués, nous avons aperçu quelques rayons du dehors, glissant comme des flèches de feu sur les parois du rocher, et quand nous avons aperçu un bout de verdure qui nous semblait dorée, puis un coin de ciel, bien terne aujourd'hui cependant, qui nous semblait comme une de ces gloires éclatantes dont Murillo a souvent illuminé le haut de ses tableaux mystiques ? Ah que c'est beau ! que c'est beau !

— Tu en es déjà à la sortie, Thomas ? Mais votre long voyage, vos circuits et détours, vos ascensions et descentes, vos glissades et vos rampements, il y en a eu sans doute,

toutes vos aventures ; et les énormes stalagmites en forme de trophées et de cascades, de colonnades et d'obélisques ; et les stalactites en draperies, ou en forme de pendus à des gibets ; de tout cela, tu ne nous dis rien, Thomas ?

— C'est admirable ! Demande à Johannes la liste complète des cristallisations qui tombent du haut des ténèbres, ou qui poussent sur le roc par la patience des siècles. Il t'en dira les noms et proportions, sans faute. Mais nous n'avons pas tout vu, d'ailleurs ; il faut bien l'avouer. L'eau était trop haute et nous a barré le passage aux deux tiers du chemin environ, n'est-ce pas Jan ?

— Oui, aux deux tiers à peu près ; et sans cela, nous aurions dû sortir par l'autre ouverture, par le trou *Stop-c...*

Thomas arrêta son ami :

— Stop ! stop ! la topographie devrait avoir ses pudeurs, et je ne conçois pas que ton Quelet et les autres historiens, descripteurs, ou patrons de la grotte, n'aient pas changé le baptême de ce vilain trou. Nous l'appellerons *Stop* tout court, s'il vous plaît.

— Mais nous n'avons pas encore vu ce trou *Stop*, dit Bernard, ni le fameux trou de *Belvaux*, ni...

— Si nous restions encore à Han quelques jours? proposa Jacques tranquillement. Vous trouvez-vous mal ici?

— J'y passerais bien toute la saison, dit Thomas.

— Vous êtes affolés, riposta M. Ster. Est-ce que nous sommes partis pour nous établir au bord de la Lesse? Nous allons vers l'Ourte, à ce que j'imagine. Avez-vous oublié La Roche? et cette fois-ci, comme les deux premières fois, ne pourrions-nous pas y aborder? Serions-nous ensorcelés par le destin?

— Mais sommes-nous bien dans la direction de La Roche, hasarda le petit Bernard?

— Bon! il ne sait plus où il est — ni où il va, ce Papillon étourdi.

— Nous arriverons à La Roche, dit Thomas, sauf malheur. Je me suis engagé à y faire mon entrée avant l'hiver, au plus tard. Nous ne sommes pas encore en été; il n'y a donc point de temps perdu.

— « Oh! que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux! » ajouta Jacques. Ah! que je ferais ici un bon jardinier, et même un bon laboureur, avec les bœufs mignons de la nymphe Eugénie!

M. Ster enrageait à toutes ces plaisanteries de ses camarades, et quoiqu'il se trouvât aussi

à merveille dans l'hôtellerie de M Lefebvre, il voulait poursuivre le but de sa pérégrination.

— Pour moi, reprit-il, je vais coucher à Saint-Hubert. Il n'est que midi...

— Passé!

— Nous n'avons que cinq lieues...

— Elles sont bonnes!

— Il fait un petit temps couvert, tout à fait engageant:...

— Il pleuvra ce soir!

— Et sans me presser, je serai, vers six heures, assis joyeusement à souper dans l'hôtel qui est sur la place.

— Allons, il faut partir; mais nous reviendrons, n'est-ce pas, Thomas? M^{lle} Constance, seriez-vous assez aimable pour m'inventer un verre de quelque chose... Je me sens le cœur tout faible...

— Voici du vrai schiedam, M. Jacques... et puis...

— Quoi donc, M^{lle} Constance?

— Le propriétaire de la grotte aime tant que les visiteurs inscrivent leurs noms et des souvenirs sur un registre qu'il nous a déposé ici. Quand il lit surtout des noms nobles et titrés, il faut le voir! ah! c'est un drôle d'homme.

— Drôle, mais non, dit Thomas avec un sérieux impénétrable. Il faut satisfaire ce propriétaire. Donnez-moi le registre, mademoiselle.

Et Thomas écrivit :

« Le marquis du Terroir (Ster, de *Stare*), sénateur de l'Empire français, correspondant de toutes les Académies du monde.

» Le comte de la Jacquerie, représentant conservateur et catholique de la *province* de Rouillon.

» Le chevalier Papilione, vice-légat du pape.

» Le baron Samoht, banquier à Jérusalem, chevalier de l'ordre de la Foi.

» Certifié conforme par la princesse Victoire, de Han (d'Islande). »

— A toi, maintenant, dit-il à Bernard en lui passant le registre, à toi, peintre illustre, de barbouiller vite cinq portraits en regard de ces beaux noms. Et que l'illustration soit digne de la qualité... et du costume des personnages !

Pendant que Bernard crayonnait à grands traits, on descendit les sacs. M. Ster rassembla ses cartes encore ouvertes sur la table et les fourra dans ses poches; Jacques boutonna ses jambières; et Vad'l'avant, toujours prêt, poussant la porte de la cuisine où la famille

était rassemblée, y compris la belle Victoire, alla donner la poignée de main à tout le monde. Chacun en fit autant.

— A revoir, mesdames! à revoir, messieurs! Bonsoir! Bonne année! A la fenaison prochaine! à la kermesse!... Adieu!



DE HAN A SAINT-HUBERT.

I

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse!

Ainsi chantait Vendangeur, en se retournant de temps à autre vers la maison qu'on venait de quitter.

— Tu sais donc tout Molière par cœur?
dit Johannes ; c'est du *Malade imaginaire*.

—Ça n'est pas impossible, répondit Jacques.

Pour voir le *trou Stop*, sans trop se détourner de la direction de Saint-Hubert, ils avaient pris un petit guide, un garçonnet du père Lefebvre. M. Ster causait amicalement en wallon avec lui :

— Tu n'as pas l'air très-fort, mon *èfant*. Tu n'es pas de si belle venue que les autres.

— C'est que je ne suis qu'*un-demi*...

— Un demi? qu'est-ce que cela?

— Nous sommes venus deux de la même naissance, deux jumeaux, la petite Pierrine et moi.

— *Li trokett* (la paire)! deux d'un coup ! Et combien donc êtes-vous d'enfants, au bout du compte?

— Neuf, monsieur.

— C'est assez.

— Ce n'est pas trop. Notre voisin a seize enfants, monsieur, tant garçons que filles, tous vivants et bien portants, Dieu merci.

— Quelle fécondité dans ce paradis terrestre de Han !

— Voici le trou derrière la haie du pré.

Le *trou Stop* n'est pas comparable à l'ancre béant d'où sort la Lesse : il est d'assez petite proportion, et il n'y a point là d'eaux agitées ou dormantes, dans lesquelles il puisse

mirer son ombre. A droite sont les issues, sortes de couloirs étroits et parallèles, par où l'on sort quand le niveau des eaux permet de parcourir la grotte d'un bout à l'autre. En été seulement. Le mois d'août est le plus favorable.

Le paysage qui entoure cette petite caverne, et le rocher au bas duquel elle marque en noir, sont assez sauvages. Bernard avait bien envie d'en prendre un croquis.

— Ne nous acoquinons pas ici, brusqua l'intrépide Johann. Par où devons-nous tourner, *demi*, mon ami ?

— Vous suivrez la lisière du bois, tout en haut... puis... tout droit... jusqu'à Bure.

— D'autres y ont été, n'est-ce pas, à Bure ?

— Oh ! que oui.

— En ce cas-là, nous y irons bien aussi. Adieu, *m' fi*. Voilà pour t'acheter des bonbons à la kermesse.

— Nos compliments chez toi, *manikè* (petit homme), ajouta Jacques.

— De l'autre côté de la haie, le long de fraîches herbettes, on accosta un vieux en culotte courte et bas de laine à côtes, costume traditionnel des anciens du pays. Il portait au bras un petit panier et se courbait sur

le gazon, comme cherchant quelque chose.

— Bonjour, *matss* ! sont-ce des salades ou des violettes que vous récoltez par là ?

— Des *caracols*, c'est le bon moment.

— Des limaçons !

— Oui, pour les manger, pardienne !

Le vieux se redressa, et avec une physionomie animée :

— On les fait bouillir à petit feu, et puis frire avec du lard. *C'est meilleur que du jambon !*

— Pensez que le jambon est tout ce qu'il y a de mieux en Ardenne, remarqua le sagace professeur... Et c'est le bon moment pour la chasse des caracols, *noss' matss* ?

— *Aï*, car il faut qu'ils n'aient pas encore couru.

On souhaita bonne chance au chasseur de caracols, et Thomas reprit :

— Un excellent mot—espagnol d'ailleurs—ce « caracol. » C'est très-bien dit, à cause de la coquille en spirale du colimaçon.

— Et sais-tu, Johannes, ce que le vieux entend par : n'avoir pas encore couru ? demanda Jacques.

— Apparemment qu'ils ne se soient pas encore promenés parmi les gazons.

— Ce n'est pas cela. Devine.

— Je devine, dit Thomas : c'est-à-dire qu'ils n'aient pas encore couru les *caracoles*..., d'où, je le suppose, vient le mot caracolier. Qu'en penses-tu, ingénieux linguiste?

— Comme on dit courir les donzelles? Ha, ha, ha! c'est joli! dit M. Ster.

— Oui, insista Jacques. C'est un préjugé sans doute, car les caracols qui ont couru l'amour doivent être plus *tendres* que les autres.

— Ce n'est pas moi qui y goûterai, dit Thomas.

— Vous êtes dégoûté pour un bohémien! Est-ce qu'on ne mange pas partout des *caracoles* dans les Flandres, et ailleurs? Et ne savez-vous pas que, de tout temps, le limaçon a été considéré comme un aliment très-distingué? Pline nous apprend le prix excessif que les Romains payaient pour s'en procurer, lorsque le luxe de la table...

— Et dans quel chapitre Pline nous apprend-il cela, M. Ster? demanda Jacques.

— Dans le chapitre des Escargots, répondit Thomas.

Tout en causant de ces choses sérieuses et de bien d'autres non moins instructives, ils tombèrent à angle droit sur une grande route pavée.

— De quel côté prendre? demandait M. Ster, qui a moins l'instinct des lieux que celui des livres.

— Ni d'un côté ni de l'autre, répondit Vad'l'avant, à qui l'habitude des voyages a donné l'instinct des pigeons. En face, à travers champs.

— Je vais interroger ce paysan qui vient par là, dit Bernard... La route de La Roche, s'il vous plaît?

— Papillon, c'est à Saint-Hubert que tu tends aujourd'hui, et non point encore à La Roche.

Aussi le paysan répondit qu'il ne savait pas, mais qu'il venait de Wavreille, et qu'il allait à Tellin.

En consultant la carte, on s'assura, en effet, que cette chaussée était celle de Rochefort à Bouillon.

— Je constate aussi, dit Thomas, que nous avons mal combiné notre affaire, du moins pour le plaisir. Le chemin le plus pittoresque de Han à Saint-Hubert eût été de passer au *trou de Belvaux*, que nous avons laissé à droite sans l'avoir vu; de suivre le ruisseau de Lavaux vers Tellin, de traverser *l'Homme* aux environs du beau château de Mirwart, puis le ruisseau de Parfondry, le bois d'Ar-

ville, et d'arriver à Saint-Hubert par Lorey.

— Sans doute, mais c'est bien plus long; et pas de chemins frayés; à peine des sentiers, qu'il faudrait connaître.

— Défilons donc bien vite, droit devant nous, entre deux sillons de cette terre labourée, comme des perdreaux effarouchés. Nous escamoterons Bure sans pitié, et de ces hautes plaines affreuses, nous descendrons à Grupont.

M. Ster tira de sa poche un journal et se mit à lire, sans que l'activité de ses longues jambes y perdît rien. Tous quatre marchaient à la file, et à l'envi, chacun s'efforçant de prendre la tête pour n'avoir pas devant soi la vue d'un sac et d'un dos d'homme; si bien qu'au bout d'une ou deux pipes, on avait dépassé Bure, et on était descendu dans la vallée.

Grupont est très-plaisant, avec sa petite rivière qui agite un beau moulin. On ne s'y arrêta pas néanmoins. Comme on tenait la route qui côtoie longtemps le ruisseau d'Awenne entre des taillis et des marais fort agréables—en peinture, qui traverse ensuite des futaies et des fagnes pour aboutir à Saint-Hubert, on continua à grandes enjambées. Car le temps s'était assombri de plus en plus :

de gros nuages s'appesantissaient tout autour de l'horizon ; la pluie tombait déjà en abondance ; et Thomas, l'astrologue infailible, prédisait un grabuge céleste avant la nuit.

II

— Deux jours et demi de parfait bonheur, c'est beaucoup dans la vie ! disait Thomas. Qui peut se vanter d'avoir été parfaitement heureux durant une semaine ? Toutes choses ont leurs alternatives dans la nature ; il faut bien que l'existence de l'homme ait les siennes. Il faut que l'ennui succède à la joie, comme la pluie au soleil, et la tempête au calme. Le désordre passager est la condition de l'ordre permanent. J'ai le pressentiment d'une veine néfaste que nous aurons à marquer de craie noire !

Regarde ce pauvre Parchemin déjà tout trempé, Jacques ; prête-lui ton imperméable, et faisons boire quelques gouttes au petit peintre. Nous sommes plus durs, nous !... toi qui es fort *comme un Turc*, et moi qui me suis bronzé au feu des épreuves de toute sorte.

Par ordonnance de médecin, Jehan Ster fut donc forcé de revêtir le grand mackintosh, et Bernardino de s'ingurgiter une potion de cognac.

Après quoi, tous deux, l'un excitant l'autre, prirent les devants, dans l'espoir de rencontrer, pour se mettre à l'abri, quelque maison de garde ou quelque cabaret de charretiers.

— Vous allez trop vite, mes enfants. Vous vous épuiserez. La chaleur est lourde par ce temps d'orage, et l'on étouffe sous la pluie. Modérez-vous ! criaient Jacques et Thomas, demeurés ensemble par derrière.

Mais la route tournoyant sans cesse, pour adoucir la pente d'une montée qui dure au moins une lieue, les attirait toujours d'un tournant à un tournant supérieur, où ils s'imaginaient qu'ils apercevraient enfin un refuge.

Leurs amis, les ayant perdus de vue, les laissèrent aller, et sous la pluie ruisselante gravirent tranquillement cette côte interminable.

On était en forêt depuis longtemps. Forêt, dans ce pays-là, peut vouloir dire futaie, mais non pas très-haute. Les arbres, de race chétive, quoique vivace, n'y atteignent point des proportions majestueuses, même quand on

les abandonne à toute leur venue. Formes étriquées, branchages vulgaires, couleur monotone, caractère mesquin. Sur le sol, une maigre bruyère et quelques genévriers nains et presque rampants : tout ce qui annonce la pauvreté du sol, accompagnée ordinairement, hélas ! de la pauvreté des populations.

Aussi la contrée est-elle déserte, et elle offre bien des kilomètres carrés sans la moindre habitation ; pas une chaumière, pas une étable, pas un réduit quelconque ; rien.

On avait dépassé Awenne, et entre les bois de ce nom et ceux de Ribillcroux la route zig-zaguait toujours. L'averse qui avait commencé près de Grupont était devenue un torrent qui se précipitait d'en haut : un véritable déluge. Les nuages étaient si bas et si épais, que la terre fut couverte, un moment, d'une obscurité anormale, comme si l'on eût été déjà en pleine nuit. L'air pesant était tout chargé d'électricité, et au loin on entendait de sourds roulements de tonnerre.

Jacques et Thomas, un peu inquiets de leurs compagnons, piétinaient dans les mares jusqu'à mi-jambe ; leurs blouses et leurs habits étaient transpercés à vif, et de leurs vastes feutres découlaient, comme de gouttières, deux roides cascades qui les asper-

geaient, l'une dans le dos, l'autre par devant.

Impossible de s'arrêter nulle part, sous ces arbres minces et encore sans feuillages. Ils essayèrent bien d'entrer dans le bois et de côtoyer la route ; mais le moindre ébranlement d'une branche leur faisait tomber des seaux d'eau sur la tête, et tous les buissons, inondés de pluie, leurs refroidissaient les jarrets.

— Supposons que nous voyageons à la nage, dit gaiement maître Thomas, en secouant de sa barbe une grêle de perles. J'ai traversé une fois, non pas l'Hellespont, d'Abydos à Sestos, comme Léandre, mais le petit lac de Zug ; non pas pour aller voir une belle prêtresse de Vénus, mais par simple caprice, pour aller cueillir une fleur sur l'autre bord. Il est vrai qu'il faisait plus chaud ce jour-là qu'aujourd'hui.

— Ma foi, répliquait Jacques, à présent on ferait aussi bien quatre lieues qu'une. Quoique j'aie horreur de l'eau, cette bourrasque ne m'est pas absolument désagréable. Ça change. On s'habituerait à la grande pluie comme au grand soleil. Le tout est de s'y mettre... et de ne pas s'arrêter. Il ne faut pas non plus s'échauffer le sang à l'intérieur par une course trop précipitée, pendant que

toute la périphérie du corps est rafraîchie par l'eau.

— Alors, concluait Thomas, buvons un peu de genièvre pour faire refluer le sang à la peau.

Les bois avaient une fin cependant, et sur la hauteur se découvrit une immense fagne noire et rase, autant que le regard pouvait s'étendre. Au loin sur la droite, bien loin, on apercevait seulement un petit arbre presque sans ramure, violemment courbé contre la bruyère; unique excroissance qui dépassât le niveau de ce désert.

C'était par là que l'orage grondait, et, au moment où les deux bohémiens arrivaient sur la fagne, il éclata, comme pour les dédommager de leur mésaventure par un grand spectacle.

Le ciel était presque aussi noir que le désert et se confondait avec lui; mais de temps en temps une foudre subite, à peine précédée d'éclairs, esquissait sur le fond sombre une colonne cannelée qui glissait perpendiculairement par terre et disparaissait aussitôt.

— Je n'ai jamais rien vu de plus terriblement triste, dit Thomas, et je ne donnerais pas ma place ici pour une place à l'Opéra.

On dirait que cette terre est couverte de suie, que toute l'atmosphère n'est qu'une fumée compacte et immobile; qu'un incendie phénoménal a tout ravagé sur cette contrée, et que là, dans le lointain, contre ce qui fut le ciel, un reste d'embrasement mystérieux et étouffé, qui se trahit par des étincelles fulgurantes, dévore encore quelque chose dans les ténèbres. On se croirait, par une nuit fatale, sur le théâtre d'une combustion éteinte, et ce misérable arbuste roussi a l'air d'un gibet qui seul aurait échappé au désastre, et demeurerait penché sur ces ruines. Si j'avais à peindre la plaine de Gomorrhe, après que le feu du ciel y eut passé, je tâcherais de reproduire ce que nous avons le bonheur de voir en ce moment même. C'est d'un grand caractère!

— Ah! si du moins, au milieu de cette abominable désolation, nous avions de quoi trinquer à l'apaisement des dieux! Dans ton tableau de Gomorrhe, que nous ferions bien, élevant vers le ciel des verres de punch flamant!

— Il ne flamberait pas longtemps sous cette pluie diluvienne. Mais Saint-Hubert doit être assez près maintenant, et nous y trouverons sans doute à nous sécher et à nous

réconforter un peu, après une pareille équipée. Enlevons lestement ce bout de route entre les fagnes ! car la vraie nuit commence. Il est tard.

Bientôt il leur sembla apercevoir une petite lumière fixe à une certaine distance devant eux. En approchant, ils distinguèrent une maison isolée, puis, au delà, quelques formes confuses, accusées dans le lointain comme un groupe de hauts bâtiments.

— Ce fantôme qui se dresse là si vaguement, dit Thomas, doit être l'église avec ses deux tours massives.

Comme ils filaient rapidement devant la première maison à la petite lumière :

— Ohé, ohé, vous autres ! Entrez donc !

C'étaient Jehan Ster et Bernard qui se trouvaient réfugiés là, et qui frappaient aux vitres.

— Enfin, nous voilà donc ralliés, mes pauvres amis ! dirent Jacques et Thomas, en se secouant à la porte, comme des griffons au sortir d'un étang.

Et, jetant leurs sacs dans un coin, ils s'avancèrent vers la grande cheminée où petillait un feu de bois sec et de fagots.

— Les cinq lieues y sont, n'est-ce pas, Johann ? et le bon temps ! Mais que tu as re-

fait une belle toilette, avec la casaque rouge comme à la soirée de la princesse Victoria ! Et toi, Papillon, il ne paraît plus que tu aies été battu par l'orage.

— Ah nous étions bien arrangés ! dit M. Ster ; mais nous avons changé de tout. Faites-en autant.

— Ma foi, non. A Saint-Hubert, avant de souper. Nous nous sécherons seulement un peu à cette flambée réjouissante.

Ils pendirent leurs blouses au fond de l'âtre, s'assirent le dos au feu, et avalèrent, de compagnie, quelques verres d'un grog brûlant.

— Savez-vous quelle est la meilleure auberge à Saint-Hubert ? demanda Jacques.

— Ah ! ah ! c'est embarrassant. Il y en a deux principales, sur la place ; l'une est détestable... et l'autre ne vaut pas mieux..., selon tous mes livres et tous mes renseignements.

— C'est consolant, dit Jacques.

Là-dessus intervint la maîtresse du logis, qui avait très-bien soigné ses hôtes de hasard :

— Il y a aussi, dit-elle, un excellent estaminet où on loge, chez un de mes parents. Peut-être y seriez-vous bien.

— C'est à voir, répondit Jehan Ster, puisqu'on est très-mal chez les autres. Et où est-il, ce respectable cabaret ?

— Sur la place. Tenez, voici un ouvrier qui s'en retourne à Saint-Hubert, il vous conduira.

— Soit. Au petit bonheur !

Un quart d'heure après, ils arrivaient sur la grande place de Saint-Hubert.

III

Le maître du fameux estaminet était debout sur sa porte entr'ouverte.

L'ouvrier, qui allait devant ses quatre voyageurs, les annonça en triomphe.

— Qu'ils entrent ! dit le gargotier sans se déranger.

L'accueil était engageant.

Il n'y avait plus qu'à choisir entre les deux grands hôtels. Que faire ? Le destin fit que nos pèlerins entrèrent à *l'hôtel de *****.

Des espèces de commis marchands soupaient à la table de la salle, pièce nue, triste,

humide, glaciale : entre les deux fenêtres, une vieille console, décorée d'affreuses himbeloteries, porcelaines fêlées, fleurs artificielles sous cloche, magots en sucre ou en papier mâché, et autres curiosités ; au fond, un grand mauvais poêle — froid et vide, par cette soirée de pluie et de tempête ; dans un coin, une honorable hôtesse, longue, maigre, sèche, jaune, revêche, encorsetée jusqu'au cou ; beaucoup de pudeur, mais peu de grâce et d'affabilité.

Thomas glissa à l'oreille de Jacques :

— *Victoria regina, ora pro nobis !*

Jacques traduisit tout bas à Bernard :

— Belle Eugénie, priez pour nous !

Bernard murmura autour de Johannes :

— Grand saint Hubert, ayez pitié de nous !

Et Johannes dit tout haut, avec son aménité ordinaire :

— Mademoiselle, auriez-vous, s'il vous plaît, l'extrême obligeance de nous donner à souper, de faire allumer un peu de feu, si ce n'était pas absolument impossible, et d'ordonner qu'on nous indique des chambres où réparer le désordre de notre toilette, un peu compromise, peut-être, par les averses, les ouragans, et généralement les intempéries fortuites du magnifique pays de Saint-Hubert ?

Une grosse réjouie de servante qui se trouvait là répondit avant sa maîtresse :

— Par ici, messieurs !

Et elle ouvrit une porte.

— Ce John a un tact singulier pour connaître son monde ! dit Thomas, en goguenardant. Il m'a surpris par sa perspicacité. Comment a-t-il deviné, du premier coup d'œil, qu'il avait affaire à une demoiselle ?

— Est-ce que ça ne se connaît pas tout de suite ? répondit Papillon.

— A quoi vois-tu ça, toi, peintre du roi de Prusse ?

— Demandons-le à la grosse *meskène* (servante), répondit Jacques.

Afin de monter au premier étage, on escada une échelle de meunier, dressée à pic, un peu étroite pour les épaules et les sacs de nos solides bohémiens. Heureusement que la *meskène* grimpait la première, et, en s'accrochant à ses jupons, on parvint sur la brèche.

M. Ster et Jacques s'accommodèrent d'une chambre à deux lits, la plus belle de l'hôtellerie ; Thomas et Bernard, chacun d'une petite chambre, en manière de prison, dont les fenêtres donnaient contre de hauts murs ; car on n'a pas sans doute assez d'espace,

dans les landes de Saint-Hubert, pour procurer de l'air et du jour aux maisons, ni pour construire les escaliers sur un angle de 45 degrés.

Chambres sales... indescriptibles. Des loques traînant sur les tables; de vieilles chaussures traînant sur le parquet; de vieilles boîtes en carton et de vieilles ferrailles traînant dans les coins; des rideaux maculés, des meubles branlants, des chaises boiteuses; rien pour la toilette, si ce n'est un bassin avec des cassures aux bords, de la bourbe noire et visqueuse au fond. C'était repoussant.

A grand'peine ils obtinrent un peu d'eau trouble dans de petits pots, jetèrent, n'importe où, leurs vêtements tout mouillés, et, après s'être rhabillés tant bien que mal, ils descendirent pour souper.

La salle était toujours *crue*, et le poêle de fonte n'était pas même tiède au toucher. On se mit à table en grelottant.

Des restes de ragoût, à demi réchauffés; du vin impotable.

Ils essayèrent des vins supérieurs. Le *léoville* ne valait pas mieux que l'*ordinaire*. Ils imaginèrent de demander du cognac pour en nuager l'eau, à la façon anglaise : c'était pire que du vinaigre ou de l'alcool.

— Fumons ! dit Jacques ; c'est notre dernière ressource.

Le stoïque professeur cependant n'était pas plus défermé que de coutume, et c'est là qu'il fit bien voir la supériorité de sa forte doctrine sur les vaines élucubrations de l'épicurien Jacques et du panthéiste Thomas.

On ne saurait juger d'une philosophie dans le cabinet, pas plus que d'un cheval dans l'écurie. C'est à la course qu'on connaît les chevaux, et à la pratique les hommes.

L'intrépide Johann, comme si de rien n'était, alla s'asseoir près du poêle, à côté de la demoiselle, qui faisait semblant de se chauffer.

— Vous avez ici un bien admirable pénitencier, mademoiselle.

— Oh ! oui, monsieur ! tout plein !

— Mon savant ami Ducpétiaux doit venir souvent à Saint-Hubert pour inspecter ce pénitencier modèle ? Est-ce chez vous qu'il loge ?

— Ces messieurs ont leur appartement dans les dépendances du pénitencier.

— Ah ! ah ! très-bien... Et vous obtenez sans doute, grâce au régime salubre de la cellule, la conversion de tous ces scélérats ?

— Nous avons de si bons prêtres !

— De bons prêtres ! Votre pays est très-religieux, mademoiselle.

— Sans doute. Comme partout, je suppose ! interrompit-elle en se renfrognant.

Thomas et Jacques, qui se tenaient à l'écart, trouvaient que le professeur badinait assez finement avec sa dévote. Bernard s'était endormi sur sa chaise, la tête appuyée au mur.

— Et, reprit M. Ster, vous obtenez aussi des cures merveilleuses de cette maladie incurable autrement que par miracle, de l'horrible hydrophobie ? car Saint-Hubert est renommé dans toute la Belgique, et dans le monde entier, pour la vertu de ses reliques...

— On a guéri quatre hydrophobes la semaine dernière, répondit la demoiselle en regardant un peu de travers son interlocuteur.

— Voilà ton affaire, Jacques, dit Thomas à mi-voix ; c'est la Providence qui t'a amené à Saint-Hubert pour te guérir de ton horreur de l'eau.

— Mon Dieu, continuait de son côté la vertueuse hôtesse, il ne faut pour cela que la foi... mais il faut la foi !

— As-tu la foi pleine et entière, continuait Thomas, la foi du vrai pèlerin ? As-tu la foi ?

— Non, répondit Jacques. Je n'ai que la gourde. Encore n'est-elle pas toujours pleine.

L'hôtesse continuait :

— Les moyens humains sont bien peu de chose contre la volonté divine !

— Il n'y a que les reliques de saint Hubert pour opérer ta guérison, docteur hydrophobe, continuait Thomas.

— Mais, mademoiselle, est-ce que vous croyez que c'est le bon Dieu qui donne la rage? demandait M. Ster, d'un air candide.

— Tout ce qui arrive n'arrive que par la volonté de Dieu, affirmait l'hôtesse.

— Du bon Dieu !...

La fervente catholique commençait à douter de l'ingénuité de M. Ster, et à se défier de la religion de ces deux gros vivants qui fumaient dans leur coin.

Pour la rassurer, Jacques lui demanda très-poliment où il trouverait à acheter des chapelets bénits, afin d'en emporter une douzaine à sa femme comme préservatif contre la rage.

— Oh ! les marchands ne manqueront pas de venir demain, dès le matin, comme ils font toujours quand il y a des étrangers. Et pour la bénédiction, on envoie à l'aumônier... avec trente-cinq centimes.

— C'est bien peu, dit Thomas, ça vaut plus que ça !

— Eh bien, dit Bernard qui se réveillait, qu'est-ce donc ? où sommes-nous ? Ah ! te voilà, Jacques ? Je rêvais que j'étais sur la *fange*, accroupi dans un trou plein d'eau, et que des lutins noirs me ricanient aux oreilles et m'emportaient mon sac et mes albums, quand le grand saint Hubert, monté sur un cerf lumineux...

— Tu continueras ton rêve entre deux draps, interrompit M. Ster. Allons nous coucher.

IV

A sept heures du matin, Thomas était déjà en visite :

— Vous avez bien dormi ?

Jacques, contrefaisant la voix d'une Agnès, répondit :

« Hors les puces, qui m'ont, la nuit, inquiétée. »

— Et moi aussi, dit M. Ster, j'ai été dévoré par mille insectes !

— Ce n'est rien, répondit Thomas. Et si vous en emportez avec vous, la pluie les chassera. Car il pleut à verse, comme hier soir. La mauvaise veine y est ! Si je restais ici vingt-quatre heures, je deviendrais enragé, et je n'aurais plus qu'à expérimenter le miracle de la sainte relique.

— Va réveiller Papillon. Et nous nous en-volerons au plus vite vers des régions moins infortunées.

— Après toutefois avoir visité l'église et le village, insista Johannes.

— Sans doute. Mais il n'y en a pas pour longtemps, à ce que je suppose.

— Mon savant ami Van Bemmél, dans son livre intitulé : *Voyage à travers champs*, Bruxelles, 1849, fait le plus grand éloge de l'église, et même du pays, et même des habitants, et même des hôtelleries. Je ne conçois pas cela. Il faut que ce soit par quelque miracle des précieuses reliques, que l'aumônier lui a montrées, dans un chapelle à gauche du chœur. Tiens, Thomas, pendant que nous allons nous lever, lis tout haut, pour l'édification de Jacques, les règles religieuses et hygiéniques que doivent observer les hydrophobes en traitement à Saint-Hubert, et que Van Bemmél donne textuellement :

Thomas lut ce qui suit dans le petit in-8° que lui présentait M. Ster :

« 1° On doit se confesser et communier neuf fois de suite ;

» 2° On doit coucher seul en des draps propres, ou bien tout vêtu ;

» 3° On doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et on ne doit point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières ;

» 4° On peut boire toute espèce de vin mêlé avec de l'eau ;

» 5° On peut manger du pain blanc ou autre ; de la chair de porc mâle, d'un an ou plus ; des chapons ou poules, aussi d'un an ou plus ; des poissons à écailles, harengs saurets, carpes, etc. ; des œufs durs : toutes ces choses doivent être mangées froides ;

» 6° On ne doit pas peigner ses cheveux pendant quarante jours ;

» 7° Le dixième jour, on doit faire ôter son bandeau par un prêtre, le brûler et en mettre les cendres dans la piscine ;

» 8° Il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert, qui est le 3 novembre. »

— Je ne commencerai pas encore le traitement ce matin, dit Jacques en promenant une brosse sur ses cheveux et sur sa barbe.

— Peut-être suffirait-il de manger du porc mâle, des harengs et des œufs durs, dit Thomas ; cela doit exciter à boire et réconcilier avec l'eau.

Papillon, qui n'avait guère dormi dans son mauvais lit, vint interrompre cette conversation mystique. Jacques et Jean furent bientôt prêts, et les quatre pèlerins, d'assez mauvaise humeur, dégringolèrent, sans l'aide d'aucun jupon, les degrés de l'échelle dite escalier, exercice plus périlleux que l'ascension de la veille.

La salle, déserte et fermée, exhalait une odeur fétide. Point de feu. Tout en désordre. Une malpropreté révoltante.

Ils sortirent sans avoir rencontré la gracieuse hôtesse, ni personne, et se dirigèrent vers la fameuse cathédrale.

— Que c'est laid ! s'écrièrent ensemble les deux artistes Bernard et Thomas, devant la façade et les deux tours. Mais c'est moderne ! de la fin du xvii^e siècle, tout au plus.

— Oui, dit M. Ster. Ce que vous voyez date de 1700 ; mais le vaisseau intérieur est du xvi^e siècle. La fondation première remonte au ix^e siècle, époque où le corps de saint Hubert, patron des Ardennes, fut déposé là, dans un monastère bâti par la femme de Pepin

de Herstal. Au xii^e siècle, l'église fut reconstruite par les moines; puis recommencée encore, en 1526, par leur 45^e abbé, Nicolas de Malaise, et terminée par l'abbé Remacle, de Marche, en 1564. C'est là ce que nous allons voir intérieurement. Entrons.

L'intérieur ne manque pas d'une certaine majesté grandiose : c'est une croix latine à cinq nefs très-élevées, et formées par des colonnes prismatiques en faisceau. L'ornementation architecturale est du style flamboyant, dernière expression du style ogival. Malheureusement, dans la partie du chœur, des stalles et du maître-autel, tout a été recouvert de lourdes décorations en marbre, qui en dénaturent absolument le caractère. Il va sans dire que ces horribles adjonctions modernes sont précisément ce qu'admirent le plus les fidèles et les pèlerins de Saint-Hubert.

La petite crypte, dont la voûte à nervures est portée par six colonnes, est très-intéressante, quoiqu'elle ne soit pourtant qu'un pastiche, puisqu'elle date du xvi^e siècle, comme l'église qui la recouvre. On prétend que c'est là, ou à peu près, dans quelque caveau voisin, obstrué depuis des siècles, que reposent les restes du chasseur miraculeux.

On ne lui en a pas moins fait un cénotaphe, sculpté par M. Geefs, dans une chapelle spéciale, à gauche de la grande nef.

— J'en ai assez, dit Thomas. Il y a en Belgique une centaine d'églises plus importantes que celle-ci, au point de vue architectonique et au point de vue de la beauté. Allons voir *la ville*.

Saint-Hubert n'a guère que deux vilaines rues : l'une, qui descend à l'ouest, par laquelle ils étaient venus ; l'autre, qui fait le prolongement de la place, en remontant vers le sud-est.

La pluie ne discontinuait point, et les habitants de Saint-Hubert, abrités sous leurs toits, regardaient en ricanant ces promeneurs qui ne paraissaient pas s'apercevoir que leurs vêtements mouillés se collaient sur leurs membres. Seuls, les mendiants se risquaient dehors à leur poursuite, avec une importunité servile qui agaçait les nerfs de Jacques, toujours si calme et si fraternel, surtout à l'égard des pauvres et des faibles.

Comme ils passaient devant une large porte en arcade, où stationnait un groupe d'indigènes à figures ébahies et stupides, ils furent accueillis par des rires grossiers. Jacques était à bout de tolérance. Avec son poignet

vigoureux, saisissant par le cou un des rieurs les plus grands et les plus forts, il le transplanta, d'un seul élan, au milieu de la rue, le remit bien en équilibre sur les jambes, et lui dit en wallon :

— Qu'est-ce qui te fait rire, animal? Que trouves-tu à reprendre à nos costumes, à nos allures, à nos personnes? Sont-ce les blouses? vous en avez tous; — les jambières? tous vos charretiers en portent le long des chemins, et ils ont raison : il n'y a rien de mieux, si ce n'est les bottes de mon ami. Tiens! regarde ce gaillard-là, Thomas, dit Vad'l'avant, un fier homme, un homme comme il en faut! Il n'en pousse point comme ça dans les landes de Saint-Hubert.

Ce disant, il imprima une petite rotation à son patient et le retourna face à face avec Thomas.

— Sont-ce les chapeaux de feutre à grands bords? la moitié des habitants de nos campagnes en portent de pareils; c'est plus commode que des bonnets de coton pour vivre aux champs; mais vous vivez à l'église, fainéants, que vous êtes!... Tiens, regarde comme ça coiffe bien ce gentilhomme, qui est plus savant que ton curé...

Et il le fit pirouetter du côté de Parchemin.

— Et ce petit-là, ne te semble-t-il pas gentil et distingué? C'est le peintre du roi de Prusse. Qu'as-tu à dire contre lui?

Et il le mit en face de Papillon.

— Mais non! c'est la barbe peut-être? Eh bien, pourquoi ne te rases-tu pas la tête comme le muscau, grand nigaud! Tu vois bien qu'il n'y a rien de ridicule dans tout cela. Apprends que si nous ne sommes pas comme tout le monde, c'est que nous cherchons à vivre en hommes, dans les conditions les plus naturelles et les plus simples; en hommes libres et justes, qui ne font aux autres aucun tort, mais, au contraire, tout le bien qu'il leur est possible.

Jacques était devenu tout sérieux à sa péroration. Le malin de Saint-Hubert, interdit, ne soufflait mot et n'avait plus envie de rire. Les autres, sous l'arcade, ne riaient plus. Ce furent les bohémiens qui eurent leur tour, et qui s'en donnèrent à cœur joie, en s'en allant.

Il n'y avait plus rien à voir à Saint-Hubert, et, malgré le mauvais temps, ils résolurent de partir aussitôt après le café, pour atteindre enfin le but difficile de leur voyage.

— La Roche! La Roche! nous te tenons, cette fois, disait Papillon; et, pas plus tard que

demain, au soleil levant, je veux prendre un croquis de ton vieux château.

— Nous n'y sommes pas encore, dit Thomas. La fatalité est contre nous depuis hier, et elle peut brouiller bien des affaires en un jour.

— Si, par grand extraordinaire, et pour plus de sûreté, nous nous faisons conduire en voiture? dit M. Ster. Il n'y a guère que cinq lieues, et ce n'est pas bien long. On m'a indiqué un loueur de chevaux, là, sur la place. Allons voir.

Le voiturier n'était pas à son logis, sorte d'estaminet borgne, où deux hommes de basse mine jouaient aux cartes, en buvant un alcool quelconque. Les cartes aux doigts, avant neuf heures du matin! c'est de bonne heure; mais peut-être était-ce tard pour eux, s'ils avaient consacré la nuit aux mêmes occupations.

— Ce sont sans doute des hydrophobes en traitement, dit Jacques : vous voyez bien qu'ils ne se sont pas peignés depuis quarante jours.

— Alors ils se prépareraient donc à leur neuvième communion? répliqua Thomas.

La femme du voiturier cependant avait été querir son homme, haut de six pieds, et agréable en proportion.

— Vous pourriez nous conduire à La Roche ? demanda M. Ster.

— Ein... ein..., rumina le voiturier.

— Combien coûte une voiture pour les cinq lieues ?

Après une méditation taciturne, le vieux routier s'arrêta sur le chiffre de vingt-cinq francs.

— Vingt-cinq francs, soit, repartit Jacques. Vous ne conduisez qu'à quatre chevaux et à grandes guides?...

— La petite cariole et..., commençait l'honnête voiturier.

Mais ils lui avaient déjà tourné le dos, et ils rentrèrent à l'hôtel.

Un marchand et une marchande de chapelets les y attendaient.

La salle à manger était sens dessus dessous. On avait choisi cette heure habituelle du déjeuner pour balayer la place. Les chaises accouplées, l'une, jambes en l'air, sur l'autre, les balais et les chiffons encombraient l'espace et entouraient la table. Point de feu, bien entendu.

— Vous prendrez du café, messieurs, dit l'avenante hotelière, qui parut derrière le marchand de chapelets, et que M. Ster salua avec une convenance exquise.

— Si vous le voulez bien, mademoiselle.

Les chapelets, les bagues, amulettes et brimborions de toute sorte étaient déjà étalés sur la table, et le négociant de futures reliques les faisait particulièrement valoir, avec une voix fausse et grêle, avec une onction mielleuse, extrêmement comiques. On s'en amusa un instant ; mais on eut toutes les peines du monde à lui faire rengainer toute sa sainte marchandise.

Le café survint. Café, pain et beurre étaient d'une qualité si particulière, que nos bohémiens, qui sont peu difficiles en village, n'y touchèrent point ; et, après avoir fait mille compliments à l'honorable châtelaine, gratifié d'une généreuse *dringuelle* (*drinkgeld*, pourboire) la *meskène*, en souvenir du service de ses jupons pour la grimpée à l'échelle, ils reprirent leurs bâtons de pèlerins et se lancèrent en avant, à la grâce de Dieu et du grand saint Hubert.

IV

DE SAINT-HUBERT A HOUFFALIZE.

I

En quittant Saint-Hubert pour gagner La Roche, on trouve encore, éparses sur le bord du chemin, quelques maisons, dont une est habitée par un proscrit français, M. Joigneaux, qui propage aux alentours les bonnes méthodes d'agriculture et les procédés scientifiques. Ce n'est pas de trop sans doute dans un pays tout neuf, où il y a tant à défricher, et où les terrains déjà en labour ne sont même, la plupart, que de très-récentes con-

quêtes sur la fagne ou sur la forêt, qu'on rattrape à environ une demi-lieue.

— Nous sommes maintenant, dit Parchemin, au cœur des grandes et antiques forêts des Ardennes, du repaire de ce célèbre Guillaume de la Marck, que mon savant ami le bibliophile Jacob, dans ses *Dissertations relatives à l'histoire de France* (Bruxelles, Vanderauwera, 1856), ne craint pas de débarbouiller un peu, disant « que ce *Sanglier des Ardennes* n'était pas plus féroce que les autres capitaines de son temps, et que son exécution capitale, en 1485, fut un acte de politique et non de justice. »

— On peut croire cela, ou autre chose, interrompt Thomas, et peu importe.

— Comment! peu importe? répliqua Jehan Ster. Qu'est-ce que ce scepticisme en histoire! Est-ce que l'historien n'est pas le grand juge du bien et du mal? Est-ce que...

— Thomas n'est pas de bonne humeur, ce matin, dit Jacques. Ne le *triboule* pas. Qu'as-tu donc, Vad'l'avant, mon ami? Toi le bohémien imperturbable, c'est la première fois que je te vois perturbé.

— Je ne sais, répondit Thomas... Quand les pieds ne vont pas en voyage, rien ne va... Il me semble que j'ai une botte qui me

gêne... elle est plus étroite qu'hier. C'est peut-être ce déluge qui l'aura resserrée. Tiens, ôte-la-moi, Vendangeur, toi qui es fort.

Il s'assit sur le bord du fossé et allongea sa jambe.

Jacques se mit à tirer et ne put arracher la botte qu'après avoir traîné son ami sur le dos, à la grande jubilation de M. Ster, qui criait en raillant :

— Ah les fameuses bottes ! Il n'y a rien de mieux : c'est la perfection ! On pourrait coucher avec sans douleur, et ne se déchausser que tous les mois. Ah les bottes de sept lieues, de cent lieues !

Pendant ce temps-là, Thomas ayant fourré son bras au fond de sa botte en retira un foulard chiffonné :

— Qu'est-ce que cela ? Il faut que j'aie eu, ce matin, un moment de désespoir désordonné, et que j'aie pris ma botte pour mon sac ! J'étais si pressé d'escamper de cet abominable traquenard ! Vert-et-bleu ! il n'y a pas de quoi rire. On verra, ce soir, si vous n'avez rien oublié, vous autres !

M. Ster était devenu sérieux, et il fouillait dans ses poches avec une certaine inquiétude.

— Oh ! l'affreuse gargote ! s'écria-t-il à son tour. J'y ai laissé mon *Hermite de Bruxelles* et plusieurs de mes précieux volumes ! Heureusement que je retrouve les *Souvenirs d'un touriste*, qui nous serviront plus tard, au bord de l'Ourte..., les *Promenades historiques* du docteur Bovy, et d'autres encore.

Et, comme pour se consoler par les malheurs d'autrui, s'adressant à Bernard, qui regardait les arbres sans se tourmenter du récolement de son attirail :

— Mais, toi, Papillon, tu ne dis rien. Tu dois avoir oublié la moitié de ton bagage...

— Moi, répondit tranquillement Bernard, je n'oublie jamais rien. Je confesse seulement que j'ai mis mes bas à l'envers ; mais je vais les remettre à l'endroit.

— Et moi, dit Jacques, je suis aussi obligé de confesser que je ne retrouve plus mon tabac. En vérité, c'est un sort que le grand saint Hubert nous a jeté, pour se venger de notre incrédulité à ses miracles. En voilà un miracle pourtant ! qu'un vagabond modèle comme Thomas ait pris ses chausses pour son armoire, et que moi-même !... Roule-moi donc une cigarette, Bernardino, puisque tu n'as pas perdu ton tabac.

On alluma des cigarettes à la ronde, on se

remit en marche, et Parchemin prononça ce discours :

— Les mauvaises auberges sont un attentat à la foi publique ; car enfin, on y va de confiance. Il y a des pénalités pour la falsification des substances alimentaires et de certaines denrées usuelles, et l'autorité communale protège et garantit en diverses circonstances les intérêts du consommateur. Je ne suis pas très-partisan de cette intervention officielle dans les affaires des citoyens ; mais si la main d'une autorité collective doit se glisser quelque part, c'est assurément dans le cas où le citoyen ne peut se garantir lui-même. Et comment le voyageur qui passe et ne connaît point la localité devinerait-il, en entrant à l'hôtel de la Bonne Foi, à l'hôtel du Commerce, à l'hôtel du Grand Monarque, ou à l'hôtel de la Providence, qu'il y sera empoisonné le jour, dévoré la nuit, et peut-être même écorché le lendemain ? Le choix qu'il fait d'une auberge est toujours une loterie. Encore, dans bien des villes n'y a-t-il point de bons numéros à gagner. Je voudrais — la liberté absolument sauve — que ces maisons publiques qu'on appelle des hôtelleries fussent surveillées et brevetées par la commune où elles sont ouvertes. J'ai toujours rêvé l'é-

tablissement d'auberges communales, tarifées comme les chemins de fer, et dirigées par des compagnies concessionnaires à de certaines conditions, avec un cahier des charges. C'est un complément du système des voies de communication, afin d'assurer la facilité et l'agrément des voyages.

— Il y a en Prusse, interrompit Thomas, quelque chose d'analogue, sur un point, du moins, à ce que tu demandes : dans beaucoup de localités, le tarif des consommations, fixé par la commune, est affiché : tant pour dîner, pour souper, pour coucher, etc. C'est déjà un progrès. Je m'étonne que, sur le parcours des principales lignes de l'Europe, les grandes administrations n'instituent point des hôtels à prix régulier, gérés en commun, où l'on soit assuré de trouver « bon logis, bonne table et bon vin, » comme c'est inscrit, d'habitude, sur des enseignes trompeuses.

— *Louk ! louk* (regarde) ! s'écria Bernard. Des chevreuils ! Regardez sous bois, là ! oh ! le joli animal en liberté !

Deux chevreuils se promenaient, en effet, au bord d'un taillis, où ils se déroberent assez doucement lorsqu'ils entendirent ces cris admiratifs.

— N'ont-ils point des crucifix entre les

cornes, demanda Johannes ; car c'est presque à cette place que saint Hubert aussi a vu le fameux cerf qui déterminâ sa conversion. Nous touchons à la *Converserie*, où, suivant la tradition, le miracle eut lieu. La barrière que nous venons de passer et la ferme de la *Converserie* sont les deux seules maisons indiquées par mes cartes jusqu'à la barrière de Champlon, au coin de la granderoute de Marche à Bastogne. Mon ami Van Bemmél parle aussi d'un petit carré de terrain, qu'on a entouré d'une haie, tout près de là, parce que « le roi Léopold y a tué un loup. » Voilà un souvenir historique qui mérite d'aller à la postérité la plus reculée. Ça rappelle le trait de je ne sais plus quel grand seigneur, qui, séparé depuis très-longtemps de sa noble femme, lui écrivait cette lettre laconique et mémorable : « Bonjour, madame. Rien de nouveau, si ce n'est que, la semaine dernière, nous tuâmes cinq loups. Adieu, madame. »

Enclavée dans le bois, la ferme de la *Converserie* montra bientôt ses bâtiments contigus à la chaussée. Après la ferme, une sorte de petit berceau de verdure abrite un Christ crucifié, souvenir de la vision merveilleuse.

— Pourquoi des mains sacrilèges ont-elles

abattu les arbres qui ombragèrent cette mémorable conversion ! dit Bernard. Nous aurions l'agrément de voir ce que nous n'avons jamais vu : des chênes de douze cents ans ! C'est cela qui serait beau !

La forêt, dans ces parages qu'on appelle Forêt de Saint-Michel, Freyre septentrional et méridional, Feys de Luci ; puis, à gauche, bois de Nassogne, bois de Grune, bois de Bande ; en avant, bois de Sainte-Gertrude et bois de Champlon, — la forêt a beaucoup plus de caractère que dans les parties qui précèdent Saint-Hubert. Les tiges et les branchages des arbres, les broussailles, les mousses, — tout le revêtement de la terre y prend une couleur foncée, extrêmement vigoureuse, presque noire en certains endroits, mais avivée et variée par des tons dorés et rougeâtres. Encore le ciel était-il peu lumineux, ce jour-là, et le peintre regrettait que des éclats de soleil ne fissent pas valoir dans toute sa splendeur cette futaie sauvage.

Tout à coup Vad' l'avant, qui, sous la double inspiration de cette belle forêt et des malheurs de la matinée, avait semblé ruminer quelque chose, entonna d'une voix m'élanco-lique :

A Saint Hubert en Ardenne,
Pays tout couvert de bois,
Les malades aux abois
Vont pour se tirer de peine.
On y voit des pressés,
Et surtout des enrages.

— Qu'est-ce que cela, Thomas, une improvisation ou un souvenir?

— Que pourrait-ce être, sinon la grande et lamentable Complainte des quatre Bohémiens punis par saint Hubert de leur incrédulité aux miracles. Il y en a quarante-huit couplets, une douzaine pour chaque bohémien.

— Quarante-huit couplets!

— C'est-à-dire il n'y en a encore que deux de faits, mais avec le temps on arriverait à la centaine. Voici le second :

Les bons dévots catholiques,
Les croyants bien aguerris
Y sont aussitôt guéris
Par la vertu des reliques.
Mais si l'on n'a pas la foi,
Autant vaut rester chez soi.

Fais le troisième, Jacques.

— Après boire, répondit Vendageur. Car j'aperçois enfin des maisons à l'extrémité de ce ruban. Il est temps. Nous avons besoin de

nous refaire de nos *méhains*. L'orage, la pluie, l'insomnie, la famine, tous les fléaux ! mais trouverons-nous seulement du vin dans ces cabarets perdus ?

— N'aie pas peur, répondit Jan Ster. A cette barrière de Champlon, fréquentée par les voyageurs de Bastogne et de Marche, il y a deux bonnes auberges : l'une à droite, où relaye la poste ; l'autre à gauche, chez Frédéric, où nous irons, si vous voulez vous confier à mes renseignements.

Les deux auberges, vues de près, justifièrent les éloges préventifs qu'en avait faits Parchemin ; suivant sa recommandation, les quatre voyageurs, assez fatigués, se dirigèrent donc vers la maison de Frédéric, et Jacques se mit à chanter son troisième couplet :

Un jour de violent orage,
Arrivent quat' pèlerins
En blouse et le sac aux reins,
Tous attaqués de la rage,
Courant par val et par mont,
Vrais possédés du démon.

II

Une grande pièce servant à la fois d'estaminet et de cuisine était ouverte. Ils y entrèrent et se débarrassèrent de leur équipement.

Jacques fredonnait les premiers vers d'un quatrième couplet :

En entrant dedans l'auberge,
Ils demandent à manger...

— A manger? oui, répondit une servante.

— Mais est-ce qu'il n'y a pas une salle?

Et comme M. Ster s'avancait vers une porte en face, dans le corridor :

— Un moment, s'il vous plaît, cria la servante, je vais voir, et je reviens tout à l'heure.

Elle revint tout de suite, et, moitié confuse, moitié souriante, elle introduisit les voyageurs dans une gentille salle, dont un lambris était orné d'ustensiles de chasse et de pêche, pendus à des crochets de métal : l'apparence d'un intérieur de riche garde forestier ou de campagnard qui se donne ses aises.

Mais ce qui charma le plus Vendangeur et son compère Thomas, ce fut un groupe de

deux personnages assis en tête-à-tête, de chaque côté d'une table couverte d'un tapis, et sur laquelle était braquée une vieille bouteille poudreuse, reposant dans son petit chariot en filigranes de cuivre et de laiton.

L'un de ces partenaires tranquilles était un *monsieur* — puisqu'on réserve aux gens du *peuple* seuls le nom générique *homme* — un monsieur pourvu d'une chevelure très-drue et un peu grisonnante, dressée en couronne autour de son front : figure intelligente, œil bienveillant, bouche spirituelle ; habit, veste et culotte d'une même étoffe de fantaisie, à la mode britannique ; d'élégants sabots recouverts de cuir jusqu'à la cheville, comme pour se tenir les pieds secs parmi la rosée quand on y va ; tout l'extérieur d'un philosophe bien élevé, qui aime la campagne et qui sait y vivre comme il faut.

L'autre, grand jeune homme, en blouse du pays, et qui fumait son cigare, était le tenancier de l'établissement, maître Frédéric lui-même. Il se leva et vint aider ses voyageurs à tasser dans un coin leurs bagages.

— Un vilain temps, messieurs ! approchez-vous du feu. Vous venez de Saint-Hubert ?...

— De pèlerinage sans doute, ajouta en souriant le gentleman aux cheveux crépus...

— Oui, monsieur, riposta Thomas. Chacun a ses petites infirmités en ce bas monde. Et les miracles de saint Hubert, renommés dans la chrétienté tout entière, nous ont attirés par ici. Car nous avons tous quelque chose, tels que vous nous voyez. Voici mon savant ami, le professeur Parchemin — ce grand sec — qui est enragé tout simplement. On ne le croirait jamais à sa mine. Oui, il a la rage... des papiers. Voici l'excellent docteur Jacques, dit Vendangeur, affligé de la pépie — un vilain mal! — qui l'empêche de boire, l'eau s'entend; car le vin passe encore, et même assez bien, dieu merci. Quant à ce petit peintre, il est un peu... timbré... Et moi qui vous parle, et qui ai pourtant l'air assez fort, je suis atteint d'une maladie encore innommée, mais on la nommera : je ne saurais tenir en place; sitôt que je m'arrête, je me trouve mal! et j'ai envie de m'en aller... Nous avons donc pensé que seul le bienheureux saint Hubert, patron des possédés et des enragés, aurait la vertu de nous guérir. Mais nous ne sommes pas mieux, après avoir logé cependant à l'hôtel des cinq étoiles sur la grand-place. Peut-être n'avons-nous pas assez communiqué. Enfin, il n'y a pas beaucoup d'amélioration. Vous allez voir tout à l'heure

quelles grimaces ce pauvre Vendangeur fait toujours en prenant son verre...

— Allons, allons, il faut espérer que le traitement de M. Frédéric vous sera plus salulaire que celui de Saint-Hubert.

— Le dîner ne fera pas attendre ces messieurs, dit l'hôte.

— Mais vous ne savez pas, reprit l'aimable inconnu, c'est à moi que vous devez d'être admis dans le sanctuaire... La servante, qui, à la vérité, n'est pas obligée de deviner les pèlerins... à la *coquille*, est venue tout effarouchée par vos superbes et excellents chapeaux, par vos barbes, que sais-je? est venue dire à Frédéric qu'il y avait là quatre étrangers, d'un air... peu catholique... Hai! hai! hai! Moi qui vous avais aperçus par la fenêtre, et qui avais deviné des touristes de bonne compagnie, j'ai renvoyé la servante vous faire des excuses.

— Le fait est que nous avons des toilettes un peu en désordre et des allures un peu étranges, n'est-ce pas, monsieur? dit Jehan Ster.

— J'aurais dû moi-même les habituer ici à comprendre que le hasard des enveloppes ne change pas l'homme qui est dessous. Je reviens souvent de la pêche ou de la chasse,

crotté, mouillé, déguisé au possible. Mais nos Ardennais s'offusquent toujours un peu, au premier abord, de ce qui s'écarte de leurs coutumes.

Et pendant qu'on servait le dîner, le pêcheur fanatique alla faire un petit tour dehors, pour regarder le temps, avec l'intention peut-être de surprendre quelque truite vers la soirée.

— Vous nous donnerez du bordeaux, M. Frédéric, dit Jacques, et aussi, au dessert, de ce vin, en carrosse, du même, là... que vous buviez tout à l'heure...

— Ce vieux vin-là, je n'en ai pas de pareil, malheureusement ! répondit en souriant Frédéric. C'est du vin à M. le docteur...

— Tiens, un docteur ?

— C'est le docteur P., de Liège, qui s'est installé ici à cause de la proximité de l'Ourte et de nos bois... Grand pêcheur et grand chasseur !

— Un galant homme, dit Johannes.

— Assez original, dit Thomas.

Tout en dinant, on parla d'aller coucher à La Roche.

— Vous aurez vilain temps, dit le docteur P., qu'une pluie battante avait fait rentrer presque aussitôt.

— Si nous couchions ici? dit Thomas. Nous n'avons pas besoin de nous presser. Nous tenons La Roche à présent. Il dépend de nous d'y être dans trois heures. Jacques, quelle est ton opinion stratégique?

— Je me trouve bien ici, et j'y resterais volontiers. Un jour et une nuit pour nous remettre de Saint-Hubert, ce n'est pas de trop.

— Si nous allions à Houffalize? jeta Bernard dans la conversation. Houffalize est un des endroits les plus sauvages, et nous ne pouvons nous dispenser de voir son château et ses rochers. Débarrassons-nous-en tout de suite, pour être tranquilles, une fois à La Roche.

— Vous voyez... c'est sa lubie qui le prend, dit Thomas au docteur P.

— Mais, répondit-il, l'idée est assez sage; car si vous voulez, pour votre retour vers Liège, suivre l'Ourte, peut-être feriez-vous bien de commencer par Houffalize, de descendre ensuite à La Roche, à Durbuy, à Comblain et le reste, plutôt que de faire deux fois la même route : de La Roche à Houffalize et d'Houffalize à La Roche.

M. Ster avait tiré sa bonne carte Vandermaelen.

— C'est vrai, dit-il; mais il y a assez loin

d'ici à Houffalize, et sans doute il faudrait tenir la grande route, par un pays qui ne semble pas accidenté.

— Ah ! c'est la pure Ardenne : guère d'arbres, un plateau très-élevé, nu et froid. Mais vous avez, à huit heures du matin, la voiture de Marche à Bastogne, et de Bastogne à Houffalize une autre voiture qui correspond.

— Ma foi, on verrait Bastogne, reprit M. Ster, et j'ai là, tout près, dans une grande exploitation de campagne, un excellent ami, à qui on pourrait même dire bonjour, en passant, M. D. Le connaissez-vous, docteur ?

— M. D., tout le monde le connaît ! c'est un homme qui rend de grands services au pays... un défricheur intrépide, un novateur intelligent et hardi, qui obtient de magnifiques résultats dans sa vaste propriété, et qui exerce tout à l'entour la plus heureuse influence sur nos agriculteurs ardennais.

— Eh bien, faisons cela : déjeunons chez D. et nous coucherons, le soir, à Houffalize, où il nous ferait d'ailleurs conduire par ses chevaux, s'il n'y avait pas d'autre moyen.

On but le café, sur cette résolution ; et comme le ciel s'était un peu éclairci, trois des bohémiciens voulurent aller voir les bois environnants. Seul M. Ster resta dans la salle, et

continua de causer avec le docteur de Liège, qui avait mis à sa disposition un amas de journaux.

Les bois qui avoisinent Champlon, principalement sur la gauche de la route qui descend vers La Roche, se trouvèrent être les plus beaux que nos voyageurs eussent encore vus. Il y a là des fonds où le chêne se débat contre mille parasites, avec des gestes très-violents, et se donne des tournures qui séduisirent le paysagiste Bernard. La race des arbres y est petite encore, mais vivace, et presque colérique. Des lichens tenaces et d'une couleur barbare rongent le tronc, les membres, et se pendent en festons jusqu'à la pointe des ramures. Aussi les sommets de ces martyrs tourmentés sont-ils promptement chauves et sans aucun feuillage. Au pied se pressent en foule des genêts, des fougères, des houx et toutes sortes de végétations, d'un vert âpre ou d'un gris ferrugineux.

En rentrant, et pour attendre le souper, on fit une partie de cartes avec le docteur, qui se félicitait de la distraction imprévue que lui avaient apportée ces joyeux pèlerins. Pendant ce temps-là, Papillon regardait, comme d'ordinaire, les estampes acerochées aux murs et faisait remarquer à ses compagnons,

indignés comme lui dans leur cœur de citoyens belges, une lithographie coloriée, de la fabrique de Gangel, à Metz, et représentant l'empereur Napoléon III, couronné de lauriers, affublé d'un manteau semé d'or, et menaçant la liberté du monde avec un long sceptre à l'aigle.

La glorification d'un despote étranger jusque dans les maisons isolées, au milieu de nos forêts !

Au souper figurèrent deux nouveaux personnages, muets tous deux, le brigadier de gendarmerie, en bourgeois, et un vieux richard, à figure cléricale, lequel est propriétaire de l'hôtel, et possède d'autres bons biens dans la commune.

Quand on se retrouva en petit comité, le galant docteur P. fit un signe à l'hôte, et l'on vit arriver le petit chariot du matin, avec un chargement frais.

— Il faut bien que vous goûtiez à mon porto, dit M. P. C'est du vieux vin de ma cave de Liège ; car je me suis approvisionné ici du mieux que j'ai pu, dans cet ermitage où je n'ai pas souvent une société comme la vôtre.

On remercia avec une effusion bien sincère. Le vin d'Espagne en Ardenne semblait

un témoignage de la faveur des cieux, et un présage favorable pour la suite du voyage. On but, on causa gaiement, et sérieusement aussi. Après quoi, on monta dans les chambres à coucher, propres et bien aérées, et Jacques dit à son ami Thomas :

— Tiens ! le porto est encore pour toutes les douleurs un meilleur remède que la formule dont tu nous as donné lecture ce matin. Je me sens remis !... Ce porto m'a guéri du faux léoville de Saint-Hubert.

III

Le matin, la voiture se faisait attendre et les bohémiens s'agitaient devant la porte.

— Patience, disait M. P., notre diligence est souvent en retard, mais elle finit toujours par arriver. Il y a d'ailleurs aussi la poste qui passera bientôt.

— Allons devant, dit Thomas, ça nous dégourdira les jambes.

On laissa les sacs à M. Frédéric pour les confier à la voiture, on serra bien cordiale-

ment la main de l'aimable docteur liégeois, et on s'engagea sur le grand chemin de Bastogne.

— « Voilà une de ces belles routes macadamisées, comme on n'en trouve vraiment que dans le Luxembourg. »

C'était M. Ster qui lisait tout haut dans un petit livre échappé au désastre de Saint-Hubert.

— Je donnerais toutes ces belles routes-là pour un sentier tortueux à travers les bois, interrompit Bernard. C'est fort ennuyeux une route empierrée qui perce un pays dépouillé. Et j'ai idée que ce sera encore plus déplaisant sur la hauteur, quand nous aurons monté cette longue côte.

— C'est la fatalité qui nous reprend, dit Jacques. Aussi, nous touchions à La Roche ! quel caprice nous a fait dévier de notre direction ? Savons-nous maintenant s'il nous sera jamais donné d'aborder au port ? Pourquoi as-tu tant poussé à cet égarement, Thomas ?

— Pour la difficulté, précisément ! Nous étions presque rendus, et tout était fini. Je préfère l'avant à l'après. Le désir vaut presque toujours mieux que la réalité, l'espérance que le souvenir. L'imprévu amène sou-

vent des combinaisons plus heureuses que tous les prudents calculs de la sagesse. Le plaisir n'est-il pas d'aller, non de revenir? Eh bien, nous allons... Une fois à La Roche, au terme de notre voyage, nous n'aurons plus qu'à rentrer chez nous, ceux qui ont un chez-soi, et chaque pas que nous ferons nous rapprochera du monde policé. Il me semble que ma chaîne s'allonge tant que je m'écarte des grandes villes, et qu'elle se raccourcit et me blesse à mesure que je retourne vers les centres d'une fausse civilisation, où règnent l'esclavage, la vanité, l'égoïsme, tous les préjugés imbéciles et tous les vices.

Ils allaient toujours, sans plus songer à la voiture qui eût dû les rattraper déjà. Seulement M. Ster. à chaque angle du chemin, regardait en arrière si la diligence ne se montrait point.

Une lieue après Champlon, la route traverse dans un fond une des branches de l'Ourte. Cette vallée, où l'on aperçoit à droite les bois de Hazelle, à gauche quelques moulins, des scieries, et le village de Roumont, ne manque pas d'attrait. Mais hélas! quelle tristesse, une fois qu'on a regagné les hautes plaines! C'est bien la pure Ardenne, comme

l'avait annoncé le docteur P., l'Ardenne dans son caractère de désolation : terre sèche et grise, un vent éternel sur ces champs unis, de pauvres habitations espacées à d'énormes distances ; tous les signes d'une lutte ingrate contre le sol et le climat ; la misère et la sauvagerie sa compagne.

Il faisait si froid — bien qu'on touchât presque au mois de mai — que les portes des maisons de barrières, déjà flanquées de baraques au dehors, en manière de péristyles pour les abriter du vent, étaient encore calfeutrées à l'intérieur par des bottes de paille.

A la première barrière après Roumont, Jacques proposa une goutte. Des paysans en blouse étaient ramassés autour du feu, comme en plein hiver. Ils donnèrent quelques renseignements sur la campagne de M. D., qui se trouva être encore à environ deux lieues, car elle touche à Bastogne même. Mais cependant comme la voiture ne venait point, on prit le parti de finir la route à pied.

A la seconde barrière, nouvelle halte. Les habitants de la maison étaient taciturnes, et comme gelés et pétrifiés ; les enfants malin-gres et peureux. Aux uns ni aux autres on ne put arracher ni une parole, ni un sourire.

Enfin, à la dernière barrière avant Basto-

gne, la petite voiture aux dépêches, précédant la diligence, rattrapa les bohémiens, et le conducteur leur remit les sacs qu'on lui avait confiés à Champlon.

La campagne D. était tout près maintenant, et en coupant sur la droite, le long d'une allée bordée de jeunes plantations de mélèzes et de sapins, les quatre amis, agacés par cette trotte longue et insipide, par le vent et la poussière, très-altérés et très-affamés, aperçurent avec joie un ensemble de constructions qui promettait un établissement d'importance.

A l'approche de la bande, un gentil petit garçon, bien avisé, avait couru chercher son père pour recevoir les étrangers.

— Ah ! c'est vous, mon cher John ! par quel hasard êtes-vous égarés dans nos Ardennes ? Soyez les bienvenus, messieurs.

Et M. D., avec une courtoisie de gentilhomme, les introduisit dans un petit salon élégamment meublé comme à la ville, et offert du madère. On ne pouvait rien inventer de mieux, pour intermède, en attendant le dîner.

La conversation s'engagea sur les connaissances communes, sur Bruxelles, sur les affaires publiques, entre M. D. et M. Ster qui se reposait très-bien, à demi couché sur un

sofa en velours. Mais Thomas, qui n'aime pas beaucoup le luxe — à la campagne, — s'ennuyait un peu d'être renfermé. Sa « maladie innomée » le poussait à changer de place. Il sortit pour aller voir dehors les travailleurs agrestes, les animaux, les instruments de culture, les meules, tout le train d'une grande ferme.

Bernard le suivit, puis Jacques, puis M. Ster avec son ami D., qui fit les honneurs de ses cours et de son jardin, de ses écuries et de ses étables. On mit les chevaux en liberté, et on s'amusa à les regarder courir sur le turf; on assista à l'attelage des bœufs, à la sortie des moutons, à toutes les nobles cérémonies de la vie rustique; on admira les belles races de coqs et de poules, les vols de pigeons, s'abattant au bord des granges, et surtout un grand chien ardennais, à l'œil subtil, au museau fin et sec, aux oreilles droites comme un loup, à l'échine noueuse, aux jambes d'acier. Il accompagna les visiteurs dans tous leurs tours et détours, zigzaguant à leurs talons comme fait un chien de berger à la queue d'un troupeau.

— C'est le caractère de ces chiens d'Ardenne, dit M. D. : ils surveillent tout et toujours.

IV

Le dîner avait été préparé pendant ce temps-là, et on s'établit dans une salle à manger, bien close et bien chauffée, décorée d'un vaste buffet en chêne avec cariatides et panneaux sculptés.

Vendangeur, à qui la bise sans doute avait desséché le gosier plus que de coutume, se trouvait assis près du maître de la maison, et celui-ci, appréciant les généreuses dispositions de son voisin, l'abreuvait à pleines rasades. Thomas n'était pas homme à laisser son compère s'escrimer tout seul si vaillamment. Bernard rêvassait et buvait de l'eau. Le sobre Johannes se tenait sur la réserve, et se défendait des yeux et des mains.

On en était à d'excellent bourgogne, quand fut annoncée la visite de quelques amis de M. D., qui venaient de Bastogne ou de plus loin. On s'entre-reçoit très-volontiers à table, dans les Ardennes. Ce fut l'occasion de goûter à certaines réserves de la cave, d'un cru très-distingué, et d'une antiquité respec-

table. Le jeune fils de M. D., faisant l'office de sommelier, se plaisait à dresser en bon ordre devant son père des files de bouteilles, et, avec sa jovialité enfantine, les manœuvrait comme un capitaine ses troupes sur un champ de bataille : à peine vide, chaque bouteille était enlevée comme un soldat blessé, et remplacée par une autre propre au combat. On se laissa même entraîner au champagne, malgré la protestation sincère de Jacques et de Thomas, peu amoureux de la mousse.

Tous deux, rare prodige ! commençaient à s'allumer à la chaleur de ces vins spiritueux. Les autres se sentaient aussi de bonne humeur. On causait d'agriculture, du pays ardennais, des rudes travaux que son défrichement nécessite, de l'intelligence et de l'expérience, du dévouement et des sacrifices que la bonne gestion exige chez le directeur d'une semblable exploitation.

Thomas comparait M. D. à ces valeureux pionniers du Nouveau Monde, qui s'aventurent dans l'Ouest-Amérique, qui violent les forêts encore vierges et les fécondent, qui transforment les marais en champs productifs, et finissent par élever des villes où était naguère le désert.

A son tour, le grave Parchemin, avec une éloquence convaincue, glorifiait les exploits du travail et les conquêtes de la puissance humaine, quand elle est véritablement civilisatrice, quand elle s'efforce de créer, au lieu de s'acharner à détruire. Il fallait entendre comme il traitait les hordes de bandits équipés à grands frais pour le meurtre et l'incendie, et aussi prompts à la rapine qu'à la dévastation; ces armées, qui, sous l'étendard des aigles et des léopards, des oiseaux de proie et des bêtes fauves, s'en vont massacrer des milliers d'hommes, ravager les territoires, brûler les villes, anéantir les fruits de la nature et du labour populaire, pendant que des maîtres ambitieux et féroces font célébrer ces crimes sous le nom de hauts faits, et en profitent pour ruiner à la fois la fortune et la liberté de leurs esclaves.

Jacques, de son côté, avec une sensibilité touchante, vantait les charmes de la vie champêtre et félicitait le pionnier ardennais de vivre ainsi en plein air, occupé d'œuvres saines et fortifiantes, mêlé à des laboureurs et à des bergers, à ces populations simples et primitives, dont le cœur est franc et l'esprit ingénu.

M. D. souriait aux bucoliques de son voi-

sin, et même aux ardentcs déclamations de son ami Ster; car il pensait aux difficultés de toute sorte, aux embarras, aux soucis qui assiégent les entreprises rurales dans un pays arriéré, où la routine contrarie sans cesse la science et le perfectionnement. Il racontait les déceptions qu'il avait subies, les luttes qu'il avait soutenues dans son entourage, contre ses propres agents; les accidents imprévus que la mauvaise volonté des uns, l'indolence ou l'incapacité des autres, la jalousie même, et jusqu'à la trahison, jettent en travers des combinaisons les mieux réfléchies; les hasards climatiques, les lourdes dépenses de premier établissement et de mise en train, la lenteur des résultats; et cependant il prouvait par la prospérité de son domaine, aujourd'hui fertile et en progrès continu, quoiqu'il l'eût acheté inculte, stérile, stationnaire, attristant pour les yeux et pour la pensée; il prouvait, avec une satisfaction victorieuse, aux autres comme à lui-même, que ses chères Ardennes recélaient une incalculable richesse.

— De tout temps et en tout pays, reprenait le savant et ingénieux Johannes, le peuple des campagnes a cru, sous formes diverses, à des traditions mystérieuses, affirmant que

des trésors sont enfouis et cachés dans la terre; il appelle ça *le veau d'or*, *le bœuf d'or*, ou, par ici, en wallon, *la gatte d'or*, et de bien d'autres noms encore. Les paysans n'ont point tort : c'est la forme seule de leur idée qui est superstitieuse et fantastique. La terre est une immense cassette qui contient des trésors sans fin; mais, pour l'ouvrir, il en faut connaître la serrure, que la science découvre, et dont le travail tourne la clef. Vous, mon cher D., vous êtes tout simplement un homme qui connaît le secret et qui le pratique.

Durant ces entretiens, émaillés des boutades de Thomas, des joyeusetés de Jacques, des naïvetés de Bernard, la nuit était venue. Les messieurs en visite s'étaient déjà retirés, et M. Ster se leva pour prendre congé de son ami qui avait si abondamment rempli les devoirs de l'hospitalité.

— Impossible ! dit M. D., impossible avant d'avoir goûté, comme coup d'adieu, d'un vin singulier, qui me vient de... Mais je laisse M. Jacques et M. Thomas, qui s'y connaissent peut-être, deviner d'où il vient. Ils ne me refuseront pas leur avis sur un vin qu'on recommande comme très-présentable au dessert, même après le champagne et le café.

— Sans doute, répondit Jacques; nous ne

pouvons refuser à notre excellent ami... N'est-ce pas, Vad'l'avant?

— Sans doute, il est toujours agréable de faire de nouvelles connaissances...

Ce vin « singulier » était un terrible vin de Portugal, une espèce de porto, extrêmement alcoolique.

— Vous appelez ça le coup d'adieu. C'est le coup de grâce, mon cher hôte, dit Thomas.

— Comment? c'est un vin de dames, répliqua M. D.

— Alors, à votre santé, et à la santé des dames! dit Jacques.

On leur eût fait boire du feu, et le perfide John, de concert avec son ami D., n'eurent pas de peine à transvaser toute la bouteille dans les verres de Jacques et de Thomas, qui, debout, avalaient d'un trait chaque rasade.

— A présent, sac au dos! commanda M. Ster.

— Marchons! nous aurons du malheur si nous ne prenons pas La Roche ce soir.

— Nous prendrons d'abord la voiture à Bastogne, pour aller coucher à Houffalize, s'il plaît à Bacchus, dit M. Ster.

— Bastogne, Houffalize, La Roche, qu'im-

porte! tous les chemins conduisent à la destinée, riposta Thomas.

Durant le court trajet pour atteindre Bastogne, les deux compères, très-animés, firent ensemble les plus beaux raisonnements et apostrophèrent avec une verve burlesque la lune et les étoiles; ce dont M. Ster, qui avait tout son sang-froid, s'amusa beaucoup avec le petit Bernard.

Arrivés sur la place de Bastogne, ils trouvèrent, à la porte d'un estaminet, la voiture prête à partir, et deux gendarmes qui baguenaudaient autour. Jacques voulut les forcer à boire un verre de bière, mais le conducteur pressait, et finit par emballer ses voyageurs.

De Bastogne à Houffalize, il n'y a que trois lieues, sur une chaussée bien roulante. Une heure après, la voiture descendait la colline rapide, au bas de laquelle coule l'Ourte, et bientôt elle s'arrêta au bureau de la poste, non loin de l'hôtel des Ardennes.

C'est là que nos bohémiens allèrent frapper. Une vieille servante vint leur ouvrir et les conduisit à de bonnes chambres, où chacun s'arrangea pour dormir de son mieux, espérant que le soleil, par habitude, se lèverait le lendemain.

V

Il n'y a, dans toute la Belgique, ville ni village, dont l'aspect soit aussi grandement triste que celui d'Houffalize.

L'Ourte y fait presque un nœud, en forme d'une espèce de *v* du caractère italique, dont l'ouverture assez rétrécie est tournée au sud. C'est dans l'intérieur de cette sorte de presqu'île qu'est enserrée Houffalize, s'étaguant le long de l'Ourte, sur le jambage est du *a* renversé; elle a ainsi la tête au penchant d'une colline, et le pied dans l'eau.

Pour bien voir l'ensemble d'Houffalize, il faut donc monter à une certaine distance la route descendant de Bastogne, et s'asseoir sur le parapet qui domine l'Ourte à droite.

C'est ce que firent, dès le matin, les quatre bohémiens.

Le regard plonge de là sur le village, qui s'échelonne jusqu'au niveau de la rivière : d'abord des maisons isolées, puis des groupes de toits, la plupart en ardoise; puis, au milieu, la tour et quelques restes de l'ancien

château, remaçonnes et appropriés par la commune à divers usages ; tout en bas, le clocher de l'église contiguë à un petit pont.

Sur la droite, dans la profondeur d'un ravin, coule le torrent encaissé entre des rochers d'un brun couleur peau d'ours, avec des coupures aiguës et saillantes. Tout est d'un ton sombre et *sourd*, comme on dit en peinture, mat et presque sans reflets, — absorbant la lumière et la renvoyant à peine aux yeux de l'artiste, — égal partout dans son harmonie monotone et voilée. C'est extrêmement sauvage, mélancolique, singulier et par conséquent pittoresque. Aussi Bernardino se mit à en essayer un croquis, en estompant son crayon à grands coups de pouce, pour approcher des teintes qu'offrait la nature.

Pendant ce temps-là, M. Ster s'amusait à railler Jacques et Thomas sur leur aventure bachique de la veille.

— Vous avez aussi été un peu ému à la soirée de la princesse Eugénie de Han, répondait Jacques. Et pour moi, je sais bien ce qui m'a tapé sur les nerfs, c'est le grand air, le froid, quand nous sommes sortis...

— Et moi, interrompit Thomas en riant, c'est le grand feu, la chaleur ; vous savez que j'étais près du poêle.

— Ah! ah! ah! mes braves épicuriens, reprit M. Ster, vous êtes comme les vieillards qui n'attribuent jamais à l'âge, mais à des accidents fortuits, la chute de leurs cheveux, l'obscurcissement de leur vue, la goutte, les rhumatismes, et toutes les infirmités de leur décadence. Pareillement, ce n'est jamais le vin qui a de l'action sur le cerveau des buveurs, c'est n'importe quoi : le potage ou le dessert, la pluie ou le soleil, l'air ou le feu, le froid ou le chaud, le sec ou l'humide, suivant les catégories d'Aristote.

— Je me moque de ton Aristote qui n'est qu'un métaphysicien embrouillé, répartit Jacques. Mais Thomas et moi nous estimons le divin Hippocrate, le père des physiologistes et de la véritable anthroponomie. Connais-tu et pratiques-tu le précepte de ce grand homme : *Semel in mense ebriare....?*

— Nous ne le pratiquons pas bien nous-mêmes, ce précepte, interrompit Thomas, puisque nous ne pouvons jamais atteindre à cette ébriété recommandée une fois par mois...

— On fait ce qu'on peut, dit Vendangeur, et je n'en rends pas moins grâce à Noé, que le Dieu des chrétiens sauva tout exprès, je pense, afin que sur la terre, purifiée et régé-

née par le déluge, fût plantée la vigne.

— Allons donc voir l'église, dit M. Ster, vous y ferez vos dévotions à loisir.

On descendit à l'église, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est deux anciens marbres recouvrant autrefois les tombeaux d'un seigneur d'Houffalize et de sa femme, et qu'on a dressés perpendiculairement, et appliqués, l'un à droite, l'autre à gauche, contre les parois intérieures de la nef. La figure des personnages est sculptée de grandeur naturelle, en bas-relief, le chevalier ayant sous ses pieds un lion, symbole de courage, et la châtelaine, un lévrier, symbole de fidélité. Une inscription en lettres gothiques, presque effacées aujourd'hui, encadrait cette sculpture tumulaire, à laquelle la nuance foncée du marbre gris ajoute encore une sévérité très-imposante.

Une particularité du cimetière entourant l'église, est un ossuaire à découvert, adossé à la muraille, et où sont entassés, dans le creux d'une espèce d'autel en pierre, des crânes humains et des ossements desséchés. Ils sont là, pêle-mêle, à la portée de toute main curieuse, et exposés à toute profanation de la part des animaux destructeurs ou des bêtes immondes. En Suisse, où ces ossuaires

sont très-communs, et comme un appendice ordinaire des églises de village dans les petits cantons, ils sont toujours protégés par des grillages à jour. Ces exhibitions funèbres ont sans doute pour objet de tenir sans cesse la Mort sous les yeux des vivants, pour les engager à bien vivre.

M. Ster, comme Hamlet devant le crâne d'Yorick, ne manqua pas d'adresser une apostrophe philosophique à ces têtes pleines d'ombre. Aucune ne lui répondit, et il en fut pour ses vaines interrogations sur le mystère de la mort.

Un autre spectacle plus attristant attendait nos bohémiens dans la grande rue du village.

C'était le jour attiré des mendiants, qui, du haut des maigres campagnes environnantes, s'abattent périodiquement sur Houffalize pour y ramasser des aumônes ; du pain sec et des aliments, plus sans doute que de la monnaie.

A toutes les portes se pressaient des bandes déguenillées, familles entières, vieillards et petits enfants ; les femmes avec de vieux chapeaux de paille, ou leurs jupes en lambeaux relevées par-dessus la tête et rabattues en capuchon, pour se préserver de la pluie qui

tombait ; la plupart avec de grands sacs de toile pendus au côté, pour y emmagasiner leur récolte ; tous, malingres, décharnés, la peau grise et terne comme la roche du pays, la physionomie hâve, l'œil éteint, les membres déjetés : plus rien, hélas, de la forme humaine ! tous les signes d'un affaissement moral et intellectuel, proportionné à leur déchéance physique.

Il y avait surtout une de ces pauvres créatures, une femme peut-être — si un chapeau de grosse paille indiquait son sexe, — quel âge ? on n'aurait pu le deviner, — une vieille mendiante... d'un type indescriptible. Toute petite, toute grêle, toute sèche, toute noirâtre, elle rappelait les momies égyptiennes. Sous ses haillons, point de corps ; quelques os claquant l'un contre l'autre comme ceux d'un squelette au vent ; point de visage : une sorte de masque étroit, en parchemin ridé, au bas duquel se recourbaient, en dehors d'une fente mince, qui simulait la bouche, deux incisives crochues, longues et jaunes ; point de regard : un enfoncement ombreux à l'endroit où l'œil humain doit jeter sa lumière. Aucune mobilité ; aucun rayonnement de la vie !

Tant la misère absolue et perdurante peut

dégrader la race humaine et la rendre méconnaissable !

Les quatre amis étaient consternés à la vue d'une pareille indigence, et ils semèrent, en passant, des aumônes bien impuissantes, car toutes les *charités* privées et publiques ne sauraient avoir la vertu de sauver ces *classes* déshéritées, qui attendent toujours leur réhabilitation.

Ils s'en allaient, silencieux, le cœur navré, la tête basse et pleine de pensées, s'irritant des causes qui produisent et développent indéfiniment la pauvreté ; de l'égoïsme cupide des uns, de l'indifférence aveugle des autres ; de la résignation des pauvres eux-mêmes, de leurs superstitions, entretenues par les prêtres, dont le dogme prétend légitimer la souffrance et l'avilissement de l'homme, comme un effet de la Providence divine, à qui il plaît que la terre soit « une vallée de larmes. »

Quelques mendiants, quoiqu'ils eussent déjà reçu leur part de menue monnaie, les suivaient toujours, en se recommandant de tous les saints et du bon Dieu. Un d'eux, plus importun que les autres, harcelait Thomas, et lui répétait, en s'inclinant :

— Je prierai le ciel qu'il vous donne toutes

sortes de biens... Je prierai la sainte Vierge et saint Remacle...

— Eh ! prie-les qu'ils te donnent à toi-même du pain et des hardes, sans te mettre en peine des affaires des autres ! interrompit Thomas, attristé et impatienté.

Jacques, qui avait entendu cela, dit au mendiant, en wallon :

— Vous ne connaissez pas Thomas, mon brave homme : il ne croit pas au mauvais Dieu, il ne croit qu'au bon diable. Serait-il possible, en effet, qu'un bon Dieu laissât ainsi en détresse d'honnêtes gens comme vous ?

— Tiens, reprit Thomas, en mettant dans la main du pauvre une pièce d'argent, voici une relique de saint Hubert, qui te procurera du pain plus sûrement que toutes les prières. Mais travaille, si tu peux, au lieu de prier et de mendier. Qui travaille prie.

Le pauvre s'inclina de nouveau, et remercia au nom du ciel.

— Va, va, je te donne pour l'amour de l'humanité, mon ami, et redresse-toi devant un homme comme toi !

La même scène à peu près se passait entre M. Ster et une pauvre, qui se plaignait d'avoir la fièvre, depuis douze ans à la fête du bon saint Nicolas ..

— Alors, que saint Nicolas vous guérisse !

Et rejoignant ses amis, après avoir aumôné la malade, à défaut de saint Nicolas :

— Que c'est douloureux, disait l'ardent philosophe, de voir partout la misère, la servitude et l'ignorance ; partout l'humanité courbée sous un triple joug, qu'elle croit fatal ou providentiel, quand il dépendrait d'elle, assurément, de se relever par le travail et la science, par la liberté ! Ah si l'humanité comprenait que sa providence, c'est elle-même ; qu'il lui incombe à elle-même, et à elle seule, d'ordonner sa destinée, dans les conditions régulières et éternelles de son essence et de la nature qui l'entoure ! Alors, avec son initiative, son activité, son génie et sa vertu, elle réformerait le milieu auquel elle est attachée ; elle régénérerait sa propre vie, comme c'est son devoir. Car l'homme exerce sur soi une création incessante, et peut se faire à l'image de l'idéal divin qu'il porte dans son cœur. C'est cette faculté sublime qui constitue l'homme ! Ah ! la superstition, la superstition !

Ils se retrouvaient devant la porte de l'hôtel des Ardennes, et songèrent à se disposer au dernier assaut contre La Roche, dont ils n'étaient plus séparés que par une étape.

Tout en prenant d'excellent café dans cette bonne petite auberge, ils recueillirent encore quelques renseignements topographiques, et, pour faire bien à l'aise ce trajet d'environ cinq lieues dans le plus beau pays du monde, pour s'y livrer, sans fatigue, à des divagations autour des nombreux zigzags de l'Ourte, ils confièrent leurs sacs à de jeunes paysans qui s'en retournaient par le plus court à La Roche, avec des hottes vides.

— Vous annoncerez, dit Thomas, pour ce soir, avant la nuit, l'entrée à La Roche des quatre bohémiens.



D'HOUFFALIZE A LA ROCHE.

I

— Ah, ah ! cette fois-ci nous allons enfin voir La Roche, disait Thomas. Mais c'est donc bien beau, grands dieux ! Je n'ai jamais eu plus d'émotion, même en approchant de Rome ou de Constantinople.

— « L'histoire de La Roche, répondit Parchemin qui marchait en arrière, est celle de tous les duchés, comtés, marquisats, seigneuries, qui s'établirent dans cette partie des Gaules pendant le moyen âge... Nous *voyons*,

vers la fin du *x^e* siècle, un comte de La Roche, Henri, refuser de souscrire à la *paix de Dieu*, instituée pour mettre fin aux désordres et aux brigandages de l'époque féodale. Nous le *voyons* même soutenir, à cette occasion, un siège de sept mois contre les armées réunies des comtes de Bouillon, d'Ardenne, de Limbourg, de..... »

Thomas se retourna en riant et s'aperçut que M. Ster lisait dans un de ses petits livres.

— Je ne te parle pas de La Roche au *x^e* siècle, cher professeur, et des comtes et chevaliers que tu *vois* soutenir des sièges et souscrire des traités. Je parle de La Roche que nous allons voir de nos yeux, telle qu'elle est en ce *xix^e* siècle, au moment de l'entrée de quatre pauvres bohémiens.

— Eh bien, continua M. Ster en prenant dans sa poche une liasse de journaux découpés et brochés par une ficelle, voulez-vous savoir ce que pense de ce pays le savant Jerpín ou Jerpint et même Jerpim..., car son nom est écrit des trois façons...

— En quel siècle vivait-il, ce savant Jerpín ou Jervinus, ou Jerpintus, ou Jerpimus, interrompit Thomas? Est-ce un contemporain de César, de Charlemagne, du Sanglier des

Ardennes, ou des nobles seigneurs dont il va sans doute nous raconter les exploits ? autrement, je récusé son témoignage.

— Vous êtes insensé, Thomas, repartit M. Ster, et pareil à un aveugle qui refuserait un bâton et un caniche pour se diriger dans ses ténèbres. L'auteur dont je tiens là les feuilletons, publiés par l'*Émancipation*, en 1854 et 1855, est un honorable professeur de l'université de Liège, lequel a parcouru comme nous ces intéressantes contrées et les a décrites avec une érudition très... solide. Il a signé du pseudonyme Jerpin, abréviation par contraction de son ancien pseudonyme Jér...ôme Pim...urniaux, sous lequel il a publié des *Légendes namuroises*; mais je crois savoir, sans le connaître, qu'il s'appelle E. Borgnet.

— Alors, dit Papillon, asseyons-nous un peu sur la rampe. Tu nous liras... ce que tu voudras de ce professeur éborgné, pendant que moi je dessinerai ces moulins et ces tanneries qui se baignent dans l'Ourte au fond de la vallée.

Ils étaient en haut de la colline qui domine au nord Houffalize, de l'autre côté de l'Ourte, dont ils avaient traversé le petit pont voisin de l'église. C'est par là que monte la

grande route venant d'Arlon et de Bastogne, allant à Verbomont, Aywaille, Liège.

Ils s'assirent le long du parapet, et M. Ster lut :

— « Il me tarde de me rendre au *trou des Nutons*... » Ici, tout près. « Un chroniqueur du *xiii^e* siècle, Gervais, né à Tilburg, sur la Tamise, dans ses *Otia imperialia*, dédiés à l'empereur Othon de Brunswick, parle de petits êtres fantastiques, sortes de démons qui ne peuvent être que ces mêmes nutons. Je dois dire que la forme *lutons* est celle qui prévaut dans la contrée... Mais le cœur me manque pour aller voir, de mes propres yeux, comment se logeaient les nutons d'Houffalize, car, depuis sept heures du matin, je porte déployé un odieux riflard qui ne devait me servir que de parasol... »

— Mais c'est on ne peut plus intéressant, et d'un goût très-distingué ! s'écria Thomas. Donne que je lise un peu tout haut, à mon tour, pendant que tu rallumeras ton cigare que tu as laissé éteindre.

M. Ster lui passa, non sans quelque défiance, la liasse de journaux, et Thomas, après avoir toussé, affectant de lire avec une attention scrupuleuse, commença :

— « Peut-être ne sera-t-on pas fâché de

trouver consignées ici toutes les mémorables actions qui se rapportent à un pays si fameux dans l'histoire du moyen âge, de cette époque dramatique et... » car enfin, il faut bien savoir sur quoi l'on marche, et si l'on foule la cendre des héros !...

— Sans doute, dit Parchemin. Les traditions des morts illustres animent les lieux que parcourent les vivants.

— « C'est ici, » reprit Thomas en faisant de grands gestes indicatifs vers l'horizon, précisément ici... ou à peu près... « que s'est livrée la terrible bataille qui a exercé une influence si prodigieuse sur les destinées de l'Europe occidentale. A ce titre, quelques détails historiques ne paraîtront pas hors de *saison*... »

— Y a-t-il longtemps de cette furieuse bataille ? demanda Jacques.

— « Onze cent trente-sept ans ! » continua Thomas, ou, pour être plus exact, 1139, car ce chiffre a été calculé en 1854. « Onze cent trente-sept ans, messieurs !... Alors la voie romaine, venant de Tongres et se reliant peut-être, on doit le supposer, aux grandes voies militaires aboutissant à Trèves, l'antique capitale des Trévires ou Trévirien, l'*Augusta Trevirorum*, qui eut l'honneur d'être

habitée par des Césars ! alors la voie romaine... » qui passait ici... « n'était pas encore absolument détruite... » comme vous la voyez, messieurs.

— Mais nous ne voyons rien du tout, dit Bernard.

— Elle était là pourtant !... « Travaux gigantesques, que la civilisation moderne n'a point surpassés, que peut-être elle n'égallera jamais. »

— Ah ça... qu'est-ce que tu nous embrouilles avec ta bataille et ta voie romaine ? dit enfin M. Ster scandalisé. Je n'ai jamais entendu parler d'une voie romaine ici, sur ces montagnes !...

— S'il n'y en a pas, je soutiens qu'il aurait pu y en avoir, riposta Thomas. Et si ce n'est pas ici, c'est donc ailleurs. Mais « ce qui n'est pas le moins du monde hypothétique, c'est l'existence actuelle d'une auberge tenue par une dame d'un calibre formidable. Nous y avons été convenablement hébergés, à part les démangeaisons occasionnées par les morsures des pétulants insectes que l'ingénieux Töpffer appelle des kangourous. En ce moment encore, il me semble que je n'en suis pas complètement débarrassé... » Tiens, — ne te gratte pas, en

souvenir de Saint-Hubert ! — lis toi-même ! c'est imprimé. Est-ce que je serais assez érudit pour inventer tout cela ?

Et Thomas présenta très-sérieusement son dossier à maître Johannes, qui, lisant en effet la phrase au « calibre formidable » et aux « kangourous, » et par-ci par-là, dans la même colonne : « Trèves, Tongres, constructions romaines, etc., » se frottait les yeux. Mais il s'aperçut bientôt que ce fragment se rapportait à Hotton, et que Thomas l'avait interprété et enjolivé à sa manière.

— Voilà comme vous êtes, hommes grossiers et matérialistes, qui ne vous plaisez qu'à vos sensations ! reprit Parchemin. Vous raillez ces évocations historiques en plein champ, qui, à la vérité, sont laborieusement écrites au milieu de la poussière des archives et des bibliothèques. Mais, dans ce que vous appelez ces fatras, il y a pourtant des perles, et des curiosités très-piquantes. J'ai trouvé tout à l'heure, dans cet autre bouquin, une étymologie du mot Ardenne, aussi plausible peut-être que l'étymologie kymrique *ar-denn*, *la profonde*. Ardenne viendrait de *ardere* en latin, de *arder* en vieux français, *brûler*, à cause du procédé de défriehement employé autrefois, comme aujourd'hui, par les Ardennais, qui arrachent

les racines, écroûtent la surface du sol, ramassent en petits monticules ces quartiers de gazon et ces broussailles, et y mettent le feu. On appelle ça écobuer, du celtique *cob*? Eh bien, c'est le père Bertelius, ou Bertels, abbé d'Epternacht, qui donne cette étymologie du mot Ardenne, dans son *Historia Luxemburgensis*, écrite en 1605. N'êtes-vous pas ravis d'apprendre cela?

— Sans doute; et à présent levons-nous, et allons chercher les traces de la voie romaine, découverte par Thomas... en perçant néanmoins vers Achouffe, où nous devons passer.

Ils laissèrent à droite la route de Verbomont, qui continue au nord, et s'engagèrent sur les hauteurs dans la direction de l'ouest, à travers des terrains incultes et des petits bois.

De temps en temps ils apercevaient l'Ourte se tortillant au fond d'une excavation creusée entre des rocs. Plusieurs fois ils descendirent par plaisir au bord du torrent, et cherchèrent à en suivre les sinuosités; mais ils étaient bientôt arrêtés par des escarpements à pic, dont la base plongeait dans l'eau. Il fallait regrimper sur la montagne et se guider un peu au hasard. En haut, du moins, on retrouvait quelques points de repère, comme

l'église de Mont et la baraque de Taverneux.

L'Ourte cependant les attirait toujours vers ses profondeurs, et ils avaient déjà fait plus de deux lieues avant de découvrir Achouffe, ni même de soupçonner où pouvait se cacher cette cité plus ou moins romaine.

Enfin ils avisèrent, assez loin devant eux, une sorte de moulin sur un ruisseau. D'après la carte, ce devait être Rensivez sur le ruisseau du *Martin-Moulin*, lequel, pour se jeter dans l'Ourte, vient précisément d'Achouffe, où il conflue avec le ruisseau de ce nom et avec le ruisseau de *Valie et Chevial*.

Achouffe ne pouvait donc plus être très-éloigné, et, en effet, un sentier qui se présentait les y conduisit en un quart d'heure.

C'est un hameau très-agreste, tapi dans son petit vallon, comme pour assister à la rencontre de ses trois nobles fleuves. L'eau y circule en abondance parmi des prés, y forme des îlots sur lesquels s'élèvent des arbres tourmentés, et s'y étend même en espèce de marécages, dont l'hiver doit faire des étangs. Quelques fermes et deux ou trois petits groupes de maisons sont dispersés en amphithéâtre de l'autre côté d'un pont de bois.

On avait faim. On entra dans le seul esta-

minet de l'endroit. Il y avait du pain et de la bière, rien de plus. On envoya chercher des œufs à la ferme voisine, et on les dévora à la croque-au-sel.

— Je n'ai jamais déjeuné de meilleur appétit, disait M. Ster.

Et il se mit à faire l'éloge de la tempérance et des habitudes spartiates, à rappeler l'estime que les anciens professaient pour les vertus abnégatives ; les admirables maximes de Zénon et d'Epictète, le mot de Plutarque qui nomme la sobriété « le premier médecin de l'homme ; » à commenter tous les pères de la vraie philosophie, et à deviser d'une foule de belles choses que lui inspiraient ces œufs durs.

— J'ai bien envie de lui faire répondre par le père Diogène, murmurait Thomas dans l'oreille de Jacques, et surtout d'évoquer aussi à notre secours Horace et Ovide.

— Panurge et même Falstaff ont du bon, dit tout haut maître Jacques, en ricanant dans sa barbe.

Cette douzaine d'œufs durs eût fait comparaître à Achouffe tous les noms de l'histoire, de la poésie et de la littérature, si Bernard, qui s'ennuyait dans ce petit cabaret humide, n'eût pris son chapeau retroussé,

et entraîné ses amis vers les nouvelles aventures que promettaient la Petite-Mormont, la *Bellemeuse*, et Nadrin et Maboge, célèbre par ses punaises, comme Hotton par ses kangourous, et tant de magnifiques contrées qu'on devait encore parcourir pour gagner La Roche.

M. Ster aurait préféré de passer par Wirbrin, grand village dont la réputation est déplorable, selon le *Touriste* liégeois; mais, par Nadrin, le chemin est plus court et plus pittoresque.

On prit donc entre des plaines d'abord assez insignifiantes, après lesquelles on suit le vallon resserré et sauvage où coule la *Bellemeuse*.

Une fois qu'on a traversé un petit pont, composé d'une simple planche, on ne quitte plus, si l'on veut, jusqu'à Nadrin, ce défilé tortueux, qui rappelle un peu les alentours de Montaigne. C'est très-saisissant au premier aspect, et Bernard poussa des exclamations de surprise et d'enthousiasme. Mais c'est peu varié, et, au bout d'une heure, « les plus furieux amants de la nature » en ont assez. Deux minces lisérés de pâturages verts bordent le ruban *argentin* qui se déroule entre des collines rocheuses ou boisées;

et, sauf certains accidents d'un contour brusque du ruisseau, d'un déchirement à vif du roc, d'un mouvement hardi dans les lignes qui se découpent sur l'horizon, — c'est toujours le même rouleau.

Personne, du reste, dans cette solitude. Durant près d'une lieue, les bohémiens, qui marchaient tantôt sur un petit sentier gazonné, tantôt en pleine lande, ne rencontrèrent... qu'un lièvre, et, près de la Petite-Mormont, composée de quatre ou cinq bâtiments ruraux, un jeune garçon conduisant une charrette légère, traînée par deux vaches très-petites et très-sveltes, attelées en flèche, l'une devant l'autre, à cause de l'étroitesse des chemins.

II

Laissant donc à droite la Bellemeuse, ornée, un peu plus loin, de moulins à scieries, ils virent bientôt Nadrin sur une haute plaine assez cultivée. Ce n'est pas dire que le pays soit amusant.

Ils se lamentaient d'avoir été forcés de

quitter le rivage de l'Ourte, qu'ils n'avaient plus aperçue depuis longtemps. Mais, pour la côtoyer d'Houffalize à La Roche, il faudrait au moins une journée entière, extrêmement pénible; encore devrait-on souvent tourner d'abruptes collines et se déchirer dans les halliers. Peut-être, en plein été, quand l'eau est très-basse, pourrait-on réaliser cette fantaisie, en sautant de pierre en pierre, marchant quelquefois dans le lit même du torrent, et au besoin le traversant à la nage dans certains endroits où le bord opposé offre un moyen de circulation rez-l'eau.

Nadrin lui-même n'est pas fort joli, artiste ment parlant. Ce n'en serait pas moins un centre très-favorable pour un paysagiste, qui de là rayonnerait soit vers les forêts au nord, soit vers l'Ourte au sud, où se réunissent les deux branches du torrent, celle venant du côté d'Houffalize et celle venant du côté de Roumont. Tout le parcours de l'Ourte jusqu'à La Roche, et même bien au delà, est d'ailleurs comparable aux fragments de la Suisse les plus pittoresques. De plus, Nadrin a l'avantage de posséder une auberge très-confortable, approvisionnée de gibier et de vin.

Le flair de Jacques, l'œil de Thomas, la sagacité de Johann s'y trompèrent cependant.

Ils défilèrent assez dédaigneusement devant l'auberge, en lorgnèrent les fenêtres, et continuèrent sans s'arrêter.

— Ça n'a pas mauvaise mine, dit Jacques. Mais je crains la bière jeune et je préférerais du vin vieux. Bah ! nous n'en dînerons que mieux à La Roche. Et si la faim nous tourmente d'ici là, il nous reste les tartines que tu as apportées d'Houffalize, grand philosophe.

— Tiens, c'est vrai, répondit M. Ster. J'avais oublié que tu as bourré mes poches, ce matin, avant le départ.

Nadrin, exposé aux vents sur la hauteur dégarnie d'arbres, est sans doute très-froid, car la plupart des portes du village offraient, comme aux barrières de la route de Bastogne, une sorte de péristyle, composé ici de perches brutes, dressées en faisceau contre le mur au devant de l'huis, et recouvertes, en haut, de longs genêts qui pendent.

Cette *marquise* ardennaise plut beaucoup au peintre du roi de Prusse.

— Prenons-nous la route de Bérismenil ? demanda Jean Ster.

— Nous ne voulons plus de chemins tracés, répondirent les autres. Piquons vers ces grands arbres qui ont de la tournure, et qui

sont justement tout droit dans la direction de La Roche. Nous nous écarterons moins de l'Ourte.

Ces grands arbres faisaient partie d'une petite futaie, étagée en pente roide, des deux côtés d'un étroit ravin au fond duquel un ruisseau court pour se précipiter dans l'Ourte, tout près de là.

On en avait fini avec les plaines, et la carte Vandermaelen témoignait qu'on pouvait gagner La Roche sans quitter désormais les bois.

La petite futaie où venaient de s'engager les bohémiens était tout à fait séduisante. Ils s'y couchèrent à l'ombre, au-dessus d'un sentier dominant tout le ravin. Autour d'eux, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des halliers déjà verdoyants et touffus; à leurs pieds, un plan incliné, rapide, tout couvert de beaux arbres qu'on voyait du haut en bas; à droite et à gauche, des mouvements de terrain extrêmement saccadés, et dessinant sur le ciel des lignes imprévues.

Bernard ouvrit son album et barbouilla ce qu'il put. Jacques s'étala tout de son long pour regarder les feuilles à l'envers. Thomas s'amusa à cueillir des fleurettes parmi les herbes. M. Ster, ayant tiré de son sein une

croûte desséchée et enveloppée dans un papier imprimé, la rompit, la distribua à ses disciples, et se mit à... *lire le journal*, n'en ayant pas d'autre, sur ce vieux fragment tacheté de lettres noires.

— Il y a toujours, dit-il, quelque chose d'intéressant dans le moindre morceau de papier qui a subi le grand œuvre de l'alchimie typographique.

— Bonne chance, maître Guttenberg ! lui cria Jacques, en arrosant d'une aspersion de genièvre son pain durci.

— Toi qui es là étendu comme une couleuvre, et qui as l'oreille contre terre, dit Thomas, n'entends-tu pas au loin deux voix qui semblent annoncer une conversation d'importance ? Ne serait-ce point un chevalier errant, errant en compagnie de son fidèle écuyer ? et cette forêt solitaire nous réserverait-elle quelque aventure merveilleuse ? Ecoute bien, Sancho, mon ami.

— J'entends, en effet, patoiser avec une certaine animation, répondit Jacques. On vient sans doute par ici, car les voix se rapprochent.

Deux paysans parurent bientôt à une éclaircie du bois. Ils faisaient de grands gestes, et, même en approchant de ces étrangers,

ils ne cessaient point leur *riote*. On comprit, à leur wallon assez original, qu'il s'agissait d'un marché relatif à un superbe porc de Bérismenil.

M. Ster, toujours à l'affût des mœurs locales, avait dressé l'oreille et laissé son journal ; et lorsque les parties en litige se trouvèrent à sa portée sur le sentier, il intervint en manière de juge de paix dans la contestation :

— Voyons : est-ce que l'accord ne peut pas se conclure ? Il faut être raisonnable de chaque côté. A combien monte la différence ?...

— Nous sommes d'accord sur la somme, répondit un des Wallons, assez étonné de cet arbitrage improvisé ; mais il ne veut pas *handeler* avant le jour du marché de La Roche.

Et ils continuèrent leur chemin.

— *Handeler* ! voilà un terme excellent, et qui ne s'emploie pas dans tous les dialectes wallons. Devines-tu ce que veut dire *handeler*, maître dénicheur de mots ?

Thomas, à qui il s'adressait, tendit la main, simulant le geste de frapper dans une autre main avancée :

— Est-ce cela ?

— Certainement. De *hand* en allemand. *Handeln*, *handeler*, mettre la main dans la

main, ce qui est le signe naturel et universel des conventions. Les langues naïves, comme sont encore les patois campagnards, cherchent toujours à traduire par un son une image. Les langues trop abstraites annoncent la décadence des peuples. Malheur aux peuples qui sont arrivés à une littérature quintessenciée ! Ils sont bien près de finir. Les grands siècles littéraires sont toujours des testaments *in articulo mortis*. Combien a vécu la Grèce après le siècle de Périclès ? Combien Rome après le siècle d'Auguste ?

— Est-ce une allusion à un grand peuple voisin, cela, maître Jérémie ?

— Suffit, répliqua John tout pensif.

— Malheur aux voyageurs qui bavardent trop longtemps sur la fougère, au lieu de marcher vers l'hôtellerie où les attend un gigot d'Ardenne, vint dire Jacques, qui, depuis quelques minutes déjà, avait repris son sac et son bâton. La faim fait sortir des plus beaux bois les loups. *J'a si faim qui j'hagn'reûs* — j'ai si faim que je mordrais — comme dit Marèie Bara, la harengère, dans *li Voyège di Chaud-fontaine*. Marchons donc vers La Roche ; nous avons promis d'y entrer au grand jour.

— Marchons ! dit Bernard dont le croquis était fini.

III

Le sentier qu'ils suivaient descendait vers l'Ourte, et, après des égarements en plein bois, ils tombèrent sur le petit hameau de Maboge.

Maboge se baigne dans l'Ourte, et l'on doit même supposer que, par les grandes crues, tous les habitants et parasites de cette illustre localité demeurent sous l'eau, un certain temps. Par bonheur, ceux qui sont hydrophobes, sans aller jusqu'à Saint-Hubert, peuvent se retirer sur un simulacre de Mont-Aventin, qui se dresse brusquement au nord.

Maboge, si elle avait à se défendre contre l'ambition des conquérants, est dans une situation militaire extrêmement privilégiée, et que beaucoup de places fortes envieraient. Maboge pourrait longtemps tenir même des aigles le bec dans l'eau. Car, du côté de l'est et du sud l'Ourte, et du côté de l'ouest et du nord un ruisseau, lui forment une ceinture aquatique, nouée autour de sa colline sacrée, près d'un petit pont qu'on passe sur une pe-

tite planche. Mais, en cas de siège, le pont pourrait être tout simplement abandonné au fil de l'eau. Et quant au petit défilé entre l'Ourte et son affluent, quatre Mabogeois de front, bien déterminés, suffiraient à le barrer.

Les quatre bohémiens considérant donc cette place comme imprenable, n'eurent point envie de la prendre et de la garder. Qu'en eussent-ils pu faire? Thomas insinua seulement à Bernard qu'il pouvait la prendre en peinture.

Car Maboge est certainement, avec les Trous-Quareux et quelques autres *trous* des bords de l'Amblève et de l'Ourte, un de ces rares et adorables produits de la nature, que toutes les recherches de la civilisation n'ont point encore déflorés. Les paysagistes peuvent aller y vivre une saison — l'hiver serait le mieux — et ils en rapporteront des prodiges de sauvagerie, destinés à un légitime succès dans les expositions universelles.

— Voilà ton affaire, Bernardino! disaient ses compagnons. Mets-toi en pension dans l'hôtel Jerpinus! Abandonne-toi, corps et âme, aux influences magnétiques de Maboge; Tu t'y sentiras piqué par les mille aiguillons du génie. L'art n'est-il pas à la fois une jouissance et un sacrifice? Sacrifie ton printemps,

Papillon ! La vie est éphémère. Qu'est-ce que la vie ? un coup de soleil, un rêve, un peu d'amour. Reste à Maboge ! Nous reviendrons t'y chercher, l'an prochain.

Mais Papillon, malgré son admiration pour ces bas lieux, aspirait à une atmosphère moins aqueuse et plus éthérée. Ils regrippèrent donc tous ensemble par les bois de La Roche proprement dits, après avoir visité en détail tous les monuments de Maboge, les rues, ruelles, impasses et culs-de-sac, les quais, promenades et places publiques.

Des bois, c'est-à-dire des taillis, toujours des taillis, de même *taille* à peu près et de même essence, cela devenait presque aussi fatigant que des plaines. Les jeunes bois en exploitation régulière sont comme des champs de blé — à la hauteur près — et monotones comme tout ce que l'industrie humaine égalise, nettoie, tranche et casse, déforme et transforme pour l'approprier à son usage.

On ne rencontrait personne, et l'instinct seul les conduisait dans ces allées toutes pareilles, sans aucune clairière qui leur permit de s'orienter par la topographie environnante.

Au bout d'une demi-heure cependant, à un petit carrefour, ils avisèrent un chasseur, en blouse et le fusil en bandoulière, qui s'en

allait tranquillement, suivi de ses deux chiens.

— Cet homme doit s'en aller quelque part, fit judicieusement observer Papillon. Et ce ne peut être qu'à La Roche. Allons derrière lui, et quand nous l'aurons rattrapé, il nous renseignera.

Le chasseur était un propriétaire de La Roche, comme on l'apprit bientôt, en causant. Il revenait de Nadrin, où, après avoir tiré aux alentours quelques bécassines sur les ruisseaux, il avait déjeuné dans le fameux cabaret méconnu par les bohémiciens. Même il les avait vus passer et s'était attendu à leur compagnie.

On ne pouvait espérer une meilleure rencontre. M. X* se prêta avec une affabilité spirituelle à parler de La Roche et à en faire d'avance les honneurs à ces touristes curieux. Jehan Ster, en sa qualité de suprême inquisiteur, marchait avec lui en avant, car le chemin ne se prêtait pas au développement de toute la bande sur une même ligne ; mais le second peloton entendait néanmoins la conversation du premier rang.

— Oui, monsieur, disait John, il y a deux ans que nous sommes partis de chez nous dans l'intention de visiter votre vieux château, si justement célèbre dans nos annales nationa-

les, de parcourir ce pays réputé un des plus beaux de notre Belgique, et qui n'a pas volé sa réputation, certainement.

— Mais, interrompit M. X', vous n'avez pas toujours marché depuis deux ans, à moins que vous ne veniez des antipodes?... Vous vous serez arrêtés plusieurs fois en route?...

— Nous avons marché huit jours, il y a deux ans... mais du côté du Rhin... par une fatalité imprévue... un cerf ! vous comprendrez cela, vous qui êtes chasseur. Et l'année dernière, nous avons marché quarante-huit heures..., mais le diable nous a encore égarés à gauche et à droite, du côté où soufflait le vent. Si bien que La Roche nous semblait inaccessible. Et peut-être ne sommes-nous pas encore sûrs d'y arriver. Le diable est si subtil !

— Oh que si ! vous arriverez cette fois, répondait M. X'. A la sortie de ces taillis, à une petite lieue, nous verrons La Roche et nous serons dessus. Car on ne la voit guère que quand on y touche.

— Tu entends, Thomas, dit M. Ster en se retournant : il te sera donné tout à l'heure de toucher La Roche, apôtre sceptique qui ne croit qu'au témoignage de tes sens.

— Bon, bon, je n'aurai ni mes mains ni

mes yeux dans mes poches, répondit Thomas. Vad'l'avant toi-même !

— Et c'est une contrée tout exceptionnelle, n'est-ce pas, monsieur ? reprenait M. Ster : outre l'originalité du paysage, une fertilité rare ; bonne terre, bon air, belle eau ; des produits de toute sorte ; la chasse dans les forêts, la pêche dans le torrent ; des fruits dans les vergers...

— Et même du vin dans les vignes, interrompit M. X' ; car on a essayé, comme aux environs de Huy, de naturaliser la vigne sur les versants de quelques-uns de nos coteaux bien échauffés par le midi.

— Un pays de vignobles ! s'exclama Vendangeur. Terre fortunée, tu nous dédommageras de tant de fatigues et de douleurs !

— Je ne vous dirai pas, continua M. X' en riant, que notre vin du cru soit aussi parfumé que le bourgogne. Nos caves valent mieux que nos vignes. Vous trouverez, d'ailleurs, dans nos deux petits hôtels, à peu près ce que vous pourrez souhaiter. Et, outre les vins, du gibier, lièvre et lapin de garenne, quelquefois du chevreuil, qui est assez commun dans nos bois ; du poisson toujours, saumons, truites en abondance. Oh ! la pêche est bien agréable par ici : nous avons, il y a

quelques années, un proscrit français, M. Considérant, qui était un fin pêcheur, et qui s'y passionnait plus qu'aucun de nous. En été, nos fruits sont plus beaux que ceux de la province de Liège, si renommée pour ses espaliers. En tout temps, nous avons aussi, comme vous pensez bien, le gigot et le jambon d'Ardenne — excepté le vendredi...

— Ah, ah ! on *pratique* donc à La Roche ? J'avais bien entendu dire que le seul malheur de cet estimable pays était de s'abandonner un peu plus que de raison au clergé catholique. Où les prêtres sont rois, les populations sont esclaves. Et ils ne se gênent pas par ici, suivant ce qu'on m'a raconté : c'est une bonne histoire d'un curé en chaire, à propos de l'*Immaculée-Conception*. J'oserais à peine répéter cela dans ce bois, où personne ne nous écoute. Mais, bah ! entre nous autres garçons il n'y a point de filles, et puisque c'est un sermon prononcé en pleine église... Non. Je n'oserai jamais.

— Osez, parbleu ! Vous voulez sans doute parler du mot d'un certain curé, qui a produit grand scandale ; car toute la paroisse était là, et bien des pères de famille, le notaire entre autres, ont eu envie d'emmener de l'église leurs femmes et leurs filles.

— Il y avait de quoi, sur cette manière ingénue de *dévoiler* l'incompréhensible mystère... en l'expliquant par les termes techniques, comme aurait pu le faire un professeur d'anatomie devant ses élèves. Oh !!!

— C'est exact. Avec accompagnement d'un geste du bras ! On a bien réclamé auprès de l'évêque, mais...

— C'est à ne pas croire, en vérité ! Oh la chaste et délicate éducation que le clergé donne à nos enfants !

— Nos habitants de La Roche et nos paysans des campagnes voisines sont, d'ailleurs, braves gens. Si la superstition y est, la civilisation n'y est pas encore beaucoup. Nous avons conservé des mœurs assez primitives. Il y a dix ans, nous n'avions que des chemins de traverse, et la petite ville était isolée de toutes communications. A présent, nous avons déjà un réseau de routes neuves et bien entretenues, qui nous relie à Arlon par Bastogne, à Bouillon par Saint-Hubert, à Dinant et Namur par Marche, à Liège par Barvaux, et d'autres encore. Que sera-ce, quand nous aurons des chemins de fer ? car, outre la grande voie du Luxembourg, il est question...

— Vous avez encore le temps de tuer bien

des chevreuils d'ici là. Et nous, nous allons avoir le bonheur de voir une cité patriarcale, comme il n'y en a plus guère sans doute, si ce n'est peut-être au fond de quelques petites vallées des Alpes.

— A quelle auberge faut-il loger, s'il vous plaît, monsieur ? demanda Jacques.

— Vous avez à choisir entre l'*hôtel du Nord* et l'*hôtel des Ardennes*, tous les deux dans ce que nous appelons le faubourg, de l'autre côté du pont ; l'*hôtel du Nord* est vers le milieu de la rue ; l'*hôtel des Ardennes* est le plus reculé, vers la route de Champlon.

— Nous irons donc à celui-ci, puisqu'il est presque à la campagne.

— Si nous arrivons à La Roche aujourd'hui ! dit Bernard ; car je n'aperçois ni château, ni clocher, ni toit quelconque, ni rien.

— Nous y serons pourtant dans un quart d'heure. Voici la lisière du bois. Quelques prairies à traverser ensuite. Puis, sur le versant d'un coteau, un sentier, d'où vous découvrirez les ruines, et la ville étendue sur la rive droite de l'Ourte, et le fond de ce petit nid bizarrement encadré par de hautes bordures.

Quelques minutes après, Vad'l'avant et Papillon, qui tenaient la tête, poussèrent des

cris enthousiastes, coururent un peu plus loin, afin d'avoir un panorama complet, et s'arrêtèrent en vue des ruines, toutes sombres de ce côté, à cette heure ; car le soleil se couchait précisément derrière le château.

Leurs compagnons les eurent bien vite rejoints, et M. X^e leur ayant dit adieu pour continuer jusqu'à sa maison, les quatre bohémiens, heureux d'avoir enfin réussi dans leur difficile entreprise, insoucieux désormais de tous les caprices du destin, et se considérant comme arrivés au terme du voyage, s'assirent sur le gazon.

— C'est plus beau que nous ne l'avions rêvé, disaient-ils tous ensemble.

— Ah ! ça en vaut la peine ! disait Bernard. Je vais en prendre un fameux dessin.

— Ah que nous avons eu raison de persister, disait Jehan Ster, et que ce pays est intéressant !

— Ah qu'on est bien ici ! disait Jacques.

— Vous voyez, mes chers compagnons, dit Thomas, que la vertu est toujours récompensée, en ce monde-ci — ou dans l'autre.

TABLE.

	Pages.
INTRODUCTION	5
I. De Bruxelles à Dinant.	13
II. De Dinant à Han.	69
III. De Han à Saint-Hubert.	125
IV. De Saint-Hubert à Houffalize.	159
V. D'Houffalize à La Roche	201

EN ARDENNE.



ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.



BRUXELLES. — TYP. MÈC. DE CH. VANDERAUWERA,
MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 25.

EN ARDENNE,

PAR

QUATRE BOHÉMIENS.

NAMUR.—DINANT.—HAN.—SAINT-HUBERT.—HOUFFALIZE,

LA ROCHE.

DURBUY.—NANDRIN.—COMBLAIN—ESNEUX.—TILF.

SPA.

II

BRUXELLES,

CH. VANDERAUWERA, ÉDITEUR,
MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 25.

—
1836



LA ROCHE.

I

L'entrée des quatre bohémiens à La Roche fit une certaine sensation, quoiqu'ils ne fussent pas dans toute leur beauté : un bohémien sans sac est comme un oiseau sans ailes; mais leurs grands chapeaux et leurs grandes barbes, leurs physionomies et leurs tournures suffirent à exciter l'étonnement et la curiosité.

Eux-mêmes, plus curieux et plus ébahis que les indigènes, descendaient tranquillement la

rue étroite par laquelle on arrive de l'Orient, s'arrêtaient devant les maisons, observaient les figures, et se communiquaient tout haut leurs remarques.

Quand ils se trouvèrent sur le pont, leurs admirations n'eurent plus de retenue. Toutes les petites maisons à gauche, qui ont des terrasses avancées sur l'Ourte, leur parurent les plus désirables du monde ; et le vagabond Thomas en signala une surtout où il déclara qu'il voulait finir ses jours.

Son caprice subit fut de l'acheter, et il demanda très-sérieusement conseil au sage Parchemin sur les moyens efficaces d'acquérir ce domaine sans payer, ses capitaux étant engagés ailleurs. Il fallut même qu'il se renseignât immédiatement sur le propriétaire, sur les conditions possibles d'acquisition, sur les tenants et aboutissants, et généralement sur les qualités et les défauts de cette bicoque incomparable.

C'est pourquoi il interpella le premier passant, et, l'amenant par le bras au bord du parapet, avec une gravité imposante :

— Combien vaut cette petite maison-là... ses deux étages et sa terrasse ? A qui doit-on s'adresser pour l'avoir, ce soir, tout de suite ?

— Mais c'est la maison du notaire, un homme riche, qui ne la vendrait pas pour un empire.

— Du notaire? hélas! je suis donc condamné à la bohème perpétuelle, quand j'étais résolu à me fixer enfin dans cette Wallonie! C'est la première fois qu'il me prend la fantaisie de vivre en bourgeois, comme tout le monde!... Et la dernière fois, ajoutait-il en riant. Allons dîner, mes amis.

Tout au bout de la rue, sur la droite, à l'extrémité du *faubourg*, ainsi que l'avait indiqué M. X*, est l'*hôtel des Ardennes*, qui ressemble presque autant à une petite ferme qu'à une auberge; car le maître de l'établissement est en même temps cultivateur et fait valoir ses terres. Il y avait des charrettes et des brouettes devant la porte, et cette apparence un peu rustique ne déplut point à nos voyageurs.

La maîtresse repassait du linge dans la salle à manger, et ne se donna aucune entorse pour satisfaire à l'impatience de Jacques, qui s'était assis devant la table sans nappe.

Ils ne sont pas très-démonstratifs ni très-remuants à La Roche, et n'en prennent qu'à leur aise, la Providence étant naturellement chargée du plus gros. C'est leur manière

comme ça, et peut-être n'est-ce pas la plus mauvaise.

Petit à petit, tout s'accommoda néanmoins, par le concours d'un jeune garçon assez éveillé, quoiqu'il aille à l'école chez les *Frères*. On eut des truites, on eut du lièvre ; on se dispensa de goûter le vin du cru, qui fut réservé pour un moment moins solennel. Le bordeaux qu'on but, pouvait bien d'ailleurs ne pas venir de très-loin.

On n'était pas enchanté de l'hospitalité, et l'on s'empressa de sortir pour profiter du crépuscule, se promener un peu avant la nuit noire, et faire une première reconnaissance de l'intérieur de la ville.

« La ville et ses faubourgs » étaient bien mornes, le soir. Les maisons commençaient à se fermer. Après avoir repassé le pont, on longea toute la grande rue, et on nota sur la droite l'entrée du château, puis l'église, qu'on réservait tous deux pour la matinée du lendemain ; puis, la poste aux lettres, où M. Ster, qui avait à retirer des journaux et papperasses, ne manqua pas de frapper, mais en vain ; puis, la route qui monte vers la Baraque de Fraiture, où elle se bifurque.

On s'assit un instant sur les talus du chemin, à regarder le paysage déjà tout sombre ;

car La Roche, au fond de son trou, perd une heure du soleil, qui se couche derrière la haute colline de Corumont.

Au retour, la rue était absolument déserte et muette. On entendait seulement, à travers les fenêtres de quelques maisons, psalmodier les prières du soir en famille : ici, un roucoulement confus et monotone ; là, des voix enfantines mêlées à un timbre sourd et nazillard, les petits répondant en fausset aux versets marmottés par les vieux parents.

— Je me sens tout attristé, dit Jacques à son compère Thomas. Permets-moi de t'offrir un grog au café de la Montagne, à mi-hauteur du coteau, presqu'en face de l'*hôtel des Ardennes*. On assure que c'est le Tortoni de l'endroit. Le sage Parchemin et le petit Bernard, qui ne boivent jamais entre les repas, ont le droit de rentrer à l'hôtellerie ; Johannes y demandera le *Journal de la Belgique*, qu'il a déjà reluqué dans la cuisine, et Papillon y crayonnera sa première impression du château. D'ailleurs, nous ne ferons pas attendre longtemps.

La cité de La Roche n'est pas encore illuminée au gaz. Jacques et Thomas s'aventurèrent à tâtons dans une ruelle montueuse, guidés toutefois, comme les Mages ou les

bergers allant vers Bethléem, par une lumière qui brillait à une certaine distance au flanc du coteau.

— Je ne te cacherai pas, disait Jacques, que j'ai aperçu tantôt une tête de femme à la fenêtre de l'établissement, et bien que l'apparition fût très-lointaine, j'ai deviné je ne sais quoi, de la tournure, de l'animation.

— Il faut voir, répondait Thomas, car tout ce que nous avons vu jusqu'ici est assez décourageant. Je crois que j'ai bien fait de ne pas acheter la maison du notaire !

Le Tortoni de la Montagne était ouvert. Ils y trouvèrent une demoiselle très-bien peignée et très-bien élevée, qui eut la complaisance de leur servir des grogs et de continuer sa broderie au comptoir. Son père, M. H., d'origine rhénane sans doute, a établi à La Roche une manufacture de poteries en grès verni. Ils en examinèrent de beaux échantillons, firent mille compliments à la fille du Palissy des Ardennes, sur ses pots couleur de fer et sur ses cheveux couleur de soleil, et promirent de revenir en plus nombreuse compagnie le lendemain.

Une seule chose avait contrarié Thomas à ce café de la Montagne, c'était une lithographie de Napoléon mort, « entouré des repré-

sentants de l'Europe, » avec cette légende :
« *Ils n'ont plus peur !* »

— Encore ! Partout ! Dans les montagnes et les forêts, dans les vallées et dans les plaines, ce spectre de malheur nous poursuivra donc toujours !

A l'hôtel, M. Ster avait non-seulement raccolé un journal, mais un homme à qui causer politique, l'hôtelier lui-même, qui, après avoir passé la journée au travail des champs, se réconfortait dans sa salle des voyageurs avec une infusion de tilleul !

Cette sobriété excessive était bien en harmonie avec la figure et la forme générale du personnage. M. T. est un homme grand et maigre, mince et svelte, dont la physionomie austère fait songer aux abstinences et aux macérations de la vie claustrale. Le caractère pensif de son visage et de son regard n'était point trompeur. Malgré la teinte catholique de son esprit (on est encore sincèrement dévot à La Roche), il était en train d'exposer avec une parfaite lucidité les griefs politiques et sociaux des habitants de la campagne.

Chose singulière, ce brave croyant et le philosophe Parchemin se trouvaient d'accord sur les questions économiques, financières, électorales, etc.

— On ne conçoit pas, disait M. T., qu'ils prennent tant d'argent à nous autres travailleurs, pour l'employer à quoi ? Il y a la moitié des dépenses de notre budget qui sont absolument improductives, ou même insensées...

— L'organisation militaire, n'est-ce pas ? cette jeunesse, la plus vaillante du pays, qu'on arrache à l'agriculture, pour en faire des *hait-l'ouvrage*, qui promènent le carnaval toute l'année, avec leurs coiffures grotesques et leurs sabres inutiles. Ce fer-là serait bien mieux employé en fer de charrue.

— Je ne dis pas cela, reprenait le modeste mais intelligent hôtelier, je dis que c'est dur de payer 30 à 40 millions par an pour qu'on nous enlève nos aides naturels, les enfants que nous avons dressés aux bons instincts laborieux et pacifiques, chacun selon ses petits moyens.

— Et penser que la Belgique a perdu ainsi plus d'un milliard, bien gratuitement, depuis la révolution de 1830 !

— Un milliard ! ça se peut bien. Il y aurait eu de quoi mettre en plein rapport toutes les terres de l'Ardenne et de la Campine. Je crois que si l'on s'entendait, on pourrait transposer, d'une colonne à l'autre de notre grand-livre de la richesse nationale, bien

des chiffres, qui arriveraient à exprimer un bénéfice au lieu d'une charge.

— Et pourquoi les citoyens ne s'entendent-ils pas ? car enfin nous avons nos élections. Pourquoi ici, à La Roche, par exemple, ne choisissez-vous pas parmi vous un travailleur comme vous, qui ait les mêmes idées et les mêmes intérêts, et qui les défende ? Si nous en faisons autant, nous aussi, dans les autres centres électoraux, eh bien, nous finirions par avoir une représentation nationale qui traduirait en lois nos volontés éclairées et légitimes.

M. T. souriait finement et balançait à répondre ; puis, avalant une tasse de tilleul, il reprit :

— Entre nous ! est-ce possible ? D'abord nous n'avons pas beaucoup le temps de nous éclairer tous sur les affaires générales, qui néanmoins sont aussi les affaires de chacun... Et pour *moyenner* tout cela, il faudrait des facultés que nous n'aurions point, une fois là-bas, dans l'assemblée. Est-ce qu'on écouterait des paysans comme nous, parmi tous ces avocats !... Et puis encore, voyez-vous, il y a des rivalités, des jalousies... Pierre le laboureur représentant des laboureurs de La Roche, ça leur semblerait bien

plus drôle que de se faire représenter par M. le baron ou par M. le grand propriétaire ! Ça toujours été comme ça, et...

— Et ça changera, il faut l'espérer ! interrompit Thomas, qui, à l'autre bout de la table, avec son compère Jacques, écoutait la fin de la conversation. Nous autres gens de la terre, notre mère, nous la défendrons, à la fin ! Par-bleu et Par-vert ! par le ciel et par la terre ! les seigneurs de l'Eglise et de l'État ont fait leur temps. Que le peuple, qui est à genoux, se relève ! il se trouvera de la même taille que ses maîtres, apparemment !

Cette boutade intempestive était d'une couleur un peu trop foncée pour le discret interlocuteur du mielleux Jean Ster. Celui-ci tira sa montre ; l'hôtelier but une tasse de tilleul ; Jacques finit son verre de genièvre ; Papillon ferma son album :

— Onze heures et vingt-deux minutes, formula M. Ster. Allons rêver, en dormant, au grand problème de la justice...

— D'autant, ajouta Papillon, que je me *découcherai* de grand matin pour dessiner le château sous la lumière orientale, qui doit lui aller à merveille.

— Encore un bien joli mot, *découcher* ! On dit nouer et dénouer une ceinture, boucher

et déboucher une bouteille, n'est-ce pas, Jacques? on dit déplacer, déloger, déchausser, déboutonner, découdre, débarbouiller, dénicher, et mille autres *dé* qui *défont* ce qui a été fait. Quand on s'est couché, il est donc très-bien de se découcher.

— Le mot n'est pas d'hier, nota M. Ster. Il est dans notre admirable chroniqueur du xv^e siècle, George Chastelain d'Alost. La langue wallonne a eu bien raison de le conserver au lieu du mot vague *se lever* : vous êtes assis sur une chaise ou sur un divan, à table ou au coin du feu ; vous vous levez ; c'est bien. Mais vous êtes couché dans votre lit ; vous vous découchez ; c'est mieux. Et connaissez-vous *surcoucher*? « Mon petit frère *surcouché* dans le même lit que moi ; » ça se dit.

— Et ce n'est point trop mal comme langue, ajouta Thomas. Mais comme idée, ce n'est pas si joli que le flamand et l'allemand, qui disent : *Je dors avec... Ich schlafe mit*. Un père dit très-bien : « Je dors avec ma petite fille ; » ou un frère : « Je dors avec ma petite sœur. » C'est décent et ronflant cela, comme les mœurs de nos contrées patriarcales. Ils ne dorment pas si chastement en famille dans les pays chauds... Dormez donc bien, chacun tout seul. *Schlafen Sie wohl!*

— *Good night !* répondit Jean Ster.

— *Bonn' nulle !* répondirent Jacques et Papillon.

II.

A cinq heures du matin, ils montaient par la route qui va au rocher Corumont, accompagnant Bernard, dont l'instinct pittoresque avait deviné, afin de surprendre le château dans son vrai caractère, le plus beau moment et le plus bel endroit.

— Pour venir à La Roche, disait Thomas, nous avons mis juste le temps que Dieu mit pour créer le monde : six jours. Et nous sommes heureux comme des dieux de ce que nous avons fait ; car nous voyons que c'est bien fait. Complaisons-nous donc dans notre résultat, mais non pas, toutefois à jamais, comme le Père Éternel, qui, depuis sa grande semaine, se croise les bras sous son manteau bleu... Or, par conséquent, c'est aujourd'hui le septième jour, le jour du repos et du plaisir, le jour du sabbat !

— Hélas, interrompit Jacques, ton sabbat tombe un vendredi ! nous sommes précisé-

ment à cette journée néfaste durant laquelle on ne mange point de jambon dans les Ardennes.

— Hélas, continua Johannes, nous sommes au jour des *crompires*, des *poires tortues* (du flamand *crom. peer*, sans doute de l'anglais *crooked pear*), ou des *poires de terre*, suivant M. 4G (du hollandais *grond peer*, qui viendrait encore de l'anglais *ground pear*) ; car, quelle que soit l'étymologie, ces Wallons contrariants appellent poires les pommes de terre. Tu peux compter que notre hôtesse nous en servira aujourd'hui à discrétion, pour célébrer notre festoyement.

— Et donc, reprit Thomas, par quelle ironie conserve-t-on encore à ce jour-là, en français, son nom païen, vendredi, jour de Vénus ? Pourquoi, en anglais et en allemand, *friday*, *Freitag*, le jour de la liberté ?... Mais je me proposais de jouer par la vue et non par le goût. J'espère que tout notre temps sera consacré à voir les merveilles qui nous entourent. Voir, c'est la moitié de sa-voir, n'est-ce pas, Parchemin ?

— Sans doute. Tiens, voici déjà le siège de Pepin de Herstal... ce moreeau de roc, qui ressemble un peu à tous les autres. Mais enfin c'est là que Pepin s'est assis, « pendant qu'on

bombardait la ville », disent les paysans ! M. X^m m'en a, je crois, expliqué hier la vraie tradition. Affaire de chasse. Au pied de ce rocher, à cause de la disposition abrupte de la colline, aboutissaient et aboutissent encore trois sentiers qui se joignent en un seul et où passe forcément le gibier. Les chasseurs du pays y ont tué *au bâton* lièvres et renards.

— Mettons ! dit Thomas, et grimpons encore un peu plus haut, là où Bernard est déjà assis comme un roi. Il a trouvé le point d'aspect ; car il taille ses crayons.

En effet, le château, vu de là, est dans toute sa majesté. Les ruines y étalent sur le ciel leurs découpures principales, terminées à droite par un pan à pic, surmonté d'un débris de tour. A gauche, les murailles du nord, couvertes de lierre, se présentent de trois quarts, plongent dans le rocher, également couvert de lichens et de verdure, au-dessous duquel descendent encore en pente roide de petits prés verts avec quelques arbres d'une forme bizarre. Cette ligne, élancée du bas du vallon jusqu'au ciel, est d'un grand style. De ce même côté, entre les ruines et la montagne voisine, qui se dresse plus haut qu'elles, on aperçoit par une échappée un tournant de la rivière, alors brillante comme une plaque d'acier,

sous les premiers rayons obliques du soleil. Au contraire, la face occidentale du château exposée devant Corumont était toute noire, à cette heure, et se modelait en brun fauve sur un fond de collines enveloppées de douces demi-teintes. Aux avant-plans le creux de la vallée, plus ombreuse encore que les ruines, servait de repoussoir vigoureux.

La petite ville, étagée au pied du château vers la droite, et frappée de quelques reflets de lumière sur ses maisons et ses toits multicolores, ajoutait de la variété à ce tableau, d'un ensemble véritablement superbe et très-impressionnant.

Bernard vantait surtout le ton incomparable des ruines bronzées. Les autres ruines fameuses, comme Franchimont ou Poilvache, sont pâles à côté du vieux château de La Roche; le ton de Montaigne s'en rapproche un peu plus. Peut-être est-ce à la qualité de la pierre qu'il faut attribuer cette sombre et austère couleur, ou plutôt peut-être à la position de La Roche et de Montaigne, enserrés au milieu de montagnes et comme fortifiés tout à l'entour par la nature, tandis que Franchimont et les autres dominant les campagnes et sont mieux préservés de l'humidité par le grand air.

Thomas demi couché sur une mousse drue et profonde, était aussi dans le ravissement, et après une longue contemplation muette, il se leva tout à coup, et s'écria avec un mélange de lyrisme et de sarcasme burlesque :

— Que la Nature est magnifique et généreuse ! et que l'homme est stupide ! Si l'humanité n'est pas heureuse, c'est bien sa faute ! Car la Nature a d'abord donné l'homme et la femme l'un à l'autre, le plus beau présent mutuel qu'elle pût leur faire. Puis elle leur a donné à tous deux l'utile, le délectable et même le superflu : la lumière, n'est-ce pas Bernard ? l'air et le feu ; l'eau, n'est-ce pas Johannes ? la vigne, n'est-ce pas Jacques ? Et le bois et le métal pour qu'ils se créent des abris et des instruments de puissance ; et pour qu'ils s'en tissent des vêtements, le chanvre, ce divin *pantagruelion*, si éloquemment célébré par Rabelais ; et le blé pour qu'ils s'en nourrissent ; et les animaux forts ou sagaces, intrépides et fidèles, pour qu'ils s'en fassent des compagnons de plaisir ou des aides de travail ; et les oiseaux qui chantent dans les bois, et les fleurs qui parfument les tapis de la terre ; et les saisons qui changent la parure de tout, pour qu'on ait à chaque instant la jouissance du nouveau ; et le

vent, et la pluie, et la tempête, Dieu merci, pour agiter cette beauté éternellement variée dans sa persévérance éternelle. Ah que je voudrais boire à la Nature en face de ces ruines!...

— Voici ma gourde, interrompit Jacques.

— Barbare ! répondit Thomas, en se recouchant parmi les bruyères. Ne comprends-tu pas que c'est un toast idéal que je porte à la Vie ! Tous tes breuvages grossiers sont indignes d'une pareille célébration religieuse. Il y faudrait je ne sais quelle ambroisie dans une coupe de diamant et de rubis. Qu'as-tu là dans ta bouteille de verre opaque ? du *pecquet*, misérable Wallon !... Donne-m'en une *gotte*.

M. Ster riait à la tirade de Thomas, finissant par un baiser à la gourde, et il reprit à son tour, sur une gamme héroïque :

— C'est la grande Déesse des Ardennes qu'il faudrait à Vad'l'avant le bohémien pour compagne et pour guide au travers des antiques forêts de ce pays qu'il admire. Quels voyages féeriques il entreprendrait, monté sur la *Bête de Staneux*, moitié femme et moitié cheval!...

— Et qu'a de commun cette Bête de Staneux avec la Déesse des Ardennes ? demanda Thomas.

— Tu ne connais pas le centaure femelle, à queue de lion, et portant l'arc et les flèches pour gouverner son domaine sylvatique, la déesse invincible dont les images peintes sur des bannières et des étendards étaient conservées autrefois dans l'église de Polleur, près de Spa? Jacques et Bernard la connaissent bien, la Bête de Staneux?

— Même qu'elle présidait à la fameuse fête annuelle de la *Cour-du-Coucou*, qui attirait à Polleur toutes les populations environnantes, répondit Jacques. Il y a des anciens du pays qui s'en souviennent encore, et qui ont vu le « portrait authentique », conservé à l'église jusqu'en 1789.

— Nos ancêtres s'amusaient mieux que nous, dit Thomas, avec leurs superstitions fantastiques, où la religion et la fable, l'imagination et la poésie, l'amour et la gaieté, s'entremêlaient pour fêter des traditions ou des gaudrioles. Il me paraît que cette *Cour-du-Coucou* devait avoir du bon, et que la Diane de Staneux, qui patronnait cette solennité, n'était pas si vierge que la Chasserresse antique.

Bernard cependant avait fini sa vive étude, sans autre prétention que de traduire l'effet fugitif du soleil levant derrière cette masse

capricieusement modelée par les siècles.

Ils descendirent pour visiter l'intérieur du château, se proposant d'en aller contempler encore le dehors, d'un point de vue différent, à une autre heure de la journée.

Après bien des vicissitudes, les ruines de La Roche sont enfin devenues, depuis quelque temps, propriété nationale. L'État les a achetées 1,000 francs ! et le concierge en paye 20 francs par an ! Il faut donc que les voyageurs, les touristes, les Anglais, les étrangers, ne viennent jamais les visiter, car une douzaine de visiteurs suffirait à rembourser le prix de ce bail incroyable. 20 francs ! seule l'herbe qui croît dans les cours et sur les talus doit produire plus que cela. On voit d'ailleurs à l'inexpérience du guide, qu'il n'est pas habitué à conduire des amateurs. Il ne sait rien de son château, ni traditions, ni légendes, pas même les faits récents, pas même la topographie. Ce furent Thomas avec sa pratique des vieux monuments, M. Ster avec son érudition, qui pilotèrent le brave concierge et expliquèrent, plus ou moins subtilement, le passé historique et architectonique de l'ancienne forteresse féodale.

Les constructions d'entrée, arcades, voûtes profondes sous lesquelles s'abaissaient

les herses, ont presque disparu; il ne reste plus que deux tronçons de tours et des murailles rampantes. Après une première cour, un escalier percé en plein roc conduit à une place qui dut être la place d'armes avec ses esplanades protégées par des créneaux et autres ouvrages militaires; de divers côtés s'avançaient, selon la configuration de l'éminence granitique, des tours de défense ou des bâtiments d'habitation. Mais on n'a pas conservé une seule pièce un peu intacte, avec le moindre débris de plafond; tout s'est affaissé, et le jour pénètre partout, si ce n'est dans une sorte de casemate, sans autre ouverture qu'une porte cintrée, et dont le rocher fait les parois et la voûte. Ils appellent ça *la cave au vin*. C'était peut-être un réduit pour abriter les hommes d'armes en certains cas de résistance, ou en cas d'incendie. On y a dansé vraiment à une des kermesses de La Roche. C'est pourquoi M. Ster y écrivit au crayon la fameuse inscription qui fut dressée en 89 sur le terrain où le peuple de Paris avait rasé la Bastille : « Ici l'on danse ! »

En se promenant sur les plates-formes, on rencontre, outre des citernes comblées et un puits qui communique, dit-on, avec l'Ourte, plusieurs excavations à peu près comblées

aussi, et qui pourraient bien être les orifices de souterrains procurant une issue extérieure et lointaine. Thomas assurait qu'il n'y a pas un château du moyen âge sans galeries inférieures conduisant au dehors, à des points soigneusement dissimulés dans des anfractuosités ou des halliers; et que, s'il avait le temps et l'argent, il voudrait s'engager dans ces couloirs, les déblayer, et reparaître quelque part au pied de la montagne ou au bord du torrent.

Le concierge interrogé répondit qu'en effet il était mention de souterrains, et qu'il y avait plus bas, vers les racines du rocher, diverses ouvertures comme des gorges de cavernes. Mais personne ne s'est tourmenté de cela, pas plus que des oubliettes, dans lesquelles on descend encore à une certaine profondeur. Le locataire en retire du sable pour ses jardins, et dans le sable il a souvent retrouvé des ossements et des morceaux de ferraille. Comment l'État ne fait-il pas opérer des fouilles régulières dans ce lieu si intéressant pour l'histoire, et où certainement on découvrirait, outre des armes et des ustensiles domestiques, des médailles et d'autres précieux témoignages qui aideraient à éclaircir le passé?

III

— Maintenant, à l'église ! dit Bernard. Il faut croire que nous verrons au dedans quelques raretés, pour nous dédommager de son affreux clocher, qui fait si mal à côté du château, et que j'ai eu bien soin de ne pas reproduire dans mon croquis.

— Hélas ! l'église comme le clocher est moderne, et peut-être les fondations seulement datent-elles d'une époque reculée. Rien de notable comme décoration. Le tableau du maître-autel est une copie *libre* du *Coup de lance*, du Musée d'Anvers ; à droite et à gauche, sont d'assez bons originaux de l'école de Rubens, une *Adoration des Mages* et une *Présentation au Temple*, avec leurs pendants. De sculpture, point, sauf un délicieux petit bas-relief dans le style le plus fin de la Renaissance : deux figures agenouillées en prière, Jean de Waha, écuyer, prévôt-capitaine du comté de La Roche, mort en 1564, et sa femme, morte en 1585. Ce devait être

un fragment de leur tombeau. Les fonts baptismaux ont aussi de curieux leur date, fouillée en creux dans la pierre, 1593.

M. Ster cependant avait trouvé son affaire, et demeurait pensif et recueilli devant un grand tableau moderne, que Bernard et Thomas, ayant jugé de loin à son abominable couleur agaçante, n'avaient pas même voulu aller regarder de près. Mais quand ils eurent assez admiré le petit bas-relief du xvi^e siècle, ils s'approchèrent pour emmener leur compagnon.

Ce qui excitait ainsi la méditation du philosophe Parchemin, c'était un portrait, en pied et de grandeur naturelle, de Notre-Dame de la Salette; singulière peinture, signée Verhas, et représentant avec un aplomb miraculeux le *miracle* tant exploité par les prêtres dans toute l'Europe catholique et en Belgique particulièrement. La jeune Vierge, coquettement habillée de blanc, de la tête aux pieds, bonnet blanc, souliers blancs, est couronnée d'étoiles et porte sur son sein un crucifix; descendant d'une *gloire* et marchant parmi des roses, elle apparaît à deux enfants, un petit garçon en blouse et une petite fille en bonnet noir. C'est adorable.

En rentrant à l'auberge pour dîner, l'intré-

pide Johannes ne manqua pas de dire à l'hôtesse :

— Vous avez, madame, un bien beau tableau dans votre église, et qui inspire sans doute à tous les fidèles une vénération bien méritée, la Notre-Dame de Salette...

— Ah, monsieur, c'est un grand bonheur pour nous de posséder cette sainte image devant laquelle chacun va implorer des grâces. C'est madame la baronne de G. qui l'a donnée à notre paroisse, par l'intermédiaire de sa femme de chambre. Elle avait fait faire ce tableau pour sauver sa fille d'une maladie...

— Et la fille... est morte? demanda sournoisement Thomas.

— Oui... mais en odeur de sainteté..

— Nous ne mangerons pas de gigot ni de jambon d'Ardenne aujourd'hui, bien sûr! dit tout bas maître Jacques.

Les *crompires* et le poisson annoncés le matin par John composèrent, en effet, tout ce dîner de vendredi.

— Je regrette bien de n'avoir pas été à l'autre auberge, [murmurait Jacques, d'un air contristé, en avalant par compensation une grande rasade d'assez mauvais vin. Peut-être ne nous eût-on pas fait jeûner aussi correctement à l'hôtel du Nord; car enfin, les

voyageurs, les femmes enceintes et les malades ont le droit de ne pas mourir de faim ; et moi qui suis déjà exempté du jeûne par ma qualité de voyageur, je me sens toujours aussi un peu malade le vendredi, en appréhension du jour maigre.

— Mais probablement, répondit M. Ster, on nous eût mis au même régime dans cet *hôtel du Nord*, tenu par trois frères qui, dit-on, s'en vont tous trois à la file, chapelets aux doigts, livre sous le bras, entendre la messe, chaque matin.

— Je crois décidément que j'ai bien fait de ne pas acheter la maison du notaire ! répétait Thomas. Le curé, ses paroissiens, et Notre-Dame de la Salette auraient voulu m'empêcher de vivre chez moi à la mode de bohème, qui est la mienne.

— Allons donc nous promèner au bord de l'eau et sur les hauteurs, dit Bernard. La nature, du moins, nous offre ici une satisfaction complète.

M. X^e arrivait pour visiter ses connaissances de la veille. Il proposa une longue tournée dans les environs, en rayonnant sur les points d'où l'on peut découvrir les aspects les plus pittoresques du château, de l'Ourte, des rochers, et du paysage en général.

Une fois en plein air, tout le monde reprit bien vite sa bonne humeur. Le temps était très-favorable, la lumière changeante, le ciel plein de contrastes qui se reflétaient sur la terre. Tantôt le lit tortueux de l'Ourte se démasquait en clair au fond de l'évasement des collines; tantôt une pointe de rocher dessinait un grand profil sombre sur des nuages blanchâtres. De l'imprévu partout, à cause des bouleversements extraordinaires de cette partie des Ardennes, si différente des contrées plates et uniformes qui avoisinent Bastogne.

De temps en temps, ils s'asseyaient sur quelque éminence, d'où M. X^e leur expliquait les localités. On discernait des hameaux ou des bois, éloignés de plusieurs lieues; on perdait du regard et l'on retrouvait plus loin le cours du torrent; de tous côtés, une nature variée, originale, quelquefois mélancolique, souvent terrible, toujours saisissante.

Quand on avait vu par ici, on se retournait par là. Nouvelles apparitions magiques. Car dans ce pays de La Roche, la nature privilégiée a tout ce qu'il faut pour produire les plus beaux effets : l'eau, le rocher, les bois, les prés, les champs en culture, les déserts arides, et surtout le mouvement.

On causait aussi, tout en regardant autour de soi. Jehan Ster, préoccupé de Marcourt où l'on devait passer en allant à Durbuy, interrogeait M. X* sur la belle Théroigne qui est née là, à une lieue de La Roche, quoique les historiens français s'obstinent à l'appeler « de *Méricourt... et la Liégeoise.* »

Il se trouva que M. X* avait connu personnellement une sœur de Théroigne, veuve d'un médecin, chez laquelle il était allé plusieurs fois dans son enfance, et qui s'amusait à leur faire boire du vin, à lui et à de petits camarades, sans négliger d'en avaler pour son propre compte, plus que de raison. De Théroigne elle-même, M. X* ne savait que ce qu'en rapportaient quelques anciens du pays : « Qu'elle était revenue à Marcourt au moment de sa grande célébrité (on disait qu'elle allait être *reine de France!*) ; qu'elle avait passé à La Roche avec une femme et cinq ou six cavaliers ; qu'arrivée à Marcourt, elle avait donné une fête ; » et, ajoutait M. X* :

— Il y a encore à Marcourt des vieux qui l'ont vue, qui se rappellent tout cela, et vous conteront leurs souvenirs.

— Ah ! ah ! disait M. Ster, nous allons donc nous divertir un peu à Marcourt en nous faisant déduire ces renseignements si nouveaux

et tout à fait inconnus. Conçoit-on que les touristes qui ont suivi l'Ourte, de La Roche à Durbuy, comme mon savant ami Van Bemmél et le professeur Jerpinus, n'aient point songé à éclaircir sur les lieux mêmes cette biographie curieuse pour l'histoire de la Révolution française et même pour notre propre histoire. Thomas, tu seras mon second, toi qui aimes mieux à apprendre des vivants que des morts, et qui railles les voyageurs racontant pour la centième fois de vieux livres qu'on peut lire dans les bibliothèques, au lieu de raconter leurs impressions et leurs trouvailles *de visu et de auditu*.

— Oui, répondit Thomas. Cette Théroigne m'intéresse à cause de sa beauté, de son courage viril, de sa passion du renouvellement, et de sa fin si dramatique et si malheureuse. Le lion dont elle avait caressé la crinière, et qui l'avait portée en triomphe, comme une bacchante dans les orgies du vieil Orient, le lion populaire l'a frappée ignominieusement et lâchement ! Il y avait bien de quoi devenir folle enragée, avec ce caractère si indomptable et si fier !

— En conscience, ajouta M. Ster, les ennemis de la révolution sont injustes et méchants de s'accorder à flétrir cette femme,

quand ils admirent une autre fanatique qui lui ressemble beaucoup, quoique plus froide et plus sombre, et qui, de sa propre main, a tué pour son idée. La belle Luxembourgeoise, du moins, n'a pas assassiné, comme la belle Normande. La conviction politique d'Anna Théroigne est, d'ailleurs, de la même couleur à peu près que celle de Charlotte Corday. Si celle-ci s'en est prise à Marat, l'autre n'avait pas craint d'attaquer Robespierre, et l'outrage qu'elle subit lui vint des Jacobins les plus exaltés. Si Théroigne a figuré au 6 octobre et au 10 août, elle a toujours énergiquement répudié les massacres de Septembre, et elle n'est pour rien dans l'époque qu'on a appelée la Terreur, puisque c'est au commencement de 93 qu'elle devint folle et fut enfermée d'abord dans un hospice du faubourg Saint-Marceau, avant d'être transférée à la Salpêtrière, où elle ne mourut, comme tu sais, qu'en 1817, la vaillante femme !

De conversations en conversations, de haltes en haltes, de circuits en circuits, on était revenu, après cinq heures d'excellente promenade, non loin de La Roche, et l'on descendait par le chemin au bord duquel est le café de la Montagne. ●

— Nous y ferons une pause, dit Jacques.

Le vendredi m'a altéré. J'aurais plaisir à boire un pot de bière, surtout si le pôt était de la fabrique de M^{lle} H.

— Vous me paraissez déjà assez bien au courant de notre pays, remarqua M. X* en souriant.

On but de la bière, on fit encore un tour en ville, on échangea des adieux avec M. X*, on remangéa des *crompires* à souper, on dormit d'un léger sommeil de vendredi, et le lendemain on rendossait les sacs pour marcher contre Durbuy.



DE LA ROCHE A DURBUY.

I

De La Roche à Hotton, il y a une nouvelle route, toute fraîche empierrée de grès coupants, laquelle, laissant à droite le coude de l'Ourte avancé au nord, où il forme une sorte de presqu'île, longe ensuite la rive gauche. C'est, dit le professeur Jerpinus, « une de ces bonnes routes de commune, faciles à construire dans un pays où la pierre est sous la main ; elles peuvent ne pas être très-fréquentées, *sans laisser d'être utiles*

à celui qui est dans le cas d'en user. » Elle sera même très-agréable à « celui qui sera dans le cas d'en user » quand les pavés auront été broyés et égalisés par les roues des charrettes et les souliers ferrés des piétons.

Les quatre bohémiens étaient d'une humeur délirante. Jacques faisait feu sur les cailloux raboteux; Bernardino s'y écorchait les talons et les chevilles, et trébuchait à chaque pas, sans cesser pour cela de regarder en l'air; Thomas causait avec lui des effets de soleil sur le paysage, ou chantonnait des refrains alpestres; John songeait à Marcourt, à Mercure, d'où vient, à ce qu'on prétend, le nom de ce village, et à la belle Théroigne.

Marcourt étant sur la rive droite, on passa l'eau dans le bateau d'un gentil moulin près de Jupille, avant les grandes îles que l'Ourte embrasse un peu plus loin. Un paysan qui s'en retournait à Marcourt, passait en même temps. M. Ster le raccrocha pour faire route de compagnie avec lui et en tirer quelques renseignements. L'homme était trop jeune pour avoir connu Théroigne, mais il savait, « par entendre dire, qu'elle était revenue au pays en voiture avec *un monsieur*; qu'ils avaient été soupçonnés d'être des *espions* et

forcés de s'en aller ; car la Belgique, à ce moment-là, n'était pas encore à la France. Du reste, le vieux Philippe le cabaretier l'avait vue dans le temps, et s'en souvenait comme d'hier. »

— Et ce vieux Philippe est toujours là, à Marcourt ?

— Oui bien, avec sa femme, une ancienne aussi, et sa fille. J'vas vous montrer leur *máhon* tout à l'heure.

La maison du vieux Philippe est presque sur le bord de l'Ourte. Pour ne pas trop ébouriffer le Philémon et la Baucis de Marcourt, par l'invasion subite de quatre barbes étranges, Jacques et Bernard allèrent s'asseoir à quelque distance sous un saule ; John et Thomas y laissèrent leurs sacs et leurs bâtons, et entrèrent tous deux dans le petit cabaret.

Ce fut la vieille qui les reçut, les introduisit dans une pièce sombre, garnie de lits et de bahuts, et leur servit des petits verres de *pecquet*.

— Le père Philippe est sorti ? demanda Johannes, en accentuant son parler wallon.

— Il est au bois, répondit la femme.

— Il a bien connu Théroigne, autrefois, n'est-ce pas ?

— Tiens, dit la vieille, qu'a-t-elle donc fait, la Théroigne, pour qu'on en parle tant?

Et elle s'assit près de la table. Sa fille aussi, entendant ce jargonage, vint tournailler curieusement autour du poêle.

La vieille reprit :

— Oh que oui ! que Philippe a vu la Théroigne ! et moi aussi, mais je n'ai pas si bonne mémoire que lui, car je n'ai encore que soixante-neuf ans et lui en a septante-neuf. C'était une *belle commère* tout de même ! Les vieux s'en entretiennent encore à la vesprée.

— Elle avait quitté le pays, n'est-ce pas ? pour quoi donc faire ?

— J'n'en savons rien, dit la vieille avec un sourire malicieux ; mais elle est r'venue une fois, bien *fringante*, avec une belle compagnie ; et elle a apporté des *mouchoirs de soie*, qu'elle a donnés à ses amis chez son oncle et sa tante. Elle allait chanter dans le bois avec ses *messieurs*, tous les soirs. Mon homme l'a vue passer souvent, allez !

— Et qu'est-ce qu'ils disaient ici de la voir comme ça si fringante ?

— Ils disaient qu'elle serait *reine de France* !

— Reine de France !

— Oui... *par ses gaillardises*.

Cette évocation de souvenirs amusait la bonne femme, très-robuste encore, et très-éveillée. Sa fille s'y intéressait aussi et écoutait sans mot dire, les yeux écarquillés, pareille aux petits enfants qui s'émerveillent d'un conte de fées.

La vieille sembla rêvasser un moment, ne répondit plus à quelques interrogations de M. Ster, et puis, comme sortant d'une méditation confuse, elle demanda à son tour très-gravement :

— Est-elle morte ?

— On le dit, riposta non moins sérieusement Johannes... Et n'y a-t-il plus personne de sa famille à Marcourt ?

— Il y avait encore son oncle, n'était longtemps ; mais il est mort, l'autre année. C'était le dernier de la famille. Il s'appelait *Delhaye* celui-là. La maison où est née la Théroigne existe encore dans le village... Qu'a-t-elle donc fait, cette Théroigne, pour qu'on en parle tant ! répéta la vieille.

Thomas et John admiraient cette sorte d'inquiétude naïve, troublant l'esprit obscur des deux femmes. Que se passe-t-il dans la tête de ces personnes incultes pour qui tout est mystère, et dont le regard intellectuel n'a jamais dépassé la vie d'un hameau ? Une

filles de Marcourt qui a manqué de devenir reine de France ! quelle épopée fantastique ! *Est-elle morte ?* n'est-ce pas sublime ? Il y a peut-être encore des paysans de Lorraine qui demanderaient simplement quand Jeanne d'Arc reviendra à Domremy.

M. Ster voulut continuer à faire bavarder la vieille et la mit sur saint Thibaut, dont la chapelle est en face de Marcourt, à l'autre bord de l'Ourte, sur le sommet d'une haute colline.

— Cet ermitage de Montaigu est habité, n'est-ce pas ?

— Aï. L'ermite est aussi un vieux de Marcourt. Il a 86 ans.

— Et a-t-il connu Théroigne aussi ?

— Je ne sais.

L'esprit de la bonne femme s'était reporté sur les miracles de saint *Thibââ*, et l'on n'en put obtenir davantage sur la belle Luxembourgeoise. Mais on apprit que saint *Thibââ* guérit infailliblement toutes les maladies. « Un enfant que la vieille avait vu porter dans une hotte à la chapelle y laissa ses *crosses* (béquilles), et revint en sautant. »

Ce beau miracle rappelait aux deux amis le miracle du Sganarelle de Molière, sur un enfant tombé du haut d'un clocher en bas, et

qui, une fois frotté d'un certain onguent, se leva et courut jouer à la fossette.

Mais il n'y avait rien à dire à la mère Philippe contre les miracles de saint Thibaut, bien moins surprenants pour elle que l'histoire de Théroigne presque reine de France!

John et Thomas lui souhaitèrent, à elle et au père Philippe, bonne santé et longue vie, et s'en allèrent raconter leur conversation à Jacques et à Bernard, très-impatiens sous leur saule. M. Ster eut soin d'en écrire aussitôt tous les détails, mot à mot, pour n'en pas perdre une nuance.

— Et en quelle année penses-tu, dit-il à Thomas, que Théroigne ait fait par ici ce voyage triomphal?

— Ce doit être en 94, lorsqu'elle alla à Liège, sans doute pour aider les patriotes du pays contre leurs oppresseurs. Ton paysan du bac de Jupille, qui parlait d'*espions*, me semble dans la tradition vraie...

— Peut-être bien, ajouta M. Ster; car, en effet, Théroigne avait été suivie depuis Paris par les agents de Marie-Antoinette l'*Autrichienne*, qui, à Liège, la livrèrent aux Autrichiens. Elle était déjà, d'ailleurs, dans toute sa célébrité. Dès 89, ne réunissait-elle pas dans son salon les hommes les plus notables

et les plus austères : l'abbé métaphysicien Sieyes, le mathématicien philosophe Roume, et Pétion, et bien d'autres ? Il n'est pas étonnant que les campagnards ardennais la considérassent comme une rivale de la « reine de France ; » Camille Desmoulins l'appelait bien « la reine de Saba ! »

— Et si vous alliez voir le curé et le bourgmestre ? dit Jacques ; peut-être vous communiqueraient-ils quelques pièces qui la concernent.

— Les anciens registres de l'état civil ne sont plus ici, répondit M. Ster. Ils ont été transférés à Cielle. Mais le *Bulletin du Bibliophile belge* a publié l'acte de naissance de Théroigne, extrait des actes officiels. En voici la copie, que j'ai eu soin d'apporter : « Anna Joseph (*sic*), filia legitima Petri Theroigne et Elisabethæ Lahaye, nata fuit die cima tertiâ Augusti 1762, quam susceperunt » Josephus Lahaye avunculus (c'est l'oncle » que la vieille Philippe appelle Delhaye) ex » Marcour et Francisca Lahaye ex Magoster. » Malgré cette pièce authentique, certains biographes écrivent Terwagne ; ce qui n'importe, car c'est la même prononciation, malgré la différence de l'orthographe.

— Et si nous allions à l'ermitage de Saint-

Thibââ? dit Papillon. On doit avoir une belle vue sur cette colline de Montaigu.

— Bah! répondit M. Ster; je sais que l'ermite est un vieil innocent dont nous n'apprendrons rien. Si nous nous lançons par là-haut, nous ne pourrons plus aller coucher qu'à Hotton avec les « kangourous » de la « dame au calibre formidable. » J'aime mieux Durbuy.

— Eh bien donc, puisque Parchemin est satisfait de son enquête, dit Jacques, continuons sur ce bord de l'Ourte, qui paraît charmant, et nous déjeunerons à Hotton, mais non pas dans le cabaret signalé par Jerpinus. Les femmes trop grosses m'ôtent l'appétit.

II

Un peu après Marcourt, on a très-longtemps devant soi une perspective réjouissante. Ce n'est plus le caractère sauvage, habituel aux bords de l'Ourte, quand elle lutte contre des rochers et se contourne pour passer au delà. Elle a trouvé ici une vallée assez élargie sur la gauche, et, coulant presque en ligne di-

recte pendant une demi-lieue, elle arrose avec nonchalance des prés verts, déjà tout enflouris. Sur la droite seulement, des coteaux boisés, en pente douce, lui forment une haie de petits taillis. Le paysage a pour fond le moulin de Bardouwez, au confluent du ruisseau d'Arlège, et le beau village de Rendeux-Haut, avec ses maisons gaies et propres, et des bouquets de grands arbres. Tout est frais, clair, attrayant. Cela repose des sites abruptes et tourmentés qui caractérisent en général le nord du Luxembourg.

Papillon s'arrêtait de cent pas en cent pas, se mirait dans la rivière tranquille, y trempait le bout de ses pieds, y barbotait avec ses mains, et semblait méditer quelque chose. Enfin, à un petit endroit tout à fait engageant, où des cépées de gentils frênes, penchés en berceau, projetaient leur ombre sur un abord facile, il se posa tout de bon, dégraffa son sac et le vida parmi les herbes humides.

— Je suis décidé à faire ici mon lavage, dit-il. Je ne connais pas de plus grand plaisir que de revêtir une chemise au naturel, bien trémoussée dans un torrent et séchée au soleil, sans repassage et sans empois...

— Mais, Papillon, mon ami, tu es donc à bout de ta réserve? dit Jacques. Ta demi-douzaine de chemises...

— Je n'en ai plus qu'une dans mon sac. Il faut qu'on m'ait volé les autres! Et me voilà obligé d'être ma propre lavandière, chaque jour, pour changer de linge, chaque matin. Qui m'aime, m'imité.

— Ma foi, raisonnèrent les autres, notre provision aussi est épuisée. Nous ne trouverons nulle part une eau plus émouvée et plus limpide, un bocage plus solitaire. Personne ne nous troublera ici. *K'minçans l'bouvéeie*, comme dit l'Adèle du *Voyage de Chaudfontaine*.

Et tous quatre se mirent en devoir d'imiter Bernard.

Jacques et Thomas, qui n'entreprennent jamais les choses à moitié, ôtèrent bottes, bas et hauts-de-chausse, conservèrent seulement leurs courtes blouses, et entrèrent dans l'eau jusqu'aux cuisses, pour laver leur linge plus à l'aise et sans se baisser. M. Ster, décemment accroupi sur le gazon, trempait ses chemises du bout de ses longs bras, comme on ferait d'un petit enfant pour le baigner, puis il les secouait à l'air et en aspergeait Papillon. Celui-ci, occupé, selon son ordinaire, de trente-six choses à la fois, des

insectes qui volent, du saut d'une grenouille au milieu des joncs, d'un coup de soleil sur la prairie, laissait aller une chaussette au fil de l'eau et tomber l'autre dans un trou.

De temps en temps, Thomas et Jacques remontaient sur le rivage, et bien proprement étendaient leur toile blanche sur la touffe d'un buisson, en manière de voile, puis, afin de se fortifier les jarrets au grand air, faisaient, ainsi demi-nus, un petit tour en sifflant ou en fumant une cigarette.

Pendant un de ces intermèdes pastoraux, on entendit un frôlement dans le taillis, et tout à coup par l'étroit sentier déboucha une grande paysanne portant sur sa tête un fagot de branchages. Les deux bohémiens n'eurent que le temps de se ranger un peu, et, pour allonger le devant de leurs blouses, ils se prosternèrent subitement tous deux en mamouchis, la tête inclinée à la hauteur des genoux. La fille rit de franc cœur; eux aussi. Elle passa; ils rentrèrent à l'eau. Elle se retourna, et ne les voyant plus qu'en buste à fleur d'eau, elle rit encore; eux aussi.

— Bonne baignade! dit-elle.

— Faites-en autant! dit Jacques.

— L'eau n'est pas encore assez chaude. Quand vous repasserez par ici.

— À revoir donc ! dit Thomas.

— À la Saint-Éloy ! dit-elle.

— Elle a de l'esprit, la Wallonne, reprit Thomas : elle veut dire que nous devrions avoir nos culottes à l'endroit... où on doit les avoir.

M. Ster *avait bon* durant cette wallonnerie, et Papillon se roulait sur l'herbe.

Tous deux étaient déjà à la fin de leur blanchissage, l'un ayant opéré avec la fière négligence d'un philosophe, l'autre n'ayant pas eu long embarras avec son trousseau incomplet.

Jacques et Thomas, qui avaient agi en toute conscience, arrivaient aussi cependant à leurs dernières pièces, et bientôt tout se trouva à sécher, pendu aux branches, ou étalé sur le gazon. Grâce au soleil et à la brise, un quart d'heure après on put plier une partie du linge demi-sec, et on accrocha le reste derrière les sacs pour le laisser flotter encore au souffle de l'air, ou bien on le fit voltiger au bout des cannes, en marchant.

— Voilà une bonne opération d'effectuée, disait Jacques, une fois qu'on se fut remis en route. Papillon a toujours des idées opportunes. Et ainsi, demain dimanche, nous pourrons, en toilette irréprochable, assister à la messe de Durbuy ; car j'ai l'intention d'y

chanter, de concert avec les honnêtes paroisiens, en souvenir du dimanche que nous avons célébré chez la sainte Eugénie.

— Comment! disait M. Ster, il n'y a que huit jours que nous sommes partis pour ce fortuné voyage? Combien de grandes cités et de grands peuples nous avons vus cependant! Que n'avons-nous pas appris sur leurs mœurs et leurs institutions! Combien d'exploits nous avons tentés et accomplis! Que de grandes choses on peut faire en une seule semaine!

— Point tant, répondit Thomas. Nous n'avons pas seulement encore fait soixante lieues! quand nous serons à cent, on commencera à compter. Nous n'avons encore vu qu'une belle femme! quand nous serons à trois...

— Et les demoiselles de Dinant! interrompit Jacques.

— Nous avons vu aussi, continuait Thomas, une incomparable mendiante, la momie d'Houffalize... et puis, quoi encore qui puisse s'appeler une rareté?

— Et le château de La Roche! prends-tu ça pour une chose vulgaire? dit Papillon.

— C'est vrai : les ruines de La Roche...

— Et la Meuse, et la vue de Dinant, et Houffalize, et l'Ourte!

— C'est vrai : il n'y a rien de plus beau, dans ce caractère.

— Et la grotte de Han ! s'écria M. Ster.

— C'est vrai : elle n'a pas sa pareille en Europe, à ce que je crois.

— Et Saint-Hubert ! dit Jacques, ne le comptes-tu pas comme une rareté en son genre ?

— C'est vrai. J'oubliais Saint-Hubert, comme pendant à la momie d'Houffalize.

— Et, Dieu merci, nous ne sommes guère qu'à moitié. Nous avons encore Durbuy, qui vaut presque La Roche ; Comblain, qui vaut autant ; Esneux, Tils, qui valent autrement, et encore l'Ourte, et puis l'Amblève, et puis, et puis...

— Et puis le hasard... ou notre volonté. Car rien ne nous empêche de prendre par le Rhin, les Alpes, l'Italie, la Méditerranée, l'Espagne... Grenade et Séville ! pensez donc ! de nous jeter un peu à gauche vers New-York, de traverser les Montagnes-Rocheuses, de visiter la Californie, de nous embarquer sur le Pacifique, et finalement de revenir par la Chine, l'Inde, la Perse, l'Arabie, Constantinople où l'on s'arrêterait un petit...

— C'est un beau voyage à faire, cela ! dit Papillon, et j'en suis. J'achèterais des che-

mises, une fois à Rome, et des souliers en Californie, après le passage des grands monts américains. Certainement je rapporterais dans mon atelier quelques chinoiseries, qui sont d'une si fine couleur.

— Ha ! ha ! ha ! nous voilà bien loin ! interrompit M. Ster. Profitons donc du bateau accroché là pour traverser ce grand fleuve, qui est peut-être déjà le Mississipi, le Gange, ou le Tigre... Nous devons voyager maintenant sur l'autre bord.

Le bateau que signalait M. Ster était celui du moulin de Bardouwez. Un nautonier parut, et il les transféra dans un pré de la rive gauche, où ils reprirent la grande route.

Après Rendeux-Bas et Hamoul, qui se touchent presque, on gagne Hampteau, et un peu au delà, du haut d'une colline que coupe le chemin pour éviter un pli de l'Ourte, on distingue à une petite demi-lieue le village d'Hotton.

De loin, il fait l'effet d'une ville. On dirait qu'il y a des promenades publiques, des quais, presque des monuments. En approchant, tout conserve encore sa bonne mine : voici des files de hauts arbres, des endiguements en pierre de taille — il ne manque pas de quartiers de roc brut, ni de carrières exploitées à

l'entour. Tiens ! voici un pont superbe ! et des rangées de maisons, le long du quai ! Tiens, une grande route, bien entretenue ; c'est sans doute celle de Marche à Barvaux. Mais nous sommes donc dans la capitale du Luxembourg ?

Ainsi pensaient les bohémiens jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le pont de Hotton. Là, l'illusion cesse. Il y a une sorte de quai large et d'une certaine longueur, quelques arbres d'une belle venue, deux ou trois fermes importantes sur la rive gauche, mais les maisons rangées sur la rive droite sont assez misérables, et derrière elles il n'y a plus rien. C'est comme un étalage de boutique, où toute la marchandise étant accrochée à la devanture, l'intérieur du magasin est vide.

Jacques ayant jugé du premier coup d'œil les ressources gastronomiques de ce village trompeur, commençait à se lamenter. M. Ster assura qu'on lui avait recommandé l'estaminet qui fait le coin à gauche du pont, et qui portait même l'étiquette ambitieuse de restaurant. Selon le rapport d'un habitant de La Roche, il devait y avoir là des beefsteaks pour le moins, et du vin potable. Ils s'y risquèrent donc, en invoquant tous les saints des Ardennes, à l'exception du grand saint Hubert.

III

Il se trouva que ce cabaret possédait du vieux vin excellent, et un rôti de bœuf, très-comfortable. L'homme et la femme, nouvellement établis, déployèrent même pour servir leurs pratiques une activité très-rare. Tout allait à souhait quand Papillon eut la malencontreuse étourderie de dire à M. Ster :

— Tiens ! Napoléon III qui est pendu là.

— Pendu !

— Regarde cette belle lithographie coloriée, qui sort des presses de Hollier, rue Galande, 37, à Paris.

— Encore ! oui ! C'est le *Mariage de l'Empereur des Français*... avec tout son cortège césarien. Les Français devraient garder ça pour eux, puisque ça leur plaît, et laisser leurs voisins tranquilles... Pourquoi donc avez-vous ça chez vous, citoyen belge ? continua M. Ster en s'adressant à l'hôte.

— Ce sont des colporteurs qui nous donnent presque pour rien ces images tout encadrées, répondit le cabaretier, et qui met-

traient même le clou pour^o accrocher leur cadre, si on ne l'accrochait soi-même. Que voulez-vous ! ça ou autre chose, ça nous est égal.

Parchemin jura entre ses dents, pour la première fois de sa vie, et but coup sur coup trois grands verres de vin.

— Allons-nous-en, dit-il.

Et interpellant encore le cabaretier un peu troublé :

— La route est-elle belle jusqu'à Durbuy ?

— La plus belle du monde, monsieur. Il n'y en pas de meilleure en Belgique.

— Et facile ?

— Droite. On ne saurait se tromper.

— Par où ?

— Là... C'est la grande route de Barvaux.

Rien que des plaines, à droite et à gauche ; pas un arbre. Une chaussée unie et plate ; pas une montée et pas une courbe...

— Ce n'est point cela, mon ami ! interrompit Thomas en secouant la tête. Nous vous demandons la route la plus laide, la plus horrible, la plus tortue, la plus difficile, la plus impossible, la plus introuvable. Avec des ornières, des fouillis, des mares, des trous, des gouffres, des précipices, des abîmes ! comprenez-vous ? Des torrents, des rochers,

des halliers, des arbres, des mousses, des gazons, de la verdure, des fleurs, tout ce qu'il y a de plus abominable enfin ! comprenez-vous ?

L'hôtelier se sauva dans sa cuisine, près de sa femme, pour se consoler de cette double bourrasque, à laquelle il n'avait rien compris du tout.

— Que diable aussi vas-tu-lui demander une belle route ! reprit Thomas. Ne sais-tu pas que les habitants de la campagne ne connaissent rien aux beautés de la nature ? Est-ce que tu crois que les agriculteurs qui passent dehors toute la journée ont jamais vu coucher le soleil ? Ils ont contemplé, à ce moment-là—les pauvres esclaves inéduqués ! — ils ont contemplé les mottes de leurs champs qu'ils doivent écraser le lendemain avec la herse, ou le fumier étendu sur les sillons. Ah ! mon cher philosophe, l'intelligence de la beauté dans la nature, qui fait la joie des esprits poétiques, est encore un privilège exceptionnel, réservé aux hommes de loisir, qui se sont réservé tous les privilèges, — ou aux bohémiens déclassés, aux excentriques indomptables, aux pauvres artistes, aux extravagants et aux fous—comme nous !

— Il a raison, dit Bernard. Je n'ai jamais rencontré un paysan qui ait su me désigner un endroit pittoresque, et j'en suis venu à adopter pour principe d'aller toujours du côté opposé à celui qu'on indique. Si quelquefois encore je demande le *meilleur* chemin, c'est pour l'éviter, et pour m'aider à découvrir moi-même le plus mauvais, qui est toujours naturellement le plus beau.

— Il a raison, répéta M. Ster. Allons d'instinct ! Votre instinct, à vous surtout, ne nous trompera point.

— Ouvre donc ta carte, Parchemin, demanda Thomas.

Et suivant du doigt le cours de l'Ourte :

— Parvert ! c'est tout tracé : Mellereux d'abord ; puis, enjamber le ruisseau de Naive ou Nif ; puis, le ruisseau de Saine et celui de Biraday ; puis, côtoyer le bois de Han, laisser Grand-Han sur la gauche, rattraper l'Ourte au village de Petit-Han, et de là tout droit sur Durbuy en une demi-heure. Grand-Han, Petit-Han, hélas ! où est Han tout court ? le Han de la princesse Victoria ! Allons, Jacques, va régler avec le brave restaurateur, et ramadou-le en le complimentant sur son vin. C'est justice :

Au sortir de Hotton, sur la grande route

de Barvaux, on aperçoit, non loin à gauche, le village de Mellereux, auquel conduit un sentier assez insignifiant. Après Mellereux, autres bouts de sentiers, d'où quelquefois l'on découvre l'Ourte, mais sans accidents dignes de remarque. Près du ruisseau de Biraday, le terrain est un peu plus mouvementé, et le bois de Han, qu'on voit sur la droite, procure du moins quelque distraction.

Malheureusement il fallait laisser là cette vagabonde Ourte se projeter à l'ouest par diverses contorsions jusqu'à Noisieux. Il fallait se diriger vers le nord. Le bois attirait d'ailleurs Papillon, qui proposa de s'y coucher à l'ombre, puisqu'on avait déjà fait presque la moitié du chemin.

Ils s'arrêtèrent donc quelques instants au pied d'un grand chêne; puis, au lieu de reprendre la voie le long des champs, ils se risquèrent dans une allée qui paraissait tendre au nord. Ce caprice sylvestre leur coûta peut-être une lieue de plus, mais non sans agrément. Et lorsqu'ils rejoignirent la plaine, un paysan qui travaillait là leur montra devant eux les fermes qui confinent à Petit-Han.

A Petit-Han, on but un verre de bière, assis sur les marches d'un estaminet. On pouvait

se considérer comme arrivé à Durbuy ; car, outre que la distance n'est plus longue, le chemin, assurait la servante de l'estaminet, est très-joli et assez direct : l'Ourte à gauche, des collines et souvent des arbres à droite.

— Ah ! ah ! dit Jacques, nous ne sommes donc plus très-loin de Durbuy ? Mais le temps est orageux, et il fait chaud. Puisque l'Ourte descend presque tout droit, j'ai envie de m'en aller à la nage. Vous m'attendriez sous le pont de Durbuy. Ne serait-ce pas une manière assez distinguée d'aborder cette capitale ? Qu'en penses-tu, Thomas ? peut-être viendrais-tu avec moi ?

— Docteur Jacques, répondit M. Ster, on voit bien que tu es voisin de Verviers. Tu fais *voler le chat* !

Jacques se mit à rire. Mais Thomas, qui ne devinait point l'apologue, demanda ce que c'était que « faire voler le chat. »

— Tu n'as donc pas seulement ouvert *l'Histoire du marquisat de Franchimont*, par Detrootz ? dit Johannes. Attends, j'ai copié l'anecdote... sur la marge de mon *Guide de Spa*.

Il fouilla dans son sac, en tira un petit livre, le feuilleta, et lut, au grand amusement de Thomas :

« Rien de plus vrai que, l'an 1644, l'on fit
» à Verviers la tentative de faire voler un
» chat. On l'avait attaché à quatre vessies
» gonflées d'air. Pour rendre l'animal plus
» léger, on le fit purger, et un apothicaire,
» nommé Saroléa, lui administra un clystère.
» Il fut ensuite porté en grande cérémonie
» sur la tour de l'église paroissiale, d'où il
» fut lancé en présence de la magistrature,
» qui avait pris la peine d'enjamber toutes
» les marches de la tour pour voir de plus
» près le chat fendre les airs. La pauvre bête
» fut lancée du haut du clocher, et, au lieu
» de voler, tomba sur ses pattes. Depuis ce
» temps-là, quand quelqu'un fait une sottise,
» on dit qu'il a fait *voler le chat*. »

— Il est malheureux, dit Thomas, que Molière, qui vivait de ce temps-là, n'ait pas connu cet apothicaire Saroléa ! Cet apothicaire de chat eût été immortalisé dans *Pourceaugnac* et dans *le Malade imaginaire*. Et quant aux magistrats qui allaient en grande cérémonie pour voir cet Icаре malgré lui tomber du haut du clocher, ils auraient bien mérité d'avoir le chat aux jambes.

— Ce chat de Verviers sera peut-être quelque jour un chat historique, ajouta M. Ster, quand les hommes auront trouvé le moyen de

se soutenir en l'air, sans apothicaire. En attendant, allons toujours par terre à Durbuy, à moins que Jacques, pour son compte, ne persévère à s'y rendre par eau.

— Je ne veux pas vous fausser compagnie, répliqua Jacques; et puisque vous préférez de marcher, marchons.

La demi-lieue fut bientôt faite. On ne tarda pas à voir la pointe du fameux Rocher-aux-Corneilles et les toits du château appartenant à M. d'Ursel.

— Je vous conduirai, dit Papillon, à une auberge tout à fait amicale, où j'ai déjà logé avec un peintre de mes amis, chez une vieille demoiselle, propriétaire et rentière, qui reçoit des voyageurs pour se distraire, plutôt que pour en tirer profit. La maison est très-bien située, et nous y serons à merveille.

— Soit, dirent les autres. Allons vers cette hospitalité désintéressée, qui rappelle les mœurs de nos aïeux !

Ils arrivaient par l'espèce de place champêtre qui précède l'entrée de la ville, où existent encore une porte à tourelles et des restes de fortifications.

L'auberge de la demoiselle propriétaire était là justement, sur la droite après un petit pont et un groupe de vieux ormes d'une su-

perbe tournure. Les quatre bohémiens y entrèrent tout de go, et déposèrent leurs sacs sur la table d'un salon.

Une servante glacée et revêche vint leur notifier que M^{lle} M. ne *logeait* plus. Papillon eut beau dire qu'il était une ancienne connaissance et que M^{lle} M. serait heureuse de le revoir, la servante ne s'attendrit point.

— Comme vous voudrez, dit Jacques. Je vous en souhaite des gentlemen de notre qualité ! Bonsoir, vieille.

Peut-être, comme à Champlon, l'aspect de ces compagnons barbus et sans gêne avait-il effarouché la prudente châtelaine.

C'était déjà la seconde fois que le costume et l'allure des bohémiens leur faisaient refuser l'accès d'un lieu ouvert aux voyageurs ordinaires.

— Allons donc à l'*hôtel de la Bonne-Société*, dit M. Ster. Cette enseigne prétentieuse et ridicule m'avait seule empêché de vous le proposer ; car je sais qu'il est très-proprement tenu par les meilleures gens du monde.

On les y accueillit avec un empressement de très-bon augure. Et pendant qu'on mettait le couvert pour souper, ils allèrent faire le tour de Durbuy.

IV.

Durbuy n'est pas si grand que Londres, ni même que Paris. Bernard les conduisit d'abord autour du château, qui n'a plus aucun caractère, une vilaine bâtisse moderne ayant été assise sur les anciennes fondations, dont il ne reste presque plus rien. Cette maison vulgaire sert de pied-à-terre à M. d'Ursel, qui y vient au temps des chasses. Du côté de l'entrée donnant sur la petite place où est l'église, on ne voit qu'une porte comme serait une porte de manoir quelconque. Après avoir passé l'Ourte sur un petit pont de pierre, en prenant à gauche, on découvre une des façades. A la base, quelques rochers ayant leurs racines jusque dans l'eau sont d'une belle couleur.

De là ils montèrent la rampe parallèle à l'Ourte, et qui mène au cimetière.

Ce cimetière de Durbuy est extrêmement original, et on se ferait enterrer là plus volontiers qu'ailleurs. Il est exposé au sud-est, et du côté nord se dresse un superbe rocher

à pic, auquel est adossé un immense Christ en croix. Cela simule comme un fond de chapelle ou même de cathédrale, et produit une forte impression. Des arbres sauvages se dessinent sur la paroi de roche grise, tachetée d'ocre et de rouge par des lichens, de vert par des lierres et des plantes grim-pantes.

Bernard avait bien envie d'en prendre un croquis; mais ils n'avaient que le temps d'aller revoir la vieille porte de ville et ses alentours, qui les avaient beaucoup frappés à leur arrivée. C'est, en effet, le plus bel aspect de Durbuy, et il y a là un tableau tout préparé, qui aurait du succès à une exposition, s'il était peint par un artiste de talent. A gauche de la porte demi ruinée, et que les siècles ont couverte d'une nuance bitumineuse, est un bloc de roc verdâtre, sur lequel repose un des angles du château; à droite, les quatre grands ormes si bizarrement contournés, et quelques maisons assez rustiques, dont celle de la demoiselle M.; pour fond, la Roche-aux-Corneilles et des coteaux boisés; pour premiers plans, un pâtis vague, et la longue passerelle en bois, jetée sur d'anciens fossés, le plus souvent à sec en été. Il est question de la remplacer par un pont

en pierre et de civiliser un peu cette espèce de place, abandonnée jusqu'ici au désordre pittoresque de la nature. Si ce projet, et un autre projet qui doit modifier une ruelle montueuse avec de vieilles masures au bout du pont de l'Ourte, se réalisent, Durbuy y perdra son charme. Il est vrai qu'il restera la nature aux environs, les rochers, les co-teaux, les bois et l'Ourte.

En rentrant par la porte de ville, ils en remarquèrent, accotés négligemment contre un mur, les vieux ais en chêne, d'une épaisseur considérable, et encore garnis de leurs clous et anciennes ferrailles. Cela pourrit et rouille dans la boue depuis des années ; car Bernard se souvint d'avoir déjà, lors de sa première visite à Durbuy, remarqué au même endroit ce débris du moyen âge.

Les novateurs de Durbuy, qui veulent nettoyer leur ville, devraient commencer par sauver ce que le passé leur a légué de précieux.

— Ah ! voici le palais de la Folie, s'écria Bernard. Arrêtons-nous, et regardez cela.

Ce que Papillon appelait le palais de la Folie est une vieille maison en torchis tout simplement, avec des pièces de bois enchevêtrées dans une maçonnerie grossière ; elle

a le mérite d'avoir conservé son cachet d'autrefois, et deux espèces de petites cariatides en bois, sculptées de haut relief, aux deux angles inférieurs du pignon, figures très-spirituellement grotesques : l'une représentant la Sagesse ; l'autre, la Folie avec son bonnet à longues oreilles et à grelots.

— Allons souper maintenant, dit Bernard. Nous avons tout vu. Il ne restera plus qu'à nous promener hors la ville, et à monter sur la Roche-aux-Corneilles pour admirer l'ensemble du pays. Demain matin, entre le café et la messe.

Le souper était proprement servi, avec de beau gros linge à raies, blanc et ferme, ouvré dans la contrée : véritable meuble de ménage, qui se lègue de génération en génération. Bonne viande et vieux vin de Bordeaux. Cette excellente petite auberge n'est pourtant tenue que par une *orpheline* ayant eu le malheur de perdre récemment la veuve Truc, sa mère, dont tous les voyageurs s'accordent à chanter les-louanges. M^{lle} Truc, âgée de soixante ans, continue dignement la tradition patriarcale ; très-polie et très-naturellement distinguée, très-bienveillante et très-prévenante, elle cherche à faire pour ses hôtes de passage tout ce qu'on ferait dans

une maison particulière où l'on recevait des amis. Il n'existe plus guère en Belgique, ni ailleurs, de ces hôtelleries à la mode du bon vieux temps. Celle-ci est tenue depuis deux siècles par la même famille.

Les chambres étaient bien propres, avec de grands lits rebondissants. M. Ster trouva dans la sienne les deux charmantes gravures dont M. Van Bommel a reproduit les épigrammes en vers.

— Mais, dit Bernard, c'est d'après Chardin, le géomètre et les deux petites filles et le chat, que c'est finement gravé ! Quel art spirituel et gracieux que cet art du XVIII^e siècle ! Ça vaut mieux que l'horrible aquatinte que tu n'as pas remarquée dans la salle d'en bas : la *Mort de Napoléon à Sainte-Hélène*, d'après Steuben, si je ne me trompe : Napoléon à Durbuy, comme partout ! Quand nous serons à cent, nous ferons une croix.

Le lendemain, de bon matin, après avoir parcouru le bord de l'Ourte, ils grimpèrent sur la Roche-aux-Corneilles, par un escalier taillé dans la pierre, et s'installèrent tout en haut, à la crête de la montagne. Ce point de vue peut être noté parmi les plus beaux qu'offrent les Ardennes. Au pied du roc s'abritent le petit groupe de maisons et les quelques

restes de vieilles murailles toutes noires ; vers le sud-ouest, une coulée de l'Ourte, assez droite, entre des prés et des collines ; en arrière, des fonds où la rivière, plus tortueuse, reparait çà et là parmi les rochers.

Quand on eut bien regardé de tous côtés, Papillon se mit à dessiner, M. Ster à feuilleter un bouquin, et Thomas, l'observant du coin de l'œil, commença ainsi :

— Messieurs !

A ce « Messieurs » noblement articulé, et à la gravité de Thomas, Jacques devina qu'il s'agissait de quelque nouvelle bourde, comprima un sourire, fit semblant de charger sa pipe et se détourna dans un autre sens.

— Messieurs, il ne sera pas hors de propos de vous raconter en ce lieu l'histoire de l'antique Durbuy, dont la fondation remonte à l'époque de la guerre de Troie. On l'appelait alors en grec *Turbé* (d'où le latin *turba*, dans sa signification de trouble, tumulte), sans doute à cause du caractère mutin et insubordonné de ses habitants. Notre généreux peuple a toujours été rebelle à toutes les dominations étrangères, quoiqu'il ait toujours été la proie de conquérants successifs. Vous voyez que ça se ressemble à merveille : *Turbé* Durbuy ! M. Ster, avec toute son érudition,

ne nous a jamais proposé d'étymologies plus plausibles. Aussi celle-là n'a-t-elle encore été contestée par personne, et aucun de nos savants académiciens ou professeurs n'a osé s'inscrire contre. Je la tiens, d'ailleurs, d'un des descendants d'Agamemnon, le roi des hommes. Seulement, mon opinion, mûrement réfléchie, est que le mot grec n'est qu'une corruption de mot wallon. Je suis porté à croire que ce *Turbé* grec vient lui-même de Durbuy; car la langue wallonne est certainement bien antérieure à la langue d'Homère, et chacun sait que la Wallonie était déjà une grande et puissante nation lorsque la Grèce était encore à peine civilisée. Parcheminus ne peut manquer d'être d'accord avec moi sur ce fait historique...

M. Ster, qui, aux premiers mots sur la fondation de Durbuy, avait d'abord retroussé la corne de son grand feutre, comme pour écouter avec attention, s'était bientôt remis à lire, en haussant les épaules. Mais Bernard, sans se donner la peine de démêler si le discours de Thomas était sérieux ou non, l'interrompt après l'apostrophe en *us* :

— Mon Dieu, que les voyageurs historiens sont ennuyeux avec leur manie du passé, quand ils ont la vie sous les yeux! Il y a

temps pour la méditation et l'étude spéculative, temps aussi pour contempler les réalités existantes, les comprendre, les expliquer ou les peindre. Moi, je n'ai jamais pu lire qu'un seul livre de voyage en Ardenne, celui de M. Joly, illustré par Martin Kuytenbrouwer. L'écrivain est aussi artiste que le peintre. C'est cet ouvrage-là que vous auriez dû apporter, maître Parcheminus, en faisant ajouter à votre sac un large double fond pour contenir un pareil in-folio.

— Je l'ai dans ma bibliothèque, répondit Johannes. Mais il décrit le midi des Ardennes, et non point la région où nous sommes. Nous irons, une fois, par là, si vous voulez : Bouillon, Florenville, Orval, Arlon, etc.

— Et si nous allions à Barvaux en attendant? dit Bernard. Nous sommes ici sur la route qui coupe directement à la base du nœud que l'Ourte forme vers le nord. Nous pourrions aller à Barvaux en moins d'une heure. On verrait presque d'ici la tour des Francs-maçons, qu'ils appellent aussi la tour du Diable, mais elle est moderne et n'a rien de curieux. Barvaux, d'ailleurs, ne mérite pas beaucoup sa réputation. Le village lui-même n'est guère séduisant, et dans les environs l'Ourte se vulgarise un peu. On la

retrouve ensuite avec son caractère fantasque vers Bomal...

— N'allons donc point à Barvaux, dit Jacques. J'ai grande hâte de gagner cet admirable Comblain-au-Pont, que nous avons déjà vu ensemble.

— Je voudrais pourtant vous entraîner à une petite divagation, proposa Johann. J'ai entendu vanter Nandrin, qui tient précisément le milieu du Condroz, entre l'Ourte et la Meuse. Allons à Nandrin. On dit que le Condroz est un très-beau pays.

— Mais il me semble, dit Thomas, que le Condroz est une des contrées riches et fertiles de la Belgique... magnifiques champs productifs en céréales...

— Oh oui, interrompt M. Ster, magnifique culture !

— Eh bien alors le Condroz doit être beau à la façon du beau chemin de notre aimable cabaretier d'Hotton... Notre véritable direction, c'est Bomal, Hamoir, Comblain-la-Tour...

— Nandrin, Nandrin, insista John ; je vous en prie, mes amis. Ça vous fera voir une contrée toute nouvelle.

— Bah ! termina Jacques, ce Condroz n'est pas si grand que l'empire de Russie. Essayons-en pour faire plaisir au professeur,

qui a sans doute avec son Nandrin quelque préoccupation économique. Nous rattrapons l'Ourte sur la droite, quand nous voudrons... Mais on sonne la messe, descendons.

Quand ils arrivèrent à l'église, le curé était déjà en chaire; et pour ne pas troubler l'attention des fidèles, ils demeurèrent à la porte, confondus dans un groupe de paysans, tête nue et l'attitude respectueuse.

« Le Démon, disait le bon curé, c'est une bête féroce qui nous tend des pièges, des embûches, avec une malice infernale... pour nous dévorer!... »

Entendant cette phrase si terriblement imagée, M. Ster se tira un peu à l'écart et l'écrivit textuellement sur son calepin.

Les autres aussi eurent bientôt assez de ce cruel sermon, si propre à développer l'intelligence des auditeurs. Ils rentrèrent à l'hôtel de la Bonne-Société pour préparer leurs équipements, et comme Nandrin était censé n'être qu'à deux ou trois lieues, ils partirent sans même déjeuner, se flattant d'atteindre vite la capitale du Condroz.



DE DURBUY A NANDRIN.

I

— Quelle idée baroque, disait Bernard, d'avoir abandonné l'Ourte que nous tenions, pour courir vers des champs de blé ! J'ai le pressentiment que nous en serons punis.

— Mais c'est très-joli par ici, répondit John.

Ils marchaient alors dans un étroit vallon, où court un petit ruisseau qui s'en va à la rivière.

— Oui, le départ au bord de l'Ourte, ce

petit ravin bocager... je ne me plains pas de cela. Tant que nous serons encore dans les fonds, tout ira bien ; mais nous montons déjà, et, une fois sur le plateau, qu'allons-nous rencontrer ? des plaines à perte de vue.

— On dit que le Condroz est un superbe pays, répéta M. Ster.

— Pour les marchands de grains et les alouettes.

— Ce n'est pourtant pas bien malin de juger d'un pays, rien que sur la carte, insistait Thomas. Règle générale : Va toujours dans le noir ; jamais dans le blanc : car le blanc, c'est champ et plaine ; le noir, c'est eau et bois.

Le petit vallon qu'ils suivaient le long du ruisseau, entre Palenge et Warre, n'a guère qu'un quart de lieue. Ils arrivèrent bien vite sur les hauteurs, rasèrent encore des taillis à gauche, laissèrent Tohogne sur leur droite, et, moins d'une heure après avoir quitté Durbuy, ils se trouvaient en plein sur les grandes terres de labour. Plus d'arbres, plus d'eau, plus de végétation autre que la pousse monotone des céréales sur un sol uniforme. Les blés étaient encore bas et point touffus, comme une herbe olair-semée. Pas la moindre haie verdurante sur le sentier plat et jaune. C'était fort triste.

— Peut-être y a-t-il plus loin des ondulations de terrain, il faut l'espérer, disait Vad'l'avant qui avait pris la tête et entraînait promptement la caravane.

Papillon regardait de tous côtés, puis baissait modestement les yeux sur ses souliers enduits d'une couche de terre glaise; Jacques le poussait dans le dos avec la poignée de sa canne; Parchemin traînait en arrière, lisant, comme une sorte de distraction, un fragment de vieux journal.

Au bout d'une heure, Thomas signala quelques pointes d'arbres dans un creux qui paraissait sillonner le plateau de l'est à l'ouest.

— Je vous avais bien dit, s'écria M. Ster, que nous étions dans un pays très-accidenté. Attendez, nous touchons au Condroz, et cette inclinaison du plateau doit être la limite du Luxembourg, ou si vous aimez mieux, des Ardennes.

— Oui, dit Papillon, ce doit être le lit du petit ruisseau qui va se jeter dans l'Ourte à Hamoir. Après cela, nous rentrons dans notre province de Liège.

Ils ne tardèrent pas à descendre dans une ravine assez tortueuse, plantée, sur ses flancs, de frênes et de chênes qui, ayant le pied à

l'ombre, cherchent à élever leurs branches vers la lumière aussi haut que possible. Ce bouquet de futaie leur parut le plus beau du monde, peut-être parce qu'ils n'avaient pas vu même un buisson depuis une lieue.

Dans le fond, un petit étang, formé par un caprice du ruisseau, et emborduré de jones et de plantes aquatiques, reflétait les grands arbres, la tête au bas ; sur le versant de la colline, en face, se groupaient les quelques maisons du hameau de Jeneret, qu'il faut bien appeler un village, puisqu'il possède une chapelle et un clocher ; à droite, un manoir de bonne apparence, appartenant au baron de Favreau, sénateur, avec des jardins et une espèce de parc en amphithéâtre.

Ce petit morceau de paysage avait tout de suite consolé nos bohémiens, qui s'assirent un instant sous les frênes au bord de l'eau. Puis, ils gravirent le chemin pierreux montant à Jeneret, et entrèrent dans la chapelle, ouverte pour les préparatifs des vêpres. Elle possède au maître-autel, trois petits tableaux de l'école de Rubens, une *Descente de croix*, une *Vierge avec l'enfant* et un *Saint Martin*, qui ne manquent pas d'un certain mérite.

Les villageois étaient à leurs portes ; les enfants jouaient autour de l'église ; quelques

groupes de garçons et de filles endimanchés arrivaient, par divers sentiers, des fermes environnantes. Jeneret était dans tout son beau, et ne produisait point une mauvaise impression.

Hélas ! après cette oasis, la plaine recommence, et ils en eurent pour une heure jusqu'au riche village de Warzée.

— C'est fini des Ardennes, à présent, murmurait Bernard, avec une physionomie pitteuse. Condroz ! Condroz ! Que cette région occidentale de la province de Liège ne ressemble guère à la partie orientale ! Je préfère les fagnes de Spa et de la Gleize, avec leurs bruyères, à ces champs fertiles. Il en faut comme ça cependant, n'est-ce pas, M. Ster ?

— La terre n'est pas faite seulement pour des maniaques comme vous, répondit M. Ster. Si elle était abandonnée à la beauté pittoresque, on y mourrait de faim. Votre idéal apparemment, c'est la sauvagerie. Que ne viviez vous, il y a deux mille ans, quand notre pays, comme une partie de l'Europe, était encore ombragé par des forêts vierges ! Parlez-moi de la charrue qui déchire le sol, le retourne sens dessus dessous, et permet de substituer aux excroissances parasites les graines fécondes et nutritives ! parlez-moi

des chemins de fer qui le sillonnent, et mettent en communication tous les clans jusquelà dispersés, et comme parqués dans des solitudes ! La terre ne doit pas être une immense friche pour le plaisir des yeux, mais un domaine vaillamment cultivé, un jardin où l'homme récolte des fruits de toute sorte, appropriés aux nécessités de sa vie. Allez en Amérique, si vous voulez voir encore quelques restes de la nature barbare que l'homme n'ait point encore domptée. Mais pressez-vous ! car le grand peuple américain aura bientôt maîtrisé et transformé tout le Nouveau Monde, de l'Atlantique au Pacifique.

— Voici Ouffet, sans doute, interrompit Thomas, là, un peu sur la droite ; et, plus loin, devant nous, j'aperçois un autre grand village qui ne peut être que Warzée. Trottons lestement ; nous y serons dans un quart d'heure.

— D'autant, ajouta Vendangeur, que je meurs de soif. Je ne serais pas bon dans les steppes de cette Amérique vantée par John : ça ne me fait pas du tout venir l'eau à la bouche, ni le vin. Je suis incapable d'aller plus loin que Warzée, sans quelque réconfort. Car nous n'avons pas déjeuné à Durbuy, ce matin, et ce désert me donne le mirage : il

me semble que je vois des guirlandes de flacons suspendues autour de ce clocher comme à un mât de cocagne.

— Si nous en décrochons quelques-uns, nous les aurons bien gagnés, dit Thomas. Je ferais plus volontiers vingt lieues en forêt ou en montagne, qu'un kilomètre dans ces estimables pays de grande culture.

A Warzée, tout les habitants étaient aux vêpres; toutes les portes, closes.

Jacques frappa aux fenêtres d'un long bâtiment de ferme, qui portait enseigne d'estaminet.

Au bout de dix minutes, arriva tranquillement, du côté de l'église, un riche cultivateur, avec un habillement cossu et un magnifique chapeau gris, tout neuf, ferme et luisant comme un ustensile de tôle. Il ouvrit la porte, passa le premier, entra dans une vaste salle très-propre, souffla sur une table de chêne ciré, y étendit son mouchoir en manière de coussin, déposa dessus, bien soigneusement, son chapeau neuf, après quoi se retournant vers les voyageurs :

— Tout le monde est à l'église, dit-il. Mais les femmes vont bientôt revenir.

— Vous avez du vin? demanda Jacques.

— Oui.

— Si vous nous en donniez une bouteille, en attendant?

— Je n'ai pas les clefs.

Il fallut se résigner, et attendre. L'homme au chapeau gris était bien le maître de céans, mais non pas le sommelier. Il avait sous sa domination les terres de labour, les attelages et les charrues, mais non la cave et la vaisselle. Chacun sa fonction.

Les bohémiens allèrent donc se promener à l'entour et admirèrent les grandes dépendances de la ferme, les machines aratoires, les charrettes et harnais, dans les cours ou sous les hangars ; tous les signes du travail et de l'aisance.

Les femmes venues, avec une bande de famille — vieille mère, jeunes filles et petits enfants, — une d'elles tira de sa poche les clefs et alla querir dans le buffet un morceau de bœuf rôti et de belles assiettes.

— Et du vin, s'il vous plaît ? dit Thomas.

— Bordeaux ou bourgogne ? demanda la femme.

Du bourgogne et du bordeaux, dans un cabaret de village où ne passent guère de voyageurs, c'était assez surprenant. Mais les propriétaires de ces grandes métairies viennent sans doute visiter leurs terres et leurs fer-

miers. Warzée a d'ailleurs une route très-bien empierrée, qui mène sur Huy et croise celle de Liège à Marche.

On mangea le rôti, on but du bourgogne, on paya très-cher, et après avoir noté l'Apothéose et la Translation des cendres de Napoléon, décorant les lambris de cette froide demeure, on reprit, toujours à travers champs, la direction de Nandrin.

— Ah que j'aime bien mieux la simplicité cordiale de nos misérables petites auberges ardennaises ! s'exclamait Thomas. Ici, l'avarice rapace avec l'abondance : armoires pleines, mais fermées à clef ; là-bas, un désintéressement antique, une confiance complète : point de serrures aux bahuts, pas même aux portes ; ici, précautionneux, ménagers, soupçonneux, inquiets, avides ; là-bas, sans soucis et de plein cœur : tout à tous. Avez-vous remarqué le tourment que lui donne son superbe chapeau du dimanche, à ce pauvre riche fermier ?

— Je suis comme Thomas, dit Bernard. J'aimerais mieux boire de l'eau de l'Ourte chez la bonne orpheline de Durbuy, que du vin de Bourgogne chez les mauvais riches du Condroz.

II

Ce n'était plus une promenade de touristes, c'était une course au clocher. Comme il n'y avait rien à voir, les quatre bohémiciens effrénés n'avaient plus d'autre instinct que de dévorer la distance.

De cent pas en cent pas, Papillon demandait combien on pouvait déjà avoir fait de chemin, et M. Ster, profitant de cela pour tirer sa bonne montre, calculait au juste combien on avait dépensé de minutes.

Après avoir ainsi marché pendant une demi-heure, qui leur avait semblé d'une longueur prodigieuse, ils avisèrent une petite plantation de jeunes mélèzes, isolée au milieu de la plaine unie.

— C'est le cas de fumer une pipe, dit Jacques. Ça nous distraira. Quel dimanche de malheur, en contraste avec le dimanche de Han-sur-Lesse! —

Ils pénétrèrent un peu dans le jeune bois, qui n'était guère plus haut qu'eux, et allèrent se reposer au milieu d'une touffe de fougères.

Jacques battit le briquet et distribua à chacun un fragment d'amadou en feu. La pipe de Bernard se trouva bouchée, et il essaya vainement, à plusieurs fois, de l'allumer.

Tout à coup ils entendirent autour d'eux un petillement sec et vif. Les fougères, le semis de branchettes tombées sur la mousse, la mousse elle-même, tout avait pris feu et se mettait déjà à flamber. Ils n'eurent que le temps d'écraser sous leurs pieds ce commencement d'incendie.

— C'est toi, Bernard, qui, sans attention, auras jeté ton amadou par terre? On a vu des forêts entières brûler par l'imprudenc d'un fumeur. Il n'eût plus manqué que ça pour finir notre dimanche !

— Si c'est moi, je ne l'ai pas fait exprès. D'ailleurs, il n'y en a pas large à incendier ici, et j'aurais payé le dommage avec un croquis de l'incomparable Nandrin.

— Nandrin est peut-être charmant, que sais-tu ? peut-être Nandrin est-il au fond d'une vallée qui se prolonge vers l'Ourte ? objecta maître Parchemin, dont la conscience se sentait responsable de l'égarement auquel il avait entraîné ses compagnons.

— Eh bien, ne nous arrêtons pas davantage, brusqua Thomas. Assurons-nous tout

de suite de notre chance. Debout, et en avant !

Ils expédièrent encore quelques kilomètres avec une véritable fureur, et aperçurent enfin un grand village.

— Nous voilà bien, si c'est ta capitale ! dit Bernard à M. Stér. Pas l'ombre d'un bois, et plaine partout.

Des paysans qu'on rencontra dissipèrent tous les doutes, au grand désespoir de la bande.

— Voulez-vous brûler Nandrin, demanda Thomas, et continuer, en prenant sur la droite, jusqu'à ce que nous ayons regagné l'Ourte ? Nous coucherons dans un hameau quelconque, si nous ne tombons pas juste sur Comblain. L'Ourte est là, vers l'orient, à deux lieues, pas davantage.

— Bah ! il faut voir, répondit Jacques. Nous risquerions de nous perdre, en nous engageant dans les fonds où serpente le torrent, et d'y être surpris par la nuit. Les journées sont courtes en cette saison.

Ils touchaient aux premières maisons de Nandrin et arrivèrent presque aussitôt sur la place.

La maison principale est une sorte de grand estaminet, de construction qui paraît assez

récente, et dont les murs sont ornés d'inscriptions ambitieuses : Café, restaurant, hôtel de ceci ou de cela. Ils entrèrent dans une vaste pièce, contenant un billard et nombre de tables entourées des buveurs du dimanche.

Ce n'était pas attrayant ; mais où aller ? Une soirée est bientôt passée ; et, ruminant de partir le lendemain au point du jour, ils se décidèrent à demander des chambres. L'hôtelier les conduisit au premier étage, dans une immense salle de bal, absolument vide, si ce n'est qu'une estrade en planches est accolée au mur.

— C'est là, dit-il, qu'on danse, à la kermesse de Nandrin. Car mon établissement est monté pour cette fête annuelle, la plus fameuse de tout le pays. On y vient de dix lieues à la ronde, de toutes les fermes et de tous les châteaux, et même des villes, comme Huy et Liège. Une belle kermesse, messieurs !

— Mais des chambres à coucher ? demanda M. Ster.

— Il n'y en a point. Voici de petits cabinets qui servent de cabinets particuliers, lors de la kermesse.

— Mais des lits ? continua Jacques.

— Il y en a déjà un ou deux ; on en mettra d'autres.

— Enfin, soit.

Ils descendirent et burent un verre de bière dans l'estaminet.

Le cabaretier les regardait curieusement ; et comme ses petits enfants, intrigués par ces étrangers, le questionnaient à mi-voix :

— Vous voyez bien, dit-il, que ce sont des Espagnols... à leurs chapeaux et à leurs cigarettes.

Mais M. Ster ayant échangé quelques mots wallons avec Jacques, il parut réfléchir, et, subitement éclairé par un rayon de génie :

— Peut-être ces messieurs sont-ils de la Société d'Ixelles ? N'est-ce pas, messieurs, vous êtes déjà venus, l'an dernier ? Quelle troupe ! une cinquantaine au moins... Ah ! vous êtes de la Société...

— Peut-être.

— Ils avaient à peu près l'air comme vous.

— A peu près.

— Des hommes singuliers !

— Très-singuliers.

— Et votre Société d'Ixelles... ?

Cet homme gras, à peau huileuse, avec ses gros yeux, avec ses moustaches taillées prétentieusement, et qui se montrait si indiscret

et si importun, fatiguait nos tranquilles bohémiens, qui ne lui répondaient plus.

Thomas sortit pour aller fumer à la porte. Bernard était déjà dehors, cherchant sans doute à découvrir quelque apparence de paysage dans les environs.

Thomas rentra bientôt et vint s'asseoir mystérieusement entre Jacques et M. Ster.

— Vous ne savez pas ! dit-il en étouffant sa parole entre ses deux mains. En voilà une affaire ! L'hôtelier... vous avez remarqué : il est sorti derrière moi... il m'a pris à part, là, dans la cour, et il m'a dit, avec un mélange de politesse et d'effronterie : « — Pardonnez-moi... vous ressemblez aux quatre... » Ah ! c'est un peu fort !

— Eh bien, quoi ? aux quatre bohémiens.

— « ... Aux quatre incendiaires qu'on recherche. Il y a déjà une sourde rumeur dans le village et dans les environs, et la brigade de gendarmerie est sur pied. C'est à vous de voir ce que vous avez à faire... »

— L'impertinent ! dit Johannes.

— Je vous rapporte ce qu'il m'a dit. Il a ajouté : « — On les a vus mettant le feu à un bois... un garçon du village, qui passait. La bruyère flambait déjà... ils ont voulu l'éteindre quand ils ont aperçu du monde. On les a

entendus aussi parler de brûler Nandrin ! Il y a eu bien d'autres incendies dans la commune, et c'est eux... »

— Ah !... l'histoire de l'amadou dans leurs mêlèzes ; c'est plaisant ! interrompit M. Ster. Mon avis est...

— Mon avis est, continua Jacques en riant, de faire venir au plus vite, dans ces graves circonstances, quelques fioles de bordeaux pour consulter la dive bouteille et nous trouver en mesure d'offrir un verre aux gendarmes et aux autorités. Cela a toujours bon air. Et puis, un homme qui boit honnêtement n'est jamais suspect.

— Ce n'est pas tout, reprit Thomas. Il paraît qu'on a retrouvé dans l'Ourte le corps d'un homme assassiné, et qu'une petite bergère a été violée dans un pré. Les gens du village disent que ce sont les mêmes scélérats qui ont commis ces deux crimes. « — Voilà ce que j'ai cru devoir vous communiquer, a fini le bon hôtelier, parce que vous me paraissiez le plus respectable de votre bande, avec le grand maigre, qui lit le journal. » Moi, je me suis incliné à son compliment, et je me suis empressé d'accourir vous renseigner sur la situation... Incendie, viol, assassinat... et quoi encore ?

Papillon, qui rentrait en ce moment, vint frapper sur l'épaule de Thomas :

— Que faisais-tu donc là, tout à l'heure, avec cette grande jeune fille à qui tu en contais de si près?

— Comment, avec une jeune fille? dit M. Ster. Il causait avec le gros aubergiste.

— Ha! ha! ha! elle a la taille plus fine que le Nandrinois! Quelle faribole vous invente-t-il donc là, ce maître gausseur?

— Expliquez-vous avec Papillon, dit Thomas. Pour moi, je me lave les mains du meurtre, du viol et de l'incendie.

— Ma foi, reprit M. Ster, en plaisantant à son tour, on a vu des accusations aussi bouffonnes, et on a pendu ou guillotiné quelquefois de braves gens aussi coupables que nous. Si on faisait une enquête judiciaire, il ne manquerait pas de témoins qui ont vu... passer quatre bandits à travers bois sans suivre les allées, courir comme des effarés, sauter des haies, escalader des montagnes périlleuses, faire de grands gestes ou des signaux sur la pointe d'un roc; laver eux-mêmes du linge... qui pouvait bien être ensanglanté; comploter, en effet, de *brûler* Nandrin — Thomas l'a proposé à un quart de lieue d'ici; — enjoler des bergères — Jacques ne s'en fait

point faute à chaque occasion, en tout bien, tout honneur ; — et même jeter des cailloux dans le torrent... ou peut-être quelque voyageur égaré—Jacques n'a-t-il pas manqué d'assassiner son homme à Saint-Hubert? Le beau réquisitoire sur tout cela, pour un procureur-général, éloquent et inventif! « Voyez, messieurs, ces quatre brigands qui ont l'impudence de s'appeler eux-mêmes les quatre bohémiens! Quels costumes! On ne se met pas comme ça pour rester d'honnêtes citoyens. Quelles barbes! est-ce qu'un bourgeois inoffensif ne doit pas se raser deux fois par semaine? Quelle mine, qui est un insolent défi à toutes les classes bien nées! Et que peuvent-ils aller faire comme ça dans les pays les plus sauvages? On ne se promène pas avec de grands feutres rabattus sur les yeux, si ce n'est pour dissimuler des regards perfides qui n'oseraient affronter le soleil; avec des sacs au dos, si ce n'est pour cacher et emporter ce qu'on dérobe dans les églises... les vases sacrés, peut-être! car pourquoi entrent-ils dans les moindres chapelles! Mais la justice les a suivis le long de leur excursion criminelle. A Saint-Hubert, ils n'ont point acheté de chapelet! à La Roche, ils ont voulu manger du jambon, le vendredi! à

Durbuy, ils ont ri au sermon du curé ! à Nandrin !... Quelles preuves vous faut-il encore ? A-t-on jamais accumulé, dans aucun procès, plus de circonstances décisives et aggravantes ? Ah ! messieurs, la religion, la famille, la propriété !! Ah ! messieurs, la *Société* demande vengeance contre le meurtre, le viol, l'incendie, le vol ! Je viens de vous démontrer qu'ils en sont capables... et par conséquent coupables !... » — Qu'avez-vous à répondre, brigands, en faveur des quatre bohémiens ?

— Condamnés à la potence ! dit Thomas.

— Condamnés ! dit Jacques... à aller manger le veau gras qui les attend près du poêle ; car je vois que le souper est servi.

III

L'hôtelier sans gêne avait eu soin de mettre son couvert en cinquième à la table de ses voyageurs, pour les entretenir de la Société d'Ixelles, sa préoccupation fortuite, et de la kermesse de Nandrin, son idée fixe, sa manie chronique.

Jehan Ster, toujours curieux des mœurs locales, apprit que la kermesse de Nandrin, année commune, réunissait dans ce triste estaminet treize à quatorze cents personnes.

— Mais où loge-t-on tout ce monde-là ?

— Il n'y a point à se coucher, répondit l'hôte. On danse et on boit toute la nuit. La jeunesse se trémousse, les vieux s'attablent où ils peuvent ; et quand il n'y a plus de place, on emporte des bouteilles dans les granges et dans les greniers à foin. Les nobles boivent et font boire à mort les paysans de leurs tenures, en conversant des élections ; les jeunes seigneurs entortillent les jeunes villageoises et les grisent avec du champagne. Chacun s'amuse à sa fantaisie.

— Mais tout cela compromet la moralité du sexe dans votre contrée, dit M. Ster.

— Ah ! on casse bien un peu le sabot.

— Qu'appellez-vous « casser le sabot ? » demanda Thomas.

— Vous savez : chacun trouve chaussure à son pied...

— Ah oui... j'y suis.

— Mais ce n'est pas très-beau, cette kermesse de Nandrin, insistait M. Ster.

— Et ce que je remarque, continuait le

gros cabaretier, c'est que les plus hardis sont toujours les mieux vus !

— Il en est de même partout, interrompit Thomas.

— En toutes choses, hélas ! ajouta le philosophe Parchemin : en politique, comme en galanterie !

— Et tout cela s'arrange au milieu de quatorze cents personnes ? demanda Jacques.

— Pas dans ma maison ! Ici c'est la danse, l'estaminet et le restaurant. Mais il y a de la place autour, dans les champs. Et puis, on s'en va à pied ou en voiture ; on se reconduit les uns les autres. On est tous un peu échauffés, vous comprenez.

— Et toutes ces voitures, où se casent-elles ?

— Il y en a des files en plein air, sur la route ; d'autres qui se remettent dans les fermes ou les châteaux des environs. Pensez ! pour reconduire des centaines de personnes à plusieurs lieues .. Et comme ça, votre Société musicale d'Ixelles va chanter pour son plaisir dans tous les villages de la Belgique ? Ils ont fait ici un concert dans l'église. Drôles d'originaux, tout de même. Vous n'êtes pas beaucoup, cette fois ; les autres sont peut-être du côté de Huy ? ... Et comme ça, vous

avez tous des barbes et des chapeaux...? Je vous avais pris d'abord pour des Espagnols; car j'ai habité le midi de la France, où j'en ai vu. Vous n'étiez peut-être pas de ceux qui ont bu ici, l'année dernière?

— Non, dit M. Ster. Nous ne sommes pas de la Société d'Ixelles.

— Alors, vous êtes d'une autre société chantante?...

— Oui, dit Thomas impatienté. De la Société des Bohémiens.

— Et vous êtes déjà beaucoup, avec des barbes et des chapeaux?...

— Quatre, dit Jacques.

— Quatre, à Nandrin, pour le moment, répliqua finement le cabaretier, mais vous êtes beaucoup sans doute dans les autres pays?

— Innombrables, répondit Papillon.

— Et chanterez-vous demain à notre église?

— Non, dit Jacques. Nous sommes retenus pour Comblain.

Le bavardage de ce gargotier aimable et distingué ne finit qu'avec le souper, et les quatre amis se hâtèrent d'aller respirer l'air du soir en se promenant autour du village.

Quoique chef-lieu de canton, Nandrin n'est pas bien vaste, et ne compte guère qu'une

quarantaine de maisons ; la commune entière n'en a pas deux cents. La population totale est d'environ mille habitants ; la superficie du sol, de près de quinze cents hectares, dont plus de mille en terres labourables, où l'on récolte en abondance le seigle, l'épeautre, l'avoine, etc. L'église, qui ne paraît avoir aucun caractère artistique, est dédiée à saint Martin, comme celle de Warzée, comme la chapelle de Jeneret aussi sans doute, puisqu'elle a une image de ce bienheureux.

— Il faut croire que saint Martin est le patron de la contrée où nous sommes, dit M. Ster.

— Nous le mettrons dans notre ciel à côté de saint Hubert, répliqua Jacques, en un coin où personne n'ira le troubler.

— Mais tu ne sais donc pas, Vendangeur mon ami, que ce saint Martin est le patron des buveurs, — comme saint Hubert, des chasseurs ?

— C'est pour cela sans doute qu'on l'a adopté à Nandrin, dit Bernard. Et pourquoi a-t-il le privilège d'empiéter sur le royaume de Bacchus ?

— Parce que, répondit Parchemin, dans un repas où il assistait, l'empereur Maxime,

dit-on, ne voulut boire qu'après avoir reçu de cette main sacrée la coupe pleine.

— Ce saint patron des buveurs me paraît assez recommandable, ajouta Papillon ; car c'est encore lui sans doute qui coupait son manteau pour en couvrir les pauvres, comme j'ai vu la chose représentée par Van Dyck, dans ce charmant petit tableau de l'église de Saventhem, près de Bruxelles ; peu d'artistes le connaissent, et pourtant le saint à cheval est le portrait de Van Dyck lui-même, et l'autre homme qui l'accompagne, le portrait de Rubens. L'anecdote qu'on raconte de cela est bien jolie aussi.

— Nous y avons été une fois, avec Thomas, à Saventhem, voir cette peinture, dit Johannes ; même que la vieille femme qui tient l'estaminet à l'enseigne du tableau, prétend descendre de la jeune fille pour laquelle Van Dyck s'était arrêté là, d'après une des traditions. Si elle est du sang de ce noble et galant artiste, il faut que la race ait bien dégénéré en moins de deux siècles et demi.

— Que de belles choses nous avons, disséminées partout, dans notre Belgique, continua Thomas ; dans les Flandres surtout ! Excepté l'Italie, où toutes les villes sont des musées, quel autre pays, je dis parmi les plus grands,

peut se vanter d'avoir, sur une ligne de vingt lieues, trois villes comme Bruges, Gand et Anvers? Sans compter des douzaines de villes et même de villages qui possèdent des restes précieux de l'architecture du moyen âge, et des sculptures, et des tableaux, dignes de célébrité : Furnes, Ypres, Courtrai, Audenarde, Alost. Sans compter les villes des autres provinces : Tournai, Hal, Malines, Louvain, Tongres, Liège, etc. Vraiment nous ne savons pas assez faire valoir notre pays, au point de vue des arts. Il mériterait comme l'Italie, par d'autres raisons, il est vrai, de devenir un but de pèlerinage pour tout ce qui se prétend artiste en Europe. . Mais de quoi parlons-nous là, dans cet affreux Nandrin qui est à l'antipode de la poésie! Allons nous étendre, quelques heures, sur des matelats dans les cabinets de la salle de bal, et surtout ne rêvons pas que l'hôte nous raconte encore ses histoires de séductions grossières et de buveries repoussantes.

— Moi, dit Jacques en riant, je suis sûr de rêver au terrible plaidoyer du procureur général Parchemin contre les quatre bohémiens convaincus d'assassinat, de viol, d'incendie et de rapines. Ah si je pouvais rêver plutôt à la soirée que nous passions, il y a huit

jours aujourd'hui, dans le palais de la fée Eugénie !

— Moi, dit Papillon, je tâcherai de m'endormir sous un pan du manteau de saint Martin, ou de voyager dans le pays des chimères sur son gros cheval blanc pommelé, tel que l'a peint Van Dyck à Saventhem.

— Et moi, dit Jehan Ster, je ferai, avant de me coucher, mon acte de contrition pour vous avoir amenés, un peu malgré vous, dans ce Condroz si fertile et si riche, mais si antipathique aux artistes et aux philosophes comme nous.

— Console-toi, va, mon cher Johannes, conclut Thomas ; demain nous dînerons dans un des plus beaux lieux de la Belgique, à Comblain-au-Pont, où nous oublierons vite cet égarement de vingt-quatre heures. C'est notre seule faute depuis une semaine. Et qui ne pêche pas au moins sept fois par jour !

Ils rentrèrent à l'auberge, se promenèrent quelques minutes silencieusement, tous ensemble, leurs chandelles à la main, dans la salle de bal, se saluèrent mutuellement à la porte de leurs cellules, comme des moines qui se dispersent dans le dortoir d'une abbaye, et disparurent chacun dans son trou.

Le lendemain, de bon matin, ils prenaient congé du grand maître de la kermesse, et se dirigeaient vers Hody, qui est à environ moitié route de Comblain.



DE NANDRIN A COMBLAIN-AU-PONT.

I

Presque tout de suite, à l'est de Nandrin, le pays prend un autre aspect. Il y a moyen d'aller gagner l'Ourte, au-dessous du coude qu'elle fait vers Poulseur et Sart, par des fonds boisés qui ont bonne apparence. On devrait alors passer à Villers-aux-Tours, et non baisser au sud-est vers Hody. Il est vrai qu'on n'irait pas ainsi en droite ligne à Comblain, et qu'on y arriverait du côté nord; mais la route, allongée même d'une heure,

serait, du moins, très-agréable et très-variée.

Ballottés par deux tendances opposées, M. Ster penchant toujours à droite, Thomas penchant à gauche vers ces fonds qui l'attiraient, les bohémiens, contre leur habitude, voyagèrent assez mal, ce jour-là. Papillon inclinait bien du même côté que Thomas, mais il ne pesait pas assez lourd pour entraîner toutela bande, Jacques lui faisant contre-poids par une force d'inertie ; car son désir était d'atteindre Comblain le plus vite possible, et par Hody, puisque Hody avait été indiqué sur la ligne directe.

Vad'l'avant, qui s'impatientait de cette résistance passive de son compère, lui dit :

— Docteur aveugle et entêté, tu partages, n'est-ce pas, le préjugé des mathématiciens qui, bien à tort, appliquent aux choses usuelles de la vie humaine leur axiome géométrique : la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Il n'y a rien de plus faux en mille circonstances, et spécialement en voyage. Essaie d'aller par la ligne droite sur le pic d'une montagne ; avant que tu sois à mi-hauteur, si c'est même praticable, un montagnard, par des zigzags, aura atteint le sommet et sera redescendu dans la plaine. Essaie, en chasse, de couper à travers bois,

par les fourrés ; pendant que tu te débattras avec les branchages, un forestier expert qui suivra des percées , quels qu'en soient les contours, se trouvera posté le premier au carrefour où doit passer le cerf. Essaie de traverser un marécage ; pendant que tu seras embourbé dans la vase, un paysan qui suivra la ligne courbe ira t'attendre à l'ombre, sur l'autre bord. Essaie d'éviter l'angle d'un sentier, en marchant parmi la terre labourée ; un enfant qui suivra le sentier arrivera avant toi. Va par un chemin très-ennuyeux ; tu t'arrêteras çà et là contre un talus pour te reposer, pour renouer le cordon de tes souliers, pour allumer une cigarette de distraction ; et l'artiste qui aura vagabondé dans les ravins et les bocages, quand tu arriveras à la petite auberge, tu le verras assis nonchalamment à la porte, et il te fera signe de loin, en t'offrant un verre de bière pour te désaltérer. Le voyage le plus court est toujours celui qui a été le plus agréable ; car on n'y a point mesuré la durée.

Toutes ces belles raisons de Thomas ne servaient de rien. Ils se jetèrent bien un peu d'abord sur la gauche, dans un petit vallon arrosé par un ruisseau, au milieu de prairies humides et de halliers ; mais, rencon-

trant un chemin en demi-cercle, qu'on est en train d'exécuter pour relier Hody à la Meuse vers Liège, ils remontèrent par cette voie sur la hauteur, laissant derrière eux Villers-aux-Tours dont la vue est très-séduisante. Ils traversèrent Hody et s'avancèrent sur Anthisnes.

Anthisnes est un des plus anciens villages de la contrée. On y a découvert beaucoup de monnaies romaines ; et, au moyen âge, son château eut une certaine importance. Il en reste des fragments qui ont été dénaturés, et appropriés à une vaste exploitation agricole. Tout près de la porte du château, on remarque un vieux bâtiment avec tours fortifiées, qui fut la résidence de feudataires des ducs de Limbourg. Le paysage est très-accidenté aux environs, par des champs, des bois, et plusieurs belles habitations, comme le château de Vien et celui d'Ouxhar.

Après Anthisnes, on trouve encore un plateau de grande culture, presque sans chemins et sans hameaux. La troupe voyageuse y erra un moment, sans trop savoir par où se diriger ; car sur cette haute plaine on n'aperçoit pas même les sinuosités où l'Ourle trace son cours à l'est en descendant du sud au nord. Enfin, au bout d'une heure, ils distin-

guèrent une crête de rochers gris, qui devaient être ceux de Doufflamme, à l'affluent de l'Amblève. Il n'y a pourtant qu'une lieue d'Anthisnes à Comblain; mais ils avaient pris trop à droite, du côté de Fairon.

— Ah! c'est Comblain! dit Bernard. Je le reconnais à l'incomparable couleur de ses rocs.

— Il est temps, dit Jacques; car je suis grillé par ce soleil qui nous frappe en plein visage.

— Tu te plaignais de l'humidité, ce matin, et tu demandais de la chaleur, interrompit Thomas.

— Trop est trop, répondit Jacques.

— Alors, c'est donc comme l'histoire du bon dieu de Tancremont? remarqua le professeur.

— Qu'est-ce que ce bon dieu de Tancremont? demanda Thomas. Une vieille histoire, maître Parchemin?

— Point si vieille. Il y avait, en ce temps-là, sur la fagne de Tancremont, pas bien loin de Theux, un bon Christ grossièrement taillé dans un tronc d'arbre. Les paysans d'alentour l'invoquaient contre la sécheresse, et la nature semblait se complaire à leur accorder de la pluie, quand ils avaient prié leur idole de bois.

Une année de terrible sécheresse, les laboureurs de Theux, ayant vidé puits et citernes, et brûlé vainement toute leur provision de cierges devant les images de leurs chapelles, songèrent à ce généreux Christ de Tancremont, qui donne à boire à la terre quand elle a soif. Ils s'en vont sur la fagne le chercher en grande pompe, le descendent au village, l'installent dans l'église et lui adressent dévotement leurs supplications. Aussitôt, quel miracle ! la pluie commence. Et voilà toute la végétation qui se rafraîchit, toutes les herbes qui poussent, tous les prés qui reverdissent, toutes les moissons qui se redressent, la terre abreuvée qui reprend sa vie et sa gaieté. Oh ! le grand dieu de Tancremont !

Mais ils l'avaient prié de si bon cœur, que, croyant leur être agréable, il fit tomber la pluie pendant une semaine, pendant un mois... On avait beau lui dire que c'était assez, il ne répondait rien, et la pluie tombait, tombait toujours. Les campagnes étaient submergées ; un peu plus, on allait construire des bateaux pour voisiner de maison à maison. Voyant cela, dans un moment de désespoir et d'impiété, quelques esprits forts eurent l'idée de déménager l'idole et de la ren-

voyer à la fagne d'où elle était venue. Elle fut chargée sur les épaules d'un paysan qui la reporta à Tancremont, et finalement reléguée dans un grenier. Et la pluie, qui tombait depuis six semaines sans discontinuer, cessa... *Volà l'fâv'foû*, le conte est fini.

— Tu sais de bons contes, dit Thomas. Tu nous en tireras d'autres encore du fond de ton sac, quand nous aurons quelque ennui.

— Tout le monde connaît celui-là autour de Theux, répondit Jehan Ster. Chaque pays a ses petites historiettes, comme Verviers a son chat, Polleur sa Bête de Staneux, Stavelot son faix du Diable, la Sauvenière de Spa l'empreinte du pied de saint Remacle, où il suffit qu'une femme mette le sien pour être fécondée. Chaque pays a ses traditions comiques ou dramatiques, apocryphes ou vraies. Nous sommes un peuple qui garde bien ses souvenirs, plus encore quand ils ont trait à des imaginations naïves et superstitieuses, que quand ils se rapportent aux faits majeurs de l'histoire.

Ils approchaient cependant, et défilaient dans le petit chemin creux et étroit qui descend à Géraumont.

— Nous tenons Comblain le bien-aimé ! reprit Bernard. J'ai aperçu tout à l'heure les

restes de son église, autrefois perchée sur un rocher. Quel malheur qu'on n'ait pas conservé là une chapelle ! ce devait être si joli de voir monter, par les degrés en spirale taillés dans la pierre, les processions de fidèles, avec ces costumes éclatants et bigarrés qu'aiment toujours les habitants des campagnes !

— Les maîtres spirituels savaient bien choisir, en effet, les lieux où ils instituaient leurs temples, continua M. Ster ; comme aussi les maîtres temporels, la place de leurs châteaux. Les uns et les autres cramponnaient aux plus hautes cimes les monuments de leur omnipotence, pour dominer les foules prosternées et soumises. Le temps a détruit une partie de leurs édifices ; mais, hélas ! le catholicisme et la féodalité étaient si forts et si vivaces, qu'ils pèsent encore sur nos générations.

— Ah ! revoilà l'Ourte, interrompit Thomas. Vous serez bien habiles, si vous me la faites quitter à présent. Je ne la lâcherai plus jusqu'à Chénée.

— Ah ! voilà ce qu'ils nomment le *rivage*, et qui leur sert de quai maritime ! dit Jacques ; et les blocs de pierre qu'on arrache aux carrières voisines et qu'on expédie par eau vers Liège ; et les maisons espacées de distance

en distance ; et bientôt la célèbre petite auberge de M^{me} Ninane. Vous rappelez-vous quel bon vin nous y avons bu, à nos précédents pèlerinages ? car nous sommes maintenant en pays de connaissance, et je crois qu'à revoir tout cela qui nous est familier, nous n'aurons pas moins de plaisir que nous en avons eu à voir pour la première fois Houffalize la mélancolique, ou même La Roche tant désirée.

M^{me} Ninane était à sa fenêtre et les salua comme de vieux amis :

— Bonjour, messieurs ! Vous avez l'air d'être en bonne santé.

— Bonjour, madame ! Tout va bien chez vous ?

— Dieu merci ! Et vous avez grand'faim ? c'est l'heure de dîner. Nous n'avons pas beaucoup de provisions ; mais on fera ce qu'on pourra. Entrez, entrez.

II

Pendant qu'on préparait le dîner, les bohémiens, voulant se mettre en toilette à l'hon-

neur de Comblain, furent conduits dans la vaste pièce qui occupe une partie de l'étage supérieur. C'était la première fois qu'ils faisaient chambrée commune. Mais ils avaient assez d'espace pour manœuvrer chacun à sa mode. Thomas eut d'ailleurs la précaution de diviser cette salle en quatre compartiments, au moyen de raies tracées sur le plancher avec un bout de crayon blanc, emprunté au petit peintre. La liberté individuelle était ainsi sauvegardée et garantie. Fais chez toi « ce que voudras. »

Il se trouva que M. Ster avait dans son domaine un vieux buffet au devant duquel était exposé un magnifique tableau sous verre, chef-d'œuvre de calligraphie, exécuté par A. de Schryver, professeur, et gravé par V. Labargée, à Bruxelles..., représentant la glorification de Napoléon I^{er} ! Au centre, le buste du « héros des batailles, » entouré de tous ses attributs; dans des cartouches somptueusement ornés, des canons, des sabres, des aigles et des lauriers; et, dans les interstices du dessin et tout à l'entour de cette pancarte phénoménale, des inscriptions stupides et burlesques : « Ce héros embrassa la *révolution* avec enthousiasme, devint le missionnaire, l'apôtre dévoué de l'*égalité*...

Les *éléments* le perdirent... etc., etc. »

— Ah! c'est trop fort! s'écria le pauvre philosophe. Cela seul me ferait prendre Comblain en horreur. Jacques, veux-tu changer de lit avec moi?

— Va-t'en... à Sainte-Hélène! je n'ai pas envie de coucher avec des oiseaux de proie et d'avoir le cauchemar.

M. Ster retourna sens devant derrière le chef-d'œuvre du sieur de Schryver, écrivain public, et se mit à marcher le long de sa raie de crayon blanc.

— Ah bien! dit Jacques; et dans la salle d'en bas, tu n'as donc pas vu? Les Cendres de Napoléon, et le Tombeau, et je ne sais quoi! Il faut t'y résigner, mon brave. Tu ne changeras pas les badauds. Partout l'empereur, n'importe lequel, c'est convenu; et le pape, avec! Les deux symboles de l'abrutissement universel. Ça se donne pour rien. On les a tous les deux pour un *patar*. L'aubergiste d'Hotton ne te l'a-t-il pas révélé? Ce n'est point le peuple belge qui paye tout cela, quoiqu'il en fasse aussi pour son compte; c'est l'empereur lui-même qui paye... avec l'argent des prolétaires français. Que veux-tu? On doit éviter de se brouiller avec un méchant voisin.

— Ote un peu le verre de ta pancarte, dit Papillon; je vais lui faire une pipe, à ce héros...

— Héros de la mort et de l'enfer! reprit Johannes. Ils n'en ont pas eu assez, au temps de celui qui est là! Oh la servitude et la bêtise!

— Calme-toi, dit Thomas. Mets vite ta chemise couleur de rose, et viens trinquer gaie-ment à ces deux sœurs adorables qui se réunissent tout près d'ici pour voyager ensemble, l'Ourte et l'Amblève.

Après un dîner très-simple, mais excellent :

— Allons, dit Bernard, allons tout de suite nous étendre au plus bel endroit, comme des lézards au soleil. Nous sommes ici à une des meilleures stations de notre voyage; profitons-en. Il n'est pas tard. Nous avons encore beaucoup de jour devant nous. Je vais emporter tout mon bataclan, et faire, cette fois, un véritable dessin aux trois crayons, avec même un peu d'aquarelle pour avoir des tons approximatifs. Pendant ce temps-là, vous causerez, vous rêverez, vous fumerez... et vous regarderez aussi. J'ai idée que le spectacle sera superbe, car le ciel est très-lumineux. Ah, si j'avais seulement ma boîte à couleurs!

— Le plus beau de tout, dit Thomas, à ce que je me rappelle, c'est la vue qu'on a du haut du rocher en face de l'Amblève qui arrive à angle droit sur le lit de l'Ourte.

— Oui, répondit Bernard, quoiqu'il y ait bien encore d'autres points à choisir. Grimpous par là. Il y a justement des bois jusque sur le sommet. On aura de l'ombre, si l'on veut, et Jacques, qui se plaint de la chaleur, y trouvera quelque nid, bien abrité et bien frais.

Ils partirent tous quatre par la route qui, sur la rive gauche, suit l'aval de l'Ourte; mais ils s'arrêtaient presque à chaque pas, pour admirer d'abord un grand rocher disposé comme les murailles gigantesques d'un cirque creusé en rond au milieu; puis, une procession de roches affectant des formes bizarres; les unes simulant des châteaux à demi ruinés; une autre, un buste fantastique sur un obélisque fouillé par des sculptures naturelles; les gens du pays y voient une tête de Napoléon! nos artistes y virent une tête d'indien sauvage, avec des sourcils terribles et des moustaches prodigieuses; puis, sur la droite, de l'autre côté de la rivière, les beaux rochers bleuâtres, coupés à pic, et couronnés de bois ou de broussailles :

c'est par là que se glisse un sentier tortu, conduisant à Oneux, d'où l'on peut aller gagner assez promptement Aywaille par les hauteurs, quand on ne préfère pas de côtoyer l'Amblève, qui fait un contour au sud avant Halleux, et un autre bien plus étendu, au nord, avant Martinrive.

L'Ourte aussi, un peu après Comblain, fait un pli à l'est, se divise en plusieurs courants, et, une fois qu'elle a accueilli l'Amblève à Douflamme, reprend une direction assez régulière vers le nord. Il y a là, dans le nœud formé par le torrent, un paysage rare : un pont de bois, très-peu civilisé, qui a remplacé l'ancien pont de pierre, détruit lors de l'invasion française ; quelques arbres sur des terrains caillouteux, que le flot inonde durant les crues ; de petits îlots couverts d'un gazon court ; des buissons désordonnés ; et pour fond la roche grise et nue.

— J'ai toujours eu envie, disait Bernard, de composer un tableau avec cela. Thomas, va donc t'asseoir un moment sur la planche du pont avec Jacques, pendant que John se couchera au bord de l'eau... Ah que vous faites bien, mes bohémiens débraillés, dans ce site sauvage !

— Un chevrier avec son troupeau y ferait

encore mieux, dit Thomas. Mais nous n'avons pas le temps de te poser des personnages. Montons à notre point de vue. Un peu plus loin, près d'un pré, au-dessus duquel commencent des taillis, nous trouverons le sentier qui grimpe à la crête du coteau, vis-à-vis de Douflamme.

Ils continuèrent donc encore le long de la rive et eurent la chance de voir quelques bateaux plats passer sous le petit pont et dévaler rapidement, conduits par un seul marinier s'accrochant à son gouvernail. Le lundi est le jour des bateaux, mais le matin particulièrement.

— J'irais volontiers par cette voie-là jusqu'à Liège, dit M. Ster. On verrait aussi bien qu'en marchant.

— Oh que non ! dit Thomas ; ça va trop vite. Nous aurons plus d'agrément à pied.

Une fois sur le haut de la colline, ce furent de grandes admirations. Devant eux, l'Amblève se précipitant comme une immense flèche sur le flanc de l'Ourte ; à perte de vue, les rochers dressés des deux côtés de ce défilé profond ; ceux de gauche vivement éclairés, ceux de droite dans l'ombre, les uns prenant les teintes de la perle et de l'opale, les autres paraissant roux et presque noirs, quoiqu'ils

soient tous à peu près de même couleur. Ce violent contraste, produit par la lumière, était prestigieux. Mais quand le soleil se voilait, l'harmonie se rétablissait sur les deux rives, et tout semblait d'un gris bleuté, presque pareil. Un instant après, la lumière recommençait à jouer sur ce vaste paysage, se reculait, s'avancait, s'éteignait en une place, se ravivait et éclatait en une autre, selon le caprice des nuages.

Papillon frémissait de plaisir et s'effrayait de la faiblesse de son art devant ces effets fugitifs et variés. Comment traduire ce coup de soleil qui passe, et laisse subitement terne et monotone la roche qu'il enflammait tout à l'heure de mille reflets étincelants ? et l'eau, tantôt argentée et miroitante, tantôt sombre et immobilisée en apparence ? et la verdure dont la gamme court du jaune doré au bleu glacé de brun ? et le ciel surtout, le ciel d'un bleu foncé en haut et se dégradant jusqu'au bleu tendre à la ligne de l'horizon ; ailleurs, d'un bleu pers, ou bien violacé ; ici, de légers nuages sous lesquels transparait le fond d'azur ; là, de grosses nuées éblouissantes, modelées comme des montagnes de neiges ; et tout cela changeant à chaque seconde, et communiquant à la terre des

modifications analogues, incessamment renouvelées !

Personne n'avait guère envie de parler. Thomas, s'accoudant sur une petite pointe de granit, avait fait de ses bras deux cariatides sur lesquelles reposait sa tête, et, dans cette attitude d'une statue de la Contemplation, il regardait. Jacques s'était couché à plat ventre, les bras croisés sous sa poitrine en manière de coussin, et il regardait. M. Ster, carrément assis sur une souche d'arbre, tenait entre ses mains un livre fermé, et il regardait ; mais bientôt il ouvrit le livre et lut tout haut :

« On trouve à Comblain la chaux carbo-
» natée métastatique, unitaire et pseudomor-
» phique ; magnésifère primitive convexe et
» lamellaire ; le plomb sulfuré granulaire ; le
» fer-sulfuré cubo-dodécaèdre et icosaèdre ;
» le fer sulfuré épigène massif ; la dolomie ;
» le phtanite ; le fer hydraté... »

— Rien que cela ! interrompit Thomas. Tu dis le fer cubo-dodécaèdre et icosaèdre, le phtanite... quoi encore ? Je ressens une joie suprême de savoir que ces roches que nous voyons là, et que je m'imaginai être d'un mélange de diamants, de rubis et d'émeraudes, sont de fer cubo-dodécaèdre...

— Cela s'appellerait autrement, que la couleur n'en serait pas moins belle, dit Bernard. Le nom ne change pas les qualités de la nature.

III

Au bout d'une ou deux heures, Parchemin, qui avait eu bien vite feuilleté tout son *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, par Henri Delvaux, commençait à s'agiter, changeait de place, essayait d'un petit tertre, puis de la mousse au pied d'un arbre, et ne paraissait plus se trouver bien nulle part.

— Si tu t'ennuies, dit Papillon, pourquoi ne vas-tu pas visiter la grotte ?

— Quelle grotte ? demanda M. Ster.

— La grotte qui est là dans ce bois, au-dessous de nous précisément, à ce que m'a dit notre hôtesse.

— Mais je n'ai jamais entendu parler d'une grotte à Comblain-au-Pont !

— Elle est pourtant toute remplie de stalactites, les plus intactes et les plus blanches..., continua Papillon sans se distraire de son étude de paysage.

— Et l'entrée est dans ce taillis ?

— Sans doute; à moins que M^{me} Ninane ne se soit moquée de moi.

— Allons chercher ! dit Johannes à Thomas.

Et tous deux s'engagèrent dans le petit taillis appliqué contre la pente escarpée de la montagne qui, en plusieurs endroits, laisse voir à nu son squelette de granit. Ils cherchèrent longtemps et descendirent jusque dans le pré inférieur, supposant que l'orifice de la caverne ne devait pas être très-haut.

— Ce taillis n'est pourtant pas bien vaste, disait M. Ster. Allons, faisons une perquisition nouvelle, avec plus de méthode. Prends par ici, et moi par là, et remontons jusqu'au sommet, en fouillant partout.

Dix minutes après, Thomas s'écriait :

— La voici ! J'y suis ! Oh le gentil trou ! Mais qui jamais eût imaginé que cette grotte avait son ouverture à cent pieds au-dessus du niveau de l'Ourte ! Viens voir, John !

John accourut ; les autres aussi.

— Mais, disait-il, il est impossible de se hasarder là dedans, tout seuls et sans lumière. Cela ressemble à un terrier de blaireau.

— Il y a un des garçons du rivage, qui sert de guide, répondit Bernard. On me l'a offert à l'auberge. Je crois qu'il n'y conduit pas souvent des Anglais.

— Eh bien, il y conduira des Belges ! s'écria l'intrépide Parchemin. Thomas, allons vite querir ce brave garçon qui connaît les mystères de l'autre. Je suis impatient de visiter l'incomparable grotte de Comblain, qui n'a jamais été noircie par les torches fumeuses, ni dévastée par ces vandales dont les mains sacrilèges ont brisé tant de merveilles à Han et à Remouchamps.

— Je serai ton homme demain matin, répondit Thomas. Je ne voudrais pas perdre, ce soir, le bel effet de soleil couchant qui se prépare, et que je tiens à voir sur l'Amblève, du haut de ce rocher.

— J'irai avec toi, Jan mon ami, dit Jacques. J'ai quelque chose à prendre à l'auberge. Nous ramènerons le guide, et du diable si Vad'l'avant ne vous accompagne pas dans les entrailles de la montagne. On le ferait passer par le trou d'une aiguille, quand il s'agit de voir du nouveau... Adieu, Thomas ! compte que nous serons bientôt de retour.

— Bon voyage ! dit Papillon.

Ce que Jacques avait à prendre à l'auberge, il le mit dans sa grande poche, et il alla rejoindre M. Ster, qui était allé lui-même racoler son guide sur le rivage.

— Qu'as-tu donc là qui te bat sur le flanc

gauche, et te fait une hanche de marquise Pompadour? demanda John.

— Rien, dit l'autre, un sablier...

— Un sablier?... Nous, munissons-nous d'un paquet de chandelles, d'allumettes phosphoriques, de briquets, de paille, de tout ce qu'il faut, n'est-ce pas?... comment vous appelez-vous?

— Nicolas Brasseur, répondit le rivageois. Ce petit-là viendra aussi avec nous, pour porter une chandelle. Il y est déjà venu et connaît la chose, presque aussi bien que moi.

Et il fit signe à un jeune marinier qui jouait entre les tas de pierres.

Tous quatre escaladèrent la grande montagne en forme de cirque, pour rallier le plus vite possible les deux artistes qui étaient demeurés sur le rocher, tout près de l'entrée de la caverne.

— On croit, dit le guide, que *à koron* (au fond) on aboutit justement par ici, à quelques mètres de l'endroit où nous marchons. Car, de là, on a entendu, une fois, les aboiements d'un chien qui s'était égaré dans la grotte. Il y a aussi, un peu plus à gauche, quelques ouvertures qui pourraient bien communiquer avec la grande caverne. Mais je n'ai jamais trouvé de passée suffisante. Enfin nous nous

musserons tant que nous pourrons. N'ayez pas peur... nous verrons tout.

— Ohé, ohé, Thomas! s'écriait de loin M. Ster tout animé. Prépare-toi, mon fidèle camarade! voici un brave guide qui promet de nous mener jusque à *koron*.

— Je suis tout prêt, répondit Vad'l'avant.

— Et toi, Jacques, as-tu envie de t'enca-verner, aujourd'hui?

— Ma foi, non! vous savez que je ne suis point troglodyte. Je tiendrai compagnie à Bernard qui finit son dessin. J'ai pris mes précautions pour vous attendre. Ne vous pressez pas.

John et Thomas ôtèrent leurs vestes, leurs cravates, et ne gardèrent que leurs blouses, pour être bien à l'aise et ne pas étouffer dans ce couloir de reptiles, où ils prévoyaient qu'ils seraient obligés de courber souvent la tête et de ramper plutôt que de marcher. Ils s'assurèrent qu'ils avaient une provision de briquets, prirent à la main chacun une chandelle allumée, et, précédés des deux guides également armés de chandelles, ils s'introduisirent dans le petit trou noir.

IV

Quand ils en sortirent, il faisait tout à fait nuit. Ils trouvèrent Jacques accroupi à l'entrée, et qui les attendait comme il l'avait promis.

— Tiens, tiens ! le soleil est couché ! dit Thomas. Et combien sommes-nous donc restés de temps dans cette souricière du diable ?

— Le temps de boire une bouteille de vin, répondit Jacques.

— Ce n'est pas une mesure du temps, qu'une bouteille.

— Elle m'a cependant servi en guise de sablier.

— Ah ! c'est là le sablier que tu rapportais de l'auberge sous ta blouse ? dit M. Ster.

— Oui. J'avais calculé qu'en buvant un bon coup chaque quart d'heure, il faudrait une heure pour que tout le vin de la bouteille s'écoulât dans mon gosier. Or, je viens d'avaler ma quatrième gorgée, et la bouteille est vide. Donc vous avez été plus d'une heure.

— Mais, mon cher Vendangeur, demanda

Thomas, à quoi as-tu mesuré exactement les quarts d'heure ?

— A ma montre donc ! répliqua Jacques en riant.

— Ha ! ha ! ha ! Alors tu n'avais pas absolument besoin de ton sablier bachique !

— Ça réchauffe aussi quand vient le soir ; et ça désennuie quand on est seul.

— Mais, en effet, Bernard, où est-il ?

— Il s'en est retourné à la maison, une fois le soleil couché. La soirée commençait à être fraîche, savez-vous ! sur une pointe de montagne, et sans bouger.

— Nous sommes assez échauffés, nous autres, dit le professeur, en mettant sa veste pour ne pas attraper un refroidissement. Rentrons à l'auberge. Nous avons quelque besoin de nous nettoyer avant le souper.

Ils ne furent pas longs à détaier jusqu'à Comblain, et quand, à la vive lumière de la salle, Papillon les examina de la tête aux pieds :

— Jamais on n'a rien vu de pareil ! s'écria-t-il. Vous avez donc barboté dans une mare !

M^{me} Ninane, arrivant sur ces exclamations :

— Ah mon Dieu ! voulez-vous du vin chaud, M. Ster ? Et vous, M. Thomas, vous êtes encore

mieux arrangé ! Aussi ne vous avais-je point parlé de la grotte : ça n'est pas fait pour des gens comme vous !

— Pour qui donc ? dit Thomas. Nous voulons notre part dans les présents du bon Dieu, M^{me} Ninane ! Votre grotte de Comblain est un trésor. Il y a une *gatte d'or* dedans. Il ne faudrait que l'accommoder un peu pour y attirer l'Europe entière ! Oh ! les belles stalactites, d'un blanc rosé, couleur de la peau des nymphes ! Si j'étais bourgmestre de Comblain, je voudrais faire votre fortune à tous...

— Il paraît néanmoins que ce n'est pas si haut que la grotte de Han ? insinua le petit Bernard.

— Cela peut avoir cinquante pieds de haut... en certains endroits, riposta Thomas.

— Cinquante pieds !

— Sur un pied et demi de large... En d'autres endroits, ça peut avoir un pied et demi de haut... sur deux de large... juste de quoi passer la tête comme à une lucarne... Mais où passe la tête le reste passe... en se disloquant un peu...

— Thomas satirise, selon sa coutume, interrompit Johannes. Mais je vous assure qu'il a *eu bon* devant ces merveilles cachées, et qu'il m'a tenu la chandelle avec un véri-

table intérêt, pendant que, sur place, je prenais des notes, afin de ne pas oublier la conformation de ce palais souterrain et la série de sculptures cristallisées qu'il renferme.

— Tu as pris des notes, jusqu'au fond du trou? demanda Bernard.

— Sans doute; puisque la grotte n'a jamais été décrite. Montrez-moi un livre, une brochure, un journal, une page de papier imprimé, qui en fasse mention seulement?... Et nous avons même nommé, de commun accord, Thomas qui fait le dédaigneux à présent, et moi, les incomparables stalagmites...

— Tu devrais en rédiger un mémoire pour l'Académie, dit Thomas en ricanant.

— Tu peux croire, repartit Johannes, qu'on leur envoie des centaines de notices sur n'importe quoi, qui ne sont pas aussi intéressantes que le serait une notice sur la grotte de Comblain.

— Et tu nous liras tes notes, n'est-ce pas, bon professeur? appuya curieusement le petit Bernard.

— Je conseille à ces messieurs d'aller auparavant changer de costume, dit l'excellente hôtesse. Car à moins que cela on risquerait une pleurésie.

Ils étaient en effet tout couverts de vase liquide, non-seulement aux blouses et aux pantalons, non-seulement aux mains, mais au visage, dans les cheveux, partout. Ils étaient barbouillés de glaise jaunâtre, comme sont barbouillés de suie les ramoneurs, dont le blanc des yeux et les dents échappent seuls à la teinture générale.

Le docteur Jacques les poussa donc dans l'escalier, leur fit monter des seaux d'eau dans la grande chambre, tira de leurs sacs chemises et chaussures, et les aida de son mieux à reprendre figure humaine, linge sec, et costume... de fête.

M. Ster mit son beau gilet de flanelle rouge, sacré par la princesse Victoire ; Thomas s'entortilla le cou d'une espèce de cachemire vert, et par-dessus boutonna sa bonne veste de marin ; après quoi, on s'installa à la table du souper.

— Buyons d'abord, dit Jacques. Je ne serai tranquille sur votre santé qu'après vous avoir vus avaler quelques rasades. Je ne suis pas trop inquiet de Vad'l'avant. Il se traite avec une conscience qui réjouit le médecin. Mais notre stoïcien est un peu rebelle à la coupe. Parchemin, mon ami, un verre de vin rouge dispense souvent d'une médecine

noire; et l'on a vu quelquefois des hommes sauvés... de la mort, par un verre d'eau... de la vie.

M. Ster, que son voyage horizontal dans le trou boueux et sans air avait altéré, se prêta de bonne grâce à la médecine rouge, excellent bordeaux, d'ancienne date; et, quand chacun fut bien restauré, il tira, au dessert, ses paperasses maculées de glaise, et donna lecture des fragments décousus, écrits d'après nature, dans le sein même du rocher :

« Après l'entrée étroite, une petite salle;

» Une seconde petite salle, avec une stalactite en forme de *dais*;

» *Le passage du Serpent*; »

— Là, interrompit Thomas, on marche d'abord sur le menton; nos barbes en ont rapporté les témoignages. On serre un peu les épaules; on avance un bras, puis l'autre, comme pour nager à la brasse; on retient sa respiration, pour se rétrécir la poitrine; on s'aide un peu du ventre; on tortille des hanches; et quand le torse est passé, le mince appendice des jambes suit tout naturellement. On se trouve alors debout... sur les mains, la tête en bas, les pieds en l'air; car l'endroit où l'on pénètre est plus bas que le passage; mais, si l'on tient à marcher comme

tout le monde, on peut se redresser sur les pieds et reprendre son équilibre ; on est alors dans une rotonde assez distinguée...

— Une superbe rotonde ! dit M. Ster.

Et continuant son manuscrit :

« *La rotonde au Pélican* : trois stalagmites :
» un *pélican*... à empailler ! une *montagne de*
» *glace*, comme une des croupes du Mont-
» Blanc, et une autre excroissance, d'une
» forme indescriptible, se rapprochant de la
» forme d'une gourde immense ;

» Attenant à la rotonde, la *cascade*, stalag-
» mite étendue sur une surface de cinq à six
» mètres ; pièce rare et admirable !

» Puis, la *petite madone*, stalagmite repré-
» sentant une vierge assise avec un enfant
» dans les bras ;

» Puis, l'*éruption d'un volcan* : de la base
» cristallisée, en forme de montagne, s'élan-
» cent des jets qui retombent et semblent
» couler comme une lave ;

» Là, s'ouvre sur la gauche, le *défilé à la*
» *Fontaine*, haut de cinquante pieds peut-être ;
» avec une sorte de *rhinocéros*, comme une
» sculpture de grand relief, sur la paroi gau-
» che.

» Nous essayons d'allumer un bouquet de
» paille pour mesurer du regard la hauteur

» de la voûte; mais la fumée nous étouffe ;
» on s'empresse d'éteindre la paille, de peur
» d'être asphyxié.

» Ce défilé n'ayant pas d'issue après la
» *fontaine* qui en occupe le fond, on continue
» par la percée principale et on rencontre la
» stalagmite des *ruches*;

» Puis on descend dans le *caveau des Ico-*
» *noclastes*, où il y a de beaux restes de sta-
» tues, trois stalagmites qui ont l'air de trois
» *saintes* sur leur piédestal, et un long *cierge*
» brisé. »

— Le guide nous a dit, en effet, ajouta Thomas, que la dévastation de ce caveau est l'œuvre des gens du pays, qui s'y risquent quelquefois, après boire sans doute. C'est malheureux, car presque tout le reste est pur, et les cristallisations ont une blancheur mate comme celle du plus beau marbre ou de l'albâtre; ailleurs, un grain brillant et pailleté, qui éclatait sous la jaune lumière de nos chandelles, comme des semis de diamants. C'est très-curieux, en conscience! et les grottes de Han et de Remouchamps n'ont point de morceaux d'une pareille conservation.

— Et... marchiez-vous toujours à quatre pattes? demanda Jacques.

— Attends, ce n'est pas fini. Nous ne sommes encore qu'à moitié. Et nous aurons à revenir par le *passage des Serpents*.

M. Ster continua :

« *Descente aux Catacombes*; là, ni stalagmites, ni stalactites; des quartiers de pierre brute, d'un ton jaunâtre; quelques noms écrits au crayon, sur le roc : Nicolas Brasseur (c'est le guide), Simonis, etc.;

» Un couloir, avec une *cascade de lait*; la cristallisation est blanche et onctueuse comme la crème la plus pure;

» Un petit cabinet, avec enfoncement à gauche, où, au milieu de fines stalactites, pend *la Toison d'or*; forme tout à fait frappante, d'un mouton suspendu à un collier de pierres; nous l'avons baptisée tous deux ensemble, du même cri;

» Puis, *Philémon et Baucis*, deux stalagmites représentant deux figures simples et calmes, assises côte à côte;

» *Le trou aux Serpents rouges*, à droite, dans une excavation toute recouverte, en haut, en bas et sur les côtés, d'une couche cristallisée, sur laquelle se contournent d'autres cristallisations minces et allongées en forme de couleuvres, et d'un rouge rosé, transparent comme le rubis; il y a là aussi

» d'autres formes détachées de la masse, et
» dont l'une a quelque ressemblance avec un
» éléphant ;

» Autre petite salle, ornée d'une foule de
» *pendentifs* et de culs-de-lampe bizarres ; un
» nom écrit : Stappaerts, 1840 ;

» Deuxième *madone*, isolée, et d'une con-
» figuration très-saisissante ; on dirait une
» vierge du moyen âge, un peu fruste, mais
» d'une grande tournure, et retrouvée dans
» les débris d'une cathédrale ;

» *Le boudoir aux Draperies* ! c'est la plus
» belle salle de la grotte ; non pas très-vaste,
» mais décorée partout de draperies, de
» guipures et de festons si délicats, si ca-
» pricieux, si blancs et si fermes !

» *La montée aux Colonnes* : à droite et à
» gauche, des colonnettes, de diverses pro-
» portions, la plupart ciselées capricieuse-
» ment ; dans une excavation, une véritable
» *petite chapelle*, comme ces morceaux d'ar-
» chitecture flamboyante, où tout est travaillé
» depuis les lambris jusqu'à la voûte ;

» Plus loin, une grande *pyramide*, surmon-
» tée d'une statue. Ça ressemble en petit à
» une colonne triomphale.

» Enfin, à *koron*, une dernière salle, où le
» plafond est assez haut ; ce n'est point le

» bout de la grotte; car il y a, au delà, un
» trou inexploré, assez large, mais très-bas,
» tapissé de cristallisations; on y pénètre
» encore à quelques mètres, en se glissant à
» plat ventre; mais on est arrêté là. Thomas
» ayant voulu s'y faufiler, on a été obligé de
» le retirer par le talon de ses bottes. »

— Vous voyez, ajouta M. Ster, dont les notes étaient épuisées, vous voyez qu'il y a encore tout à trouver, et particulièrement qu'il y a tout à arranger, percer, taillader, pour qu'on puisse du moins y circuler debout. Tout le monde n'est pas comme nous et n'accepte pas de se traîner ventre à terre et roc au dos, fût-ce même pour voir des féeries. Ah! le trou aux Serpents! Thomas, qu'en dis-tu?

— Ça m'a fait assez de plaisir pour aller, mais ça n'a plus le même charme en revenant. J'aurais préféré de sortir par le *koron* et de me trouver tout à coup sur la belle montagne au cirque, plutôt que de recommencer ce métier de ver rampant. C'est très-fatigant de ne pouvoir, une heure entière, ni secouer la tête, ni étendre les bras, de respirer un air moite, saturé d'émanations aqueuses que ne corrigent point les parfums de la végétation ni l'éther céleste! J'aime à avoir la liberté du

geste et du mouvement, comme la liberté de la parole et de l'esprit.

— Venez donc vous reposer, mes chers bohémiens, dit le fraternel docteur. Papillon et moi, qui n'avons pas affronté ces aventures, nous vous *borderons* dans vos lits, comme font les nourrices aux petits enfants dans leurs berceaux.



DE COMBLAIN A TILF.

I

Quel que fût l'amour des bohémiens pour Comblain-au-Pont, il leur fallut cependant quitter dès le lendemain ce village si pittoresque, où l'on a le bonheur de se sentir presque séparé de la civilisation. Car, malgré tous les attraits du pays, ils étaient forcés à un voyage rapide : Parchemin avait ses élèves, Vendangeur ses malades, Papillon son atelier, Vad'l'avant un rendez-vous dans les Pyrénées ou le Tyrol, sur l'Hymalaya peut-être, quelque part au diable.

Hélas ! ce fut le plus cruel de tous leurs départs. Ils avaient laissé Dinant, La Roche, Durbuy, avec moins de regret. Seul, le village de Han, quoique n'offrant pas, comme paysage, des beautés comparables à celles de Comblain, de La Roche et de plusieurs autres points de leur tournée, leur restait dans le souvenir à une certaine place exceptionnelle, au-dessus de tout.

Il faut de la compagnie, même dans le paradis terrestre. Adam tout seul se fût bien vite ennuyé de ses figuiers chargés de fruits et de ses buissons chargés de roses.

Au petit jour, tous quatre, l'œil ouvert, se soulevaient un peu dans leurs lits et regardaient dans le lit voisin.

— Bonjour, citoyen ! dit Jacques le premier. Faut-il se lever ?

— Napoléon, répondit malicieusement Thomas, Napoléon, dont Parchemin a la glorieuse image près de son chevet, disait... ce mot est historique : « Le temps du sommeil est perdu pour la véritable existence. » Levons-nous donc !

— Tu m'éveilles mal ! s'écria M. Ster, feignant de se renvelopper dans ses draps. Ce nom-là me mettra de sombre humeur pour toute la journée.

— Le grand air chassera cette mauvaise influence, dit Papillon en sautant de son lit. Puisque nous devons déjà renoncer à Comblain, allons du moins parcourir encore les environs durant quelques heures. Nous rentrerons prendre le café, et puis nous nous embarquerons — par terre — pour Esneux, où nous ferons un bon repas chez Comus, le restaurateur qui est à la cime du bourg, vis-à-vis de l'église.

— C'est Cobus qu'il s'appelle, interrompit John, et non Comus.

— Comus soit, répéta Jacques exprès... J'ai idée de diriger, ce matin, notre promenade de l'autre côté de l'Ourte, en nous faisant passer par la gente batelière qui nous passa, l'autre fois, quand nous arrivâmes des hauteurs d'Oneux.

— Oui, dit Papillon, nous grimperons sur le rocher, et nous verrons en face tout Comblain. Puis, avant de partir, nous irons aussi revisiter les ruines de l'ancienne église.

— C'est cela ! approuvèrent les autres.

Et après des ablutions abondantes, ayant refourré à la hâte toutes leurs hardes dans leurs sacs, pour n'avoir plus qu'à se harnacher vivement au moment du départ, ils descendirent sur le rivage, déjà peuplé de carriers

et de mariniers. La *bâcèle* était à sa petite barque du passage d'eau et les transborda sur l'autre rive, non sans avoir échangé de gais propos avec Jacques et Thomas.

Les rochers qui bordent l'Ourte de ce côté ne sont pas moins accidentés que ceux de la rive gauche. Les bohémiens vagabondèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un sommet d'où se découvre le fond de paysage orné du pont en bois. Ils dévalèrent par là, à travers des carrières profondes, s'amusèrent un instant au bord de la rivière et sur le petit pont, accomplirent ensuite leur pieux pèlerinage à l'entour du fragment restauré qui reste de la vieille église, et s'abattirent sur les derrières de l'hôtel Ninane.

La bonne hôtesse les attendait pour verser l'eau bouillante sur le café frais moulu, qu'elle apporta bientôt, tout empressée, et dont le parfum annonçait la qualité.

— Nous sommes très-tristes de vous dire adieu, M^{me} Ninane; mais nous reviendrons.

— Je l'espère bien ! c'est à revoir qu'il faut dire.

— Pas plus tard qu'à l'automne, s'il plaît au hasard !

— S'il plaît à Dieu, répliqua-t-elle.

Le café bu avec délices, ils endossèrent

leurs sacs et s'en allèrent tranquillement par le chemin de halage qu'ils avaient déjà suivi, la veille, jusqu'en vue de Doufflamme.

En longeant le petit taillis dans lequel se cache l'étroite orée de la caverne, ils y jetèrent un dernier regard.

— Comment n'entreprend-on pas de rendre cette grotte praticable? s'écria M. Ster. Elle a pourtant son mérite, même en comparaison de celles qui sont célèbres; car, relativement à ses proportions, elle a plus de richesses en cristaux naturels qu'aucune autre. Il est vrai que ce n'est qu'un trou, et que Han, par exemple, est une enfilade de cathédrales et de monuments antédiluviens. Peut-être tous ces trous que nous avons méprisés aux environs de la rivière *l'Homme*, sont-ils également tapissés de cristallisations? Il faudrait les visiter pourtant.

— L'an prochain, répondit Thomas.

Le temps était fort agréable... une journée de printemps. Les *arundelles*, les premières qu'ils eussent encore vues, effleuraient la vague courte, et saccadée de l'Ourte. Les insectes s'agitaient dans leurs forêts de gazons, ou voltigeaient dans l'air. Tout le petit monde des herbes et des buissons se préparait à lier des amours, des

familles et des connaissances, pour la saison chaude. La température était déjà si douce que Thomas avait bien envie de se baigner.

Ce chemin qui côtoie l'Ourte n'a pas son pareil dans toute la Belgique peut-être. On marche sur la verdure ; à gauche, des taillis en espalier contre la pente de la colline ; à droite, sur l'autre bord, d'autres collines boisées, et souvent de grands arbres, d'une belle venue. Beaucoup d'animation, malgré la sauvagerie du site : des maisons de distance en distance ; après Douflamme, le petit hameau nommé le Rivage, et bientôt Chanxhe, qui dépend de la commune de Sprimont ; entre le Rivage et Chanxhe, une île toute verte et assez longue.

Puis, le torrent se courbe à l'ouest ; c'est là qu'on rencontre des commencements de travaux pour un canal projeté à cause des difficultés de la navigation dans ce tournant brusque. On dit que le projet n'en est pas abandonné, et en effet quelques ouvriers travaillaient à des endiguements.

Entre le lit de l'Ourte et le bout de canal qui existe déjà, et dont l'écluse est près de Poulseur, il y a une sorte d'isthme très-mince sur lequel s'engagèrent les bohémiens.

Les jeux de l'eau aux environs sont très-

amusants à regarder ; elle tressaille parmi des cailloux et forme une série de petites cascades sur un fond qui n'est pas creux du tout.

A l'un de ces *rapides*, Bernard avisa une troupe innombrable de truites qui s'efforçaient de remonter le courant, toutes d'une même génération à ce qu'il semblait, et d'une taille déjà recommandable. Il y en avait, il y en avait sur une étendue d'au moins dix mètres, et si serrées, qu'elles cachaient le fond de cailloux ; presque toutes à fleur d'eau, et montrant la raie de leur dos tacheté de paillettes d'argent et de pourpre ; quelques-unes risquant même des sursauts en plein air, où elles étincelaient un instant.

— Attendez, attendez ! dit Vad'l'avant. Point de bruit ! ne bougez pas ! Nous allons gagner nous-mêmes notre dîner. Toi Papillon qui es vif, viens avec moi !

— Pourquoi ?

— Tu vas voir.

Et il l'emmena plus loin, à une certaine distance au-dessous du passage des truites. En cet endroit, le fond exhaussé formait une espèce de digue naturelle, avec si peu d'eau, que les truites avaient dû y passer presque à nageoire sèche.

— A présent, ôte vite tes souliers, mon mignon, et tu feras comme moi.

Ce disant, il se précipita en bas de la jetée longitudinale et entra dans l'eau avec ses grandes bottes. Papillon, jambes nues, l'ayant suivi aussitôt, tous deux barraient à peu près les interstices de la petite digue de cailloux.

— Nous sommes sûrs de notre affaire, maintenant, dit Thomas.

Et il cria aux deux autres, restés immobiles à contempler les exercices du régiment de truites, qu'ils lançassent de grosses pierres dans le tas.

— C'est trop cruel, répondit le bon philosophe. Je ne m'y déciderai jamais. De petits poissons si heureux dans leur torrent, et qui ne nous font rien !...

— Si vraiment ! ils nous font envie, répliqua le barbare Thomas. Est-ce que la création tout entière n'est pas faite pour s'entre-manger ? La terre, notre mère, finit bien par nous dévorer nous-mêmes ! Allons, Vendangeur, toi qui n'as pas de préjugés, lance là-dessus quelques beaux fragments de granit.

Jacques n'avait pas attendu cette apostrophe, et ramassant deux ou trois grès assez lourds, il les jeta au milieu de la procession frétilante. L'ordre fut troublé un moment,

et les files rompues; mais elles se reformèrent promptement par une évolution spontanée, et continuèrent à lutter contre le courant, têtes toujours tournées en amont; car la truite a cela de commun avec les héros, qu'elle ne recule jamais.

— Eh bien? demanda Thomas.

— Il y a des morts et des blessés, répondit Jacques. Trois, quatre... queue par-dessus tête! cinq, six... qui montrent le blanc de leur ventre! une douzaine peut-être qui sont touchées. En voilà déjà que le courant entraîne vers vous. Les voyez-vous?

— A toi, Papillon! en voici une qui descend de ton côté. Oh! par ici, plusieurs autres! J'en tiens une, deux...

Et Thomas les lançait sur la berge, et continuait son patrouillage, avec une ardeur d'enfant, pour disputer à la rivière les nombreuses victimes. Bernard aussi se démenait assez subtilement et il en saisit plusieurs. Quelques-unes cependant leur glissèrent entre les doigts et furent emportées, mortes ou mourantes, en aval, au fil de l'eau. Mais quand, l'expédition terminée, on fit le compte du butin conquis, il se trouva sept belles truites, plus longues qu'un empan de la longue et noble main de Johannes.

— Il en manque une, dit Jacques, pour que nous en ayons chacun deux à dîner.

— Nous sommes à un nombre cabalistique, qui nous portera bonheur, répondit Thomas. Tenons-nous-y. Le nombre sept a la vertu d'évoquer les génies planétaires et les force à opérer des prodiges. Nous avons besoin du soleil, de la lune, des étoiles et de toutes les divinités qui peuplent le ciel...

— Est-ce que vous vous imaginez que je me rendrai complice de votre assassinat, en me nourrissant de ces pauvres êtres qui tout à l'heure encore étaient si joyeux de vivre? interrompit le sensible Parchemin.

— Tu trouves plus humain de les pêcher à la ligne et de leur enfoncer dans le gosier un hameçon de fer! riposta Thomas. Le pêcheur à la ligne n'est-il pas le plus pervers des hommes? car à la férocité il joint la perfidie. Ses violences sont précédées de mille artifices. Il s'adresse aux mauvaises passions, aux instincts voraces et grossiers. Il commence par la ruse et finit par le meurtre! Il appâte ses victimes, pour les pendre au bout d'un fil!

II

— Ah ! voici Poulseur, et Montfort, en face !
qué c'est beau ! s'écriait Bernard.

La montagne en roche vive sur laquelle se dresse Montfort est assez haute , et aujourd'hui très-dégradée à sa racine et à son flanc du côté de l'Ourte. Les ruines elles-mêmes, vues d'en bas , se dessinent sur le ciel en deux groupes séparés, ressemblant aux deux piliers d'un gigantesque arc de triomphe qui aurait perdu son couronnement. Il fallait que ces constructions fussent autrefois bien vastes et bien solides, pour qu'il en reste encore des fragments si majestueux ; car la destruction de Montfort date de la fin du xv^e siècle.

Les bohémiens furent très-scandalisés d'apprendre qu'il était question de mettre en vente ces ruines d'un château contemporain de Charlemagne, suivant les légendes, qui y font naître les quatre fils Aymon. Peut-être cette impiété est-elle consommée aujourd'hui !

— Si j'avais de l'argent, dit Thomas en fouillant dans ses poches, c'est moi qui ache-

terais ce Montfort ! Je le sauvegarderais précieusement tel quel, sans permettre qu'on touchât ni à une pierre, ni à une feuille de lierre. J'en explorerais avec le temps les souterrains, qui, bien sûr, existent dessous, comme le prétendent toutes les traditions, et j'y retrouverais des armes, des vases, des bijoux, des médailles ; car les seigneurs successifs de cette forteresse redoutée ont dû y entasser des trésors conquis par la guerre et le brigandage.

— La *gatte d'or*, n'est-ce pas ? interrompit en riant Johannes.

— Non. La *gatte d'art*, si tu veux. Car ce qui est estimable dans ces trouvailles d'objets anciens, ce n'est pas leur valeur métallique et monétaire, c'est leur valeur artistique ; ce sont les souvenirs qu'ils nous lèguent des mœurs et de l'histoire, ciselés par le génie et le travail des artistes et des ouvriers.

— Ah ! sans doute ; et chaque province, je dirais volontiers chaque commune, devrait avoir, attaché à son hôtel de ville ou à sa modeste maison communale, un musée où seraient déposés à demeure tous les débris curieux que le sein de la terre nous a conservés. Mais l'État a bien d'autres affaires, et

il laisse ce soin religieux à des collectionneurs plus ou moins intelligents, contrariés dans leurs recherches par l'insouciance ou l'avidité des propriétaires du sol, et qui ne réussissent pas toujours, quand une trouvaille est faite, à empêcher que les objets d'art en métal et les monnaies ne soient aussitôt portés en secret chez le fondeur. Si j'étais gouvernement, je ferais décréter une peine contre tous ceux qui dénaturent ces témoignages plastiques de notre tradition.

— Ce respect-là se conçoit mieux, dit Jacques ironiquement, que ton respect pour la vie des poissons et ton vœu d'abstinence pythagorique. Car, Dieu merci, la truite se reproduit et perpétue son espèce avec une générosité fabuleuse...

— Mais les produits de l'art ne font point de petits, ajouta Bernardino.

— A Poulseur même, reprit M. Ster, il y a un amateur qui a recueilli beaucoup de vieilles ferrailles, et qui en a formé une collection assez intéressante. Car la tour de Poulseur, que vous voyez là, est une antique construction romaine, et tous les jours on retrouve dans cette contrée des traces du passage et de la domination des Romains.

— Ce que nous voyons là, dit Thomas, est

entièrement moderne. Mettons qu'on a bâti sur des fondations antiques.

— Oui, ça n'a plus aucun caractère; mais que Montfort a une belle tournure sur son rocher! répéta le peintre.

— Il faut cependant continuer notre route, répondit inflexiblement M. Ster, qui devinait que les deux artistes avaient envie de grimper jusqu'aux ruines de Montfort. Qu'avez-vous aller chercher à Montfort? des traces des quatre fils Aymon? Vous n'en trouverez pas plus dans ces ruines, que vous n'avez trouvé l'empreinte du fer de leur fameux cheval Bayard sur la roche de Dinant. Traversons donc l'Ourte à Poulseur, ainsi qu'on nous l'a recommandé pour éviter le long circuit qu'elle fait à gauche, et gagnons Esneux directement.

— Ma foi, je ne quitte pas la rivière, dit à son tour le petit Bernard avec une égale fermeté. Je vous rejoindrai à Esneux au dessert. J'aimerais mieux ne pas manger de tout le jour, et même coucher sous un saule, que de perdre, un quart de lieue...,

— ... l'aspect de ces bords *enchanteurs*, comme dit le professeur Jervinus, continua Thomas. Je suis de l'avis de Papillon. Je renonce à l'escalade de Montfort, mais je con-

tinue sur la rive gauche, qui est la plus accidentée.

— Et moi aussi, dit Jacques. Je n'en aurai que meilleur appétit au dîner.

— Et moi aussi, chers compagnons, dit Parchemin. Est-ce que je voudrais vous quitter une minute !...

— Mais il me semble, dit Bernard, que le sentier de halage est barricadé !

A cet endroit, en effet, la propriété privée et jalouse a envahi la terre jusqu'au torrent, et défendu par des haies et des épines la circulation au bord de l'eau.

— Passons tout de même, dit Thomas. Je trouve ce propriétaire assez insolent de confisquer ainsi un droit commun, naturel et imprescriptible. S'il a acheté les produits de ce terrain, je ne lui ai vendu, pour aucun plat de lentilles, à ce frère accapareur, mon droit de marcher le long de cette rivière publique.

Les autres n'eurent pas l'imprudence de se hasarder contre la propriété sacrée, et, sans accepter cependant le chemin qui force à traverser le village, ils défilèrent dans une petite sente, peu tracée à travers prés. Thomas les suivit.

Au bout des prés, on trouve une voie très-resserrée sur le penchant du bois. C'est

comme une allée de bocage, et l'on est caressé à chaque instant par les branches des arbres et les pointes des buissons. Le meunier du moulin de Ridoneux venait avec son cheval chargé d'un sac de farine. Pour faire les honneurs du chemin au gros cheval, qui ne se serait point dérangé, ils entrèrent un moment sous bois, et respectueusement regardèrent passer ces deux graves fonctionnaires de l'alimentation.

Le moulin de Ridoneux, très-gaillardement situé sur un petit ruisseau qui afflue dans l'Ourte, est défendu par des chiens sauvages, en toute liberté. On leur disputa l'étroit chemin qu'on avait cédé au cheval travailleur. Thomas proposa au législateur Johannes d'ajouter à son code en faveur des antiquités, un code contre les chiens qui aboient et qui mordent, et, par la même occasion, contre les bourgeois qui s'approprient la bordure des torrents.

Nouvelle aventure, un peu plus loin, près de rochers lézardés et humides.

Papillon, qui marchait le premier, s'arrêta tout à coup, avec une sorte d'effroi, et regarda à ses pieds.

— Qu'est-ce ? dit Thomas en avançant.

— Oh l'affreuse bête ! s'écria Bernard. J'a-

voue que j'ai peur de ça, comme des crapauds.

— Ma foi, moi aussi, dit Thomas. Je prends une couleuvre dans mes doigts, mais toutes les bêtes gluantes m'inspirent un dégoût invincible et me mettent en fuite. Cette salamandre est pourtant d'une belle couleur, avec ses taches oranges sur un fond de bitume. Il y en a, dans les Alpes suisses, une autre espèce, bien plus visqueuse, moins colorée et plus courte, qui m'a souvent fait détourner de mon chemin. Celle-ci est d'une grosseur prodigieuse pour l'espèce de notre pays.

M. Ster et Jacques étaient accourus, et les quatre bohémiens formaient un concile autour de la salamandre, qui les regardait avec ses gros yeux, sans bouger, ne se fiant point sans doute à la rapidité de sa course.

— Penser, disait M. Ster, que ce lubrique François I^{er} a pris pour emblème un pareil monstre, et qu'il l'a fait modeler, sculpter, tailler, ciseler, peindre, graver, sur pierres précieuses, sur or et argent, sur marbre et sur grânit, sur vitraux, sur bois, sur toile, sur papier; et que son palais de Chambord, particulièrement, en est blasonné du bas en haut, sur les murs extérieurs et les péristy-

les, aux lambris, aux plafonds, et jusqu'au sommet des cheminées sur les toits!

— C'est d'une forme très-fantastique, dit Thomas, et toutes ces salamandres qui se tortillent dans des cartouches aux plafonds de Chambord, sont aussi belles que les arabesques peintes par l'école de Raphaël.

— Et qu'allons-nous en faire de cette salamandre? demanda Papillon.

— Veux-tu l'emporter dans ton sac?

— J'aimerais mieux expérimenter si elle est incombustible, comme on le dit.

— Enfant terrible, ne tourmente pas cette créature, dit Thomas. Elle va sans doute à quelque important rendez-vous d'amour ou de politique. On l'attend dans quelque fente du rocher. Bon voyage, grosse paresseuse! Fais ce que dois, advienne que pourra!

On la laissa vaquer à ses occupations.

Bientôt ils aperçurent à droite Evieux, puis les Trois-Couronnes, et enfin, devant eux, sur la hauteur, le clocher et les toits supérieurs d'Esneux, où l'Ourte se projette vers le nord-ouest et y dessine une de ses plus vastes circonvallations.

A cette vue d'Esneux, Jehan Ster qui feuilletait un bouquin, se mit à déclamer avec emphase :

— Je te salue, lieu sacré qui m'as vu naître!
 Salut aux doux souvenirs de ma jeunesse!
 Salut à l'église et à son clocher! Je vous
 salue aussi, ruines de l'asile qui abrita mes
 premiers ans, humble toit, séjour de la paix
 et des vertus! Et vous, ormes vénérables, til-
 leuls fleuris, vous ne me prêtez plus votre
 ombrage... Comme les oiseaux qui peuplaient
 vos feuillages, le voyage de la vie m'a en-
 traîné au loin. O douce époque!... Rochers
 qui vous élancez vers le ciel, salut encore!...

— As-tu fini tes salutations? demanda Tho-
 mas. Et à propos de quoi?

— Mais, reprit Parchemin, d'abord c'est
 écrit tout au long dans le livre du docteur
 Bovy, page 66; si je le répète à propos d'Es-
 neux, c'est que mon père est né dans ce
 pays-là, et que ça me paraît bien en situa-
 tion. Je suis tout attendri, et je sens bour-
 donner dans mes oreilles ces vers naïfs et
 charmants de *li Côparey*, — ou *Coporeil* — ve-
 nant de *coupe-oreille*, selon mon spirituel ami,
 Ferdinand Hénau, dans ses excellentes
Études historiques et littéraires sur le wallon :

El' mi don' li sovuans'
 Dèz àuèy di myy efaus';
 Cist illûzyon m plè biu.
 Ky es' ki u'a nin evey
 Di s repwerte kékfey
 Eneri dvin s jôn' tin?

— Oh mon brave John, livre-toi à la sensibilité ! dit Thomas. Comment, ta famille est originaire d'Esneux ? Mais nous allons fêter la dynastie des Ster, vraiment ! Et tes vers de la Còparey ou *Coupe-oreille* sont délicieux : ils rappellent la romance de Chateaubriand :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !...

Vendangeur et Papillon partagèrent aussi l'attendrissement de Parchemin, et ils descendirent tous, la larme à l'œil, dans les petits jardins du faubourg d'Esneux, qui occupe la rive gauche de l'Ourte en face d'un pont magnifique.

— Montons vite chez Comus, dit Jacques. Nous avons besoin de nous fortifier le cœur avec le tonique de Bacchus. Faut s'émouvoir les nerfs de temps en temps ; mais les émotions trop prolongées sont funestes à la santé. Allons rire un peu, chez Comus !

Ils traversèrent le pont, saluèrent poliment l'aubergiste de l'hôtel à droite, qui a fait inscrire sur son enseigne son titre recommandable de *secrétaire communal*, grimpèrent sur la place de l'église, et entrèrent au restaurant de maître Cobus.

III

Le bourg d'Esneux a cela de particulier, et qu'on ne trouverait peut-être dans aucune des villes les plus renommées pour leur situation, qu'il jouit de toutes les expositions et de toutes les perspectives : il a, en bas, dans la plaine, des maisons entourées de jardins et de vergers, et des maisons au bord de l'Ourte sur l'une et l'autre rive ; il a, sur le penchant de la montagne, des maisons échelonnées à diverses hauteurs et tournées au midi ; c'est la plus grande partie du village ; il en a aussi de tournées au nord et à l'ouest, sur l'autre versant de la colline ; il en a sur le sommet, avec des jardins et des charmilles formant terrasses à la pointe des rochers. Et quand on regarde autour de soi, on découvre des prés, des champs, des taillis, des futaies ; de l'eau partout ; car, en ces parages, l'Ourte se plaît à des écarts plus décidés que jamais, divague au loin, puis revient se nouer sur elle-même, essaye d'une autre direction, puis se replie encore, comme si elle voulait profiter des derniers moments

de son voyage, avant de se suicider et de disparaître en se précipitant dans la Meuse.

Esneux a eu le bon goût de se placer précisément sur l'élévation granitique qui a forcé le torrent à s'infléchir vers l'ouest et au pied de laquelle il reparaît du côté opposé, après avoir couru deux lieues à travers prés ou ravins. Descendez par le sud, vous êtes au bord de l'eau, que vous pouvez traverser sur un solide pont de pierre ; descendez par le nord, vous retrouvez encore la rivière, que vous pouvez côtoyer aux flancs d'une colline boisée, ou dans de belles prairies. Cette position est vraiment exceptionnelle et ravissante.

M. Sterayant donné chez Cobus ses instructions pour un dîner de fête, Jacques ayant bien recommandé la cuisson de ses sept truites, qu'il avait apportées pendues en guirlande à son sac, les bohémiens allèrent s'asseoir sur le rocher, près d'une arcade naturelle qui lui sert de couronnement.

— Il faut pourtant bien, mes amis, dit Johannes, que vous me laissiez, cette fois, vous parler un peu de cet incomparable village. Jerpinus, qui s'y connaît, comme vous savez, et dont nous avons déjà admiré le style, dit que c'est « un des plus beaux *villa-*

ges de l'Ourte, » et qu'il « garantit tous les éléments d'une formidable délectation aux amateurs de panorama, qui ont de bons jarrets et qui prendront la peine d'aller s'asseoir sous une *gloriette*, au cabaret d'en haut. »

La commune d'Esneux dépend du canton de Louveigné; elle a près de 2,000 habitants et presque autant de moutons; elle compte plus de 350 feux, dont le tiers à Esneux même. L'église, que nous irons voir après dîner, est dédiée à saint Hubert... ne protestez pas! Elle est très-ancienne, et on croit qu'elle appartenait à un couvent de Templiers. Malheureusement elle fut brûlée dans une guerre avec les Hollandais; mais vous y rencontrerez encore des piliers romans à l'intérieur, et quelques restes des constructions primitives. On remarque même dans le cimetière une croix de pierre, qui date de 1228.

Sous ce rocher où nous sommes, il y a une espèce de grotte, d'où l'on a extrait des ossements d'une grandeur extraordinaire, « provenant d'animaux étrangers, » dit naïvement le *Dictionnaire* de M. Delvaux. Ce sont sans doute des fossiles de races perdues; mais ce n'est pas une raison pour qu'elles soient exotiques.

On a découvert aussi dans les environs

beaucoup d'antiquités, romaines peut-être ; car plusieurs historiens prétendent qu'Esneux, ou Esneur, fut l'ancien centre des Ségniens dont parle César. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Esneux est mentionné par les chroniqueurs dès le ix^e siècle...

— La famille des Ster, interrompit Thomas, ne descendrait-elle point précisément de Charlemagne, qui mourut au commencement de ce ix^e siècle ? ou peut-être a-t-elle du sang des quatre fils Aymon ? Ce serait glorieux pour les quatre bohémiens ! Il m'a toujours semblé que tu sortais d'une race de vieux chrétiens, Parehemine mon ami.

— Nous sommes tous un peu parents de Charlemagne, va, répliqua John en riant. Ne sommes-nous pas tous les fils d'Adam et d'Ève ? Il n'y a qu'une seule et même humanité, depuis le commencement de notre monde. Et les hommes ont grand tort de ne pas se traiter mutuellement comme des frères, ou, si tu veux, comme de bons cousins.

— Hélas ! reprit Thomas, cette fraternité-là n'existe guère que dans notre pays idéal, dans cette sainte bohême où l'on s'aime les uns les autres, où tous et chacun vivent égaux et libres !

— C'est pourquoi, ajouta Vendangeur, en

ma qualité de bohémien libre, je propose à mes frères d'aller voir si les truites sont cuites à point.

Le dîner fut très-convenable. On trinqua avec du bourgogne, aux ancêtres de Parchemin; et comme on causait gaiement au dessert, Papillon l'extravagant coupa ainsi la conversation :

— Savez-vous le chiffre exact des pertes des Russes à la prise de Malakoff?

— A propos de quoi cette billevesée? Laissez-nous tranquilles.

— C'est qu'il y a dans la salle voisine un superbe Calendrier pour 1856, signé Landusi, rue des Visitandines, à Bruxelles; on y voit les guerriers de l'empereur Napoléon qui mettent tout à feu et à sang, et au-dessous est écrit :

« Le chiffre *exact* des pertes des Russes à » la prise de Malakof est de 362 officiers et » de 11

« 328 soldats. »

Le chiffre 11,328 est divisé ainsi en deux lignes. C'est curieux! qu'en pensez-vous?

— Et cet imbécile n'a-t-il point mis aussi le chiffre des morts dans l'armée bonapartiste? demanda M. Ster.

— Oh que non. C'est inventé à la glorification de l'empereur, comme vous l'entendez bien. Il y a son portrait et celui du maréchal Pélissier.

— Gravures, lithographies, papiers peints, porcelaines, assiettes, vases... *inexpressibles*, tout, jusqu'aux almanachs, ce livre du peuple, cette pancarte universelle ! tout est exploité pour vulgariser le despotisme dans notre pauvre Belgique ! Et quand on songe que ce n'est pas seulement dans le pays wallon qui parle français ! mais dans le pays flamand, même invasion de ces images funestes. Quand on songe que *de Brædermin*, le journal patriotique et populaire, qui s'imprime à Gand et se répand dans toutes les provinces où le flamand est usité, a publié aussi son almanach avec les portraits de Napoléon III, des généraux Pélissier, Saint-Arnaud et autres !... Notre gouvernement a imaginé une loi pour punir les attaques contre les souverains étrangers. Mettons que ce soit commandé par la neutralité que les traités nous ont imposée... comme si un peuple pouvait jamais être neutre dans les conflits qui agitent les autres peuples ! Mais si l'attaque est prohibée, la glorification devrait l'être également. Neutralité dans la louange comme dans

le blâme, soit. Du moins, ce serait de justice réciproque.

— Allons, allons, dit Thomas, on te fera encore cette petite loi-là en même temps que celle contre les chiens errants et les envahisseurs du domaine public.

— Allons, allons, dit Bernard, je tâcherai de ne plus regarder toutes ces enluminures, et je ne vous en parlerai plus, quand même je les trouverais dans la ruelle de mon lit, entre un crucifix et un bénitier, comme ça s'est vu.

Jacques ayant enfin levé la séance, ils se rendirent en procession à l'église, dont on avait envoyé chercher les clefs, et où rien ne leur sembla notable. Lorsqu'ils en sortirent, Bernard et Thomas avisèrent dans un jardinet, précédant une gentille petite maison à gauche, un buste verdâtre, sur un piédestal vulgaire : tête casquée, de grandeur naturelle.

— Cette sculpture a du caractère, remarqua Thomas; on dirait un bronze un peu fruste et oxydé, retrouvé dans la terre.

— Poussons la petite porte en treillage, et demandons au bourgeois la permission de regarder de près son monument?

— Non, répondit Thomas. Il ne faut pas se rendre compte de tout dans la vie. Restons-

en sur notre bonne impression. Peut-être n'est-ce qu'un plâtre, barbouillé de couleur... peut-être... J'aime mieux m'imaginer que c'est une tête des seigneurs de Montfort, ressuscitée après quatre siècles par le hasard de quelque fouille, ou même un bronze romain, du temps que les guerriers de César occupaient Esneux.

Ils firent encore une tournée dans le haut bourg, allèrent jeter un dernier regard entre l'arcade du rocher, reprirent leur équipement chez Comus, sans passer devant l'almanach bonapartiste du sieur Landusi de Bruxelles, et, descendant avec une ardeur curieuse la pente septentrionale qui s'abaisse jusqu'à la rive droite de l'Ourte, ils aperçurent déjà le petit village de Hony sur la gauche, et au fond, le beau village de Méry.

IV

— J'avais pourtant juré, disait Bernard, de ne point quitter les contours de l'Ourte; mais, puisque nous la retrouvons tout de suite, j'annule mon serment, et je me déclare consolé. Mon Dieu, qu'elle est splendide, là, devant

nous ! Son éclat au soleil me fait le même effet que le miroir fait aux alouettes, qui s'en vont voleter et planer alentour. Quel est donc cet attrait que l'eau exerce sur l'homme ?

— Pourquoi l'eau attire l'homme et fait toujours plaisir à regarder, répondit Thomas, c'est qu'elle réfléchit le ciel. Dans le miroir de l'eau, les hommes s'imaginent voir un infini fantastique, comme les alouettes croient voir le soleil dans le faisceau rayonnant qui se concentre sur le miroir de verre. Avec un peu d'imagination on voit, en effet, dans l'eau tout ce qu'on veut, de même qu'on découvre dans les nuages les formes les plus chimériques. Je me souviens confusément d'une ballade allemande qui est bien poétique et bien touchante.

Du côté de la Forêt-Noire, il y avait un chalet isolé dans une contrée sauvage, où ne pénétraient guère que des chevriers et des bûcherons. Une vieille grand'mère y habitait avec ses petits-enfants, et, le soir, à la veillée, elle leur racontait les anciennes légendes et ces belles fables romanesques que se transmettent les générations. L'aînée des enfants, la blonde Marguerite, avait déjà passé quinze ans. C'était elle qui allait garder le troupeau, le long des futaies sombres, dans les parages

déserts et mélancoliques. Ainsi seule durant les longues journées, au milieu d'une nature inculte, n'ayant pour aliment spirituel que les contes de la grand'mère, sa jeune imagination s'était créé tout un monde de fantômes extravagants. Son existence n'était qu'une rêverie illusoire, où des apparences fallacieuses avaient remplacé les réalités. Parfois elle conversait avec les insectes aux couleurs étincelantes, ou avec des sylphes qui lui semblaient se balancer entre les rameaux des chênes; parfois elle poursuivait dans l'air quelque vision qui se perdait au sein des nuages. Souvent elle s'asseyait au bord d'une fontaine, où se peignaient, sur l'eau frissonnante, des arbres et des buissons. Quand le soleil descendait derrière la forêt, elle ne manquait jamais de venir à sa fontaine contempler une certaine image qui apparaissait toujours vers cette heure-là, sans doute par un même effet de lumière à travers les feuillages. Et cette forme prestigiense lui représentait un beau Génie qui l'appelait. Et elle, penchée sur le reflet magique, lui faisait des signes comme à un être animé.

N'était-ce point l'Amour que Marguerite entrevoyait dans cette fontaine?

Un soir, le troupeau revint au chalet sans

Marguerite. Elle avait été chercher son Génie au fond de l'eau.

— Une gracieuse idylle, et qui serait un joli motif pour un peintre ou pour un poète ! dit Bernard.

— Cela ressemble un peu à l'Ophelia de Shakespeare, dit John.

— Je crois bien aussi, continua Thomas en suivant son idée sur les charmes de l'eau, que l'attrait des torrents vient surtout de leur agitation. L'homme s'intéresse à tout ce qui remue. Car le mouvement, c'est la vie. Tout ce qui ne remue pas se corrompt aussitôt, se détruit, périt. La mort, c'est l'immobilité, n'est-ce pas, docteur Jacques ? immobilité passagère et même apparente seulement, car ce qui semble mort n'est qu'à une phase de transmutation, et rentre sans délai dans le grand courant de la vie universelle.

— En effet, ajouta M. Ster : tout change et rien ne meurt...

Cette causerie n'empêchait pas les bohémiens de regarder avec admiration le paysage qu'ils avaient devant eux. Ici, le vallon où l'Ourte glisse assez tranquillement est moins resserré. A gauche, près d'Hony, sont des prairies d'une certaine étendue ; sur la rive droite, on marche aussi en plein pré. Toute

la végétation était fraîche et égayée par une douce lumière. L'Ourte était animée par des bateaux, le chemin de halage par des marinières et des paysans.

— Nous n'avons encore vu, dit Bernard, qu'une seule petite coulée de l'Ourte qui ait de l'analogie avec ceci... vous rappelez-vous? en approchant de Rendeux, entre Marcourt et Hotton, à l'endroit où nous avons fait la *bouvée*. Dans presque tous les autres endroits, vers Durbuy et La Roche, et surtout près d'Houffalize et de Comblain, on mettrait volontiers pour personnages d'un tableau des pâtres vêtus de peaux de bêtes et quelques rudes figures en harmonie avec cette nature désordonnée; ici, on pourrait mettre des pêcheurs en veste blanche, des groupes de jeunes paysannes folâtrant sur l'herbe, ou même des ladies se promenant en robe de mousseline rose tendre, et en brodequins couleur de perle. Il n'y a que ce castel de Monceau, enterré là, sur la gauche, au pied d'une montagne semi-circulaire, et tout couvert d'ombres, qui soit terriblement triste; mais ça fait contraste; et puis, il y a de beaux arbres sur les sommets qui le dominent et semblent le menacer. Et que ce village de Méry est bien situé au petit coude de la

rivière, avec vue en amont sur Esneux et en aval sur Tilt! Je ne suis pas étonné que Tilt soit une résidence d'agrément, adoptée par des touristes et des familles de bourgeois, qui y passent l'été. On doit venir souvent de Tilt en promenade jusqu'à Méry.

— Et jusqu'à Esneux, ajouta Vendangeur. Vous savez bien que Comus est pourvu de bourgogne et de vins fins, à l'usage des bandes joyeuses qui y viennent en partie de plaisir. Les gens de Liège et ceux de Verviers aiment assez la bombance.

Après Méry, la vallée se rétrécit un peu, et de hauts rochers se dressent le long de la rive gauche. Un grand navire de verdure, avec de beaux arbres en guise de mâts, est posé là, au milieu du petit fleuve, comme s'il avait la prétention de le barrer. Mais le torrent, qui a creusé dans sa course tant de blocs granitiques, ne se gêne pas pour rouler avec une rapidité accélérée aux deux flancs de cet île audacieuse, et pour lui faire même quelques morsures en passant.

Ce site avait tant de séduction, que les bohémiens, sans se consulter, s'arrêtèrent instinctivement tous les quatre, jetèrent leurs sacs par terre et s'assirent à l'ombre d'une haie vive, tournés vers l'île, dont les arbres

marquaient en guipure émeraude, fine et chatoyante, sur le fond de rochers gris ; à droite, au sommet d'une colline, le château de Brialmont ; quoiqu'il date du ^{xiii}^e siècle, il semble tout modernisé et se découpe à l'horizon comme une bâtisse quelconque.

Il y a là encore un tableau tout fait, et qui représenterait à merveille les divers caractères du pays, puisqu'il réunirait, autour de l'eau, des rochers et des coteaux, des bois et des prairies.

Le temps aussi était enivrant, et il invitait au repos et à la rêverie. On s'oublia donc avec délices à cette station qui devait être la seule avant d'arriver à Tils. Jacques fermait les yeux à demi, dans une molle somnolence ; Bernard avait étalé son album, mais sans avoir la force de manier son crayon, et peut-être, au lieu d'essayer une ébauche incomplète sur le papier, préférerait-il se graver dans la tête un souvenir d'ensemble ; M. Ster feuilletait distraitement un bouquin, et s'en faisait un éventail pour se rafraîchir le front, ou un écran au-dessus des sourcils pour regarder le paysage ; Thomas s'était couché au bord de l'eau et y jetait des brins d'herbe ou des fleurettes, qu'il s'amusait à voir emporter par le courant.

A peine échangeaient-ils en peu de mots leurs observations. On n'est pas toujours communicatif au moment où l'on est impressionné très-profondément.

Mais, au bout d'une heure, l'activité intellectuelle de Parchemin se réveilla, et il se mit à agacer Thomas sur l'impuissance de la littérature en présence de ces grands spectacles pittoresques.

— Conçoit-on, disait le paradoxal professeur, qu'il y ait des écrivains assez téméraires pour s'ingérer de peindre avec des phrases un tableau qui se compose de couleurs changeantes et d'air impalpable ?

— Pourquoi pas ? répondait Vad'l'avant. Les langues n'ont-elles pas pour objet de traduire ce qu'on voit et ce qu'on sent, d'évoquer devant le regard des autres l'image qu'on a étudiée sur la nature, de communiquer à leur esprit l'émotion qu'on a éprouvée soi-même ?

— Mais, objectait M. Ster, quand ces images sont nouvelles, quand l'émotion est toute particulière et n'a point été déjà exprimée par les maîtres du langage...

— Qu'appelles-tu les maîtres, esclave timide ! interrompit Thomas. La littérature n'est pas un empire qui appartienne à des dictateurs : c'est une démocratie, incessamment

mobile, et où chaque esprit a son droit de cité et son *self-government*. La langue, c'est tout le monde qui la fait, comme c'est tout le monde qui devrait faire la société politique. Voilà une hérésie pour un philosophe révolutionnaire ! La langue, savant Parchemin, n'est qu'une cavale, parfois rétive, qu'il appartient à tout le monde de monter et de violenter, selon le caprice d'une pensée énergique. Il faut souvent lui forcer le mors, ou la lancer à tous crins dans les passages difficiles. Si, par malheur, on tombe au milieu des halliers, eh bien, on se relève et on repart. Les grands écrivains sont ceux qui sautent les haies et les fossés, et qui n'hésitent devant aucun obstacle.

— Ha ! ha ! la folle théorie ! insistait le professeur. On ferait de belles choses avec cette anarchie absolue ! Et le dictionnaire, et la grammaire, et les académies officielles et patentées !

— Les dictionnaires et les grammaires sont faits pour les profanes, comme les lois et les codes sont faits contre les gredins. Un honnête homme n'a pas besoin de consulter le code pour savoir ce qui est permis ou ce qui est défendu : c'est sa libre conscience qui lui commande, et non la loi. De même un hon-

nête penseur n'a pas besoin de consulter les prescriptions des académies : c'est son goût indépendant qui le dirige, et non la règle.

— Mais, dit M. Ster, l'honnête homme est souvent forcé d'invoquer la loi pour se garer des coquins.

— Eh bien, le littérateur, l'artiste en langage peut aussi être amené à se retrancher derrière l'autorité des lois qu'ont élaborées très-spontanément les grands écrivains, et qui ont été formulées en codes par les grammairiens et les lexicographes. Le dictionnaire n'est qu'un bouclier, une arme défensive, et non point un instrument d'action, un carquois d'où il faille tirer ses flèches. Du diable si, en ciselant une médaille, je m'inquiète de savoir comment les Grecs ont arrêté le galbe des têtes ou dessiné les traits. J'en fais selon ce que je vois sur la nature ou dans mon imagination. Autrement, j'aurais pris la profession de mouleur industriel, et non celle d'artiste. Demande à Papillon s'il lui servirait de consulter le Poussin pour rendre cette vue qui est là devant nous. Pareillement, en littérature, chacun ne doit obéir qu'à son inspiration originale et manier la langue en toute assurance. Peu importe qu'il y ait des modèles de ce qu'on veut dire. Il faut le dire

comme on le voit. Par conséquent, ce n'est pas une ambition insensée de vouloir peindre avec le langage les sites les plus singuliers et les effets naturels les plus étranges ou les plus magnifiques.

M. Ster était bien à peu près de l'avis de Thomas, et il n'avait voulu qu'irriter, pour se divertir, la verve exaltée du fougueux artiste. Il finit donc par sourire, et tendant la main à son compagnon :

— Tu n'as point tort, dit-il. La révolution dans la parole et le style doit suivre le mouvement des esprits et des consciences. Le niveau intellectuel de l'humanité y gagnera.

V

Après cette longue halte, il était temps de se remettre en route pour arriver à Tils avant la nuit ; car le soleil touchait presque aux montagnes de la rive gauche, derrière lesquelles il allait disparaître bientôt. Mais la distance n'était pas longue ; le chemin était

plat et facile, un chemin à voitures, et probablement très-fréquenté dans la belle saison. Il y a même un omnibus de Tils à Esneux.

Quoique les bohémiens connussent déjà Tils, ils se promettaient plaisir à le revoir, et ils hâtaient le pas avec une joyeuse ardeur. Le paysage qu'ils avaient à droite n'offre, d'ailleurs, aucun accident très-pittoresque, et, de l'autre côté, la muraille que les collines boisées dressent le long de l'Ourte est toujours à peu près uniforme.

Une fois entrés dans le village, ils se ralentirent, jetèrent un coup d'œil sur l'église, entièrement moderne, sur les groupes de maisons alignées au bord de l'eau, sur le grand *hôtel de l'Amirauté*, qui ne les arrêta point, et poursuivirent jusqu'au delà du pont vers l'*hôtel des Étrangers*. C'est un vieux bâtiment isolé, une espèce de petit manoir, au bout d'un mail planté d'arbres et tapissé de gazon ; sauf l'enseigne, écrite en grosses lettres, on le prendrait pour une maison bourgeoise, retirée dans une solitude tranquille.

L'*hôtel des Étrangers* s'anime sans doute, l'été, quand les visiteurs affluent dans la vallée de Tils ; mais, en ce moment-là, l'hiver venant à peine de finir, toutes les chambres

n'étaient pas même encore garnies de leurs rideaux.

L'établissement semblait presque inhabité. On n'y trouva qu'un faux Turc qui, en compagnie d'une sultane, se reposait des fatigues de la guerre d'Orient.

— Pour attendre le souper, dit Bernard, allons examiner un peu l'ensemble du pays.

Ils traversèrent le pont, où l'on paye un droit de péage, singulière taxe dans une localité qui ne prospère que par la circulation des étrangers, escaladèrent la montagne en face, qui domine l'Ourte, et contemplèrent, tant qu'il fit jour, le beau panorama qu'on découvre de cette hauteur.

— Je ne saurais vous cacher néanmoins, disait Thomas en descendant, que ce Tilt, malgré la variété de ses alentours, ne m'inspire pas une bien vive sympathie. Le village lui-même n'a plus rien d'agreste : tout y semble apprêté pour la résidence des bourgeois désœuvrés qui s'y acclimatent durant les mois de chaleur. Le caractère de la campagne n'y est plus. J'aime à voir dans un village les signes du travail appliqués à la nature. Ah que je préfère La Roche, et Durbuy, et Comblain, où personne ne compte sur les ressources éventuelles, importées

par les riches, où chacun ne demande son aisance qu'à la terre, à l'eau et à l'air, aux récoltes des champs, au foin des prairies, à la coupe des bois, à la taille des pierres, à la pêche et à la chasse ! En toutes choses, les intermédiaires ne signifient rien. Quand on veut jouir de la vie civilisée, il faut l'aller chercher à Paris, à Londres, à New-York ; mais si l'on aspire à la vie rustique, il faut la prendre où elle est, dans quelque hameau perdu, qui effraye la dentelle et le satin.

— Ah mon pauvre Thomas, interrompit Jacques, voilà que tu sens ta chaîne qui se rétrécit, parce que nous approchons des villes, et que nous atteignons le terme de notre voyage !

— Bah ! n'aie pas peur que je stationne quelque part, quand nous nous serons séparés. Ma « maladie innommée » me poussera bien vite à de nouvelles aventures, et dans un mois peut-être je serai en Italie ou en Amérique, pour aller voir du côté de l'isthme de Panama ce qui s'y passe : un épisode intéressant de la solidarité universelle.

Au souper, servi dans une bonne petite salle bien chauffée, Thomas recommençait ses doléances, quand on entendit tout à

coup un grand air d'opéra et des accompagnements habilement touchés.

C'était la sultane d'emprunt, qui, pour amuser son Turc d'occasion, chantait au piano de l'auberge.

— Tiens, dit M. Ster, voilà justement la vie civilisée! Les journaux français n'ont point trompé l'Europe : la Turquie est gagnée à la civilisation!

— Il serait plus agréable d'entendre ici le *ranz des vaches*, dit Thomas.

— Ne trouves-tu pas la voix belle? repartit Johannes. Le chant ne manque pas de méthode. C'est quelque actrice du théâtre de Liège, ou quelque sultane de Lorette-street.

Cette musique dura assez tard, et les bohémiens s'endormirent aux sons d'une superbe mélodie de Meyerbeer.

Le lendemain, en buvant le café, on parla de la grotte :

— John, voilà ton affaire! dit Papillon. J'espère que tu vas conduire Thomas à *koron* de cette merveilleuse caverne, bien plus longue que celle de Han... et aussi étroite que celle de Comblain. Je l'ai visitée une fois, et c'est ce qui m'a un peu dégoûté des souterrains...

— Et moi aussi, je l'ai déjà visitée, répliqua

John, et c'est pourquoi je ne proposais point à Thomas de sacrifier trois heures de soleil pour ramper dans cet interminable terrier, vanté par l'auteur des *Wallonnades*. Le trou de Comblain était, du moins, une nouveauté.

— Je m'en rapporte à toi, dit Thomas. Mais qu'y a-t-il encore de curieux à Tilt?

— Il y a de curieux, répondit Parchemin, que les femmes d'ici ont maintenant la fantaisie de ne plus faire de filles!

— Qu'est-ce à dire?

— C'est à dire qu'en cette année 1856, elles se sont obstinées à faire des garçons. La statistique constate toujours et partout un nombre à peu près égal de naissances des deux sexes. Eh bien, à Tilt, ce n'est plus ça. Les matrones de Tilt ont changé l'ordre de la nature. A peine s'il est né deux ou trois petites fillettes pour trois douzaines de garçonnets. On sera bien embarrassé, dans quinze à vingt ans!

— Drôle de caprice! dit le docteur. Cela ne s'est peut-être jamais vu. Mais je ne suis pas inquiet de ces gentils garçons. Ils feront comme les *caracols*: ils iront... courir l'amour. Pourtant c'eût été une meilleure idée aux matrones tilfoises de ne faire que des filles: dans quinze ans, le pays eût été un

sérail où les Turcs auraient pu venir tout droit et sans accompagnement. Ne serait-ce pas là une idée de fortune pour un pays qui cherche à attirer les étrangers? N'oublions pas de la soumettre aux matrones de Spa.

— Et l'église que nous avons aperçue... n'y a-t-il rien à voir dedans? car elle a remplacé une église très-ancienne, à ce que je suppose.

— Si vraiment, répondit Parchemin. Il y a une des raretés les plus précieuses du monde... un morceau de la vraie croix, conquis en Palestine, par un chevalier de Tils, qui avait suivi Godefroy de Bouillon.

— Je m'en rapporte encore à toi sur ce trésor, et au vaillant croisé qui s'est donné la peine de le conquérir, et aux moines et marguilliers qui ont conservé son cadeau depuis bientôt huit siècles. Mais ce n'est pas si rare que tu le dis. J'ai vu bien d'autres fragments de ce bois sacré, qui s'est multiplié par un miracle analogue à celui de la multiplication des pains sur la montagne de Jérusalem. Il n'y a guère dans toute la chrétienté de pays assez déshérité pour n'en pas posséder une provision. Je crois que si l'on réunissait tous ces précieux morceaux de bois, on en pourrait élever une tour aussi haute que la tour de

Babel. Et puisqu'il y en a tant partout, je ne doute pas que Tilt n'en ait un petit lopin... A présent, quoi encore?

— A présent, répondit Papillon, il y a la nature, qui est charmante dans les environs. Et précisément, le plus beau, c'est à l'aval de l'Ourte, qui s'étale un peu tout près d'ici, et a laissé surgir ces grandes îles dont, hier soir, du haut de la colline, tu admirais les réjouissantes couleurs. C'est par là que nous devons aller ce matin...

— Car hélas! ajouta Jacques, c'est aujourd'hui notre dernière étape. Ah! tu avais bien raison, Thomas, quand, au moment d'atteindre La Roche, tu te plaisais à nous en écarter; quand sur la route de Bastogne, tu disais : Le plaisir c'est d'aller, non de revenir... Aujourd'hui, nous revenons... nous sommes presque revenus... Dans quelques heures, nous verrons le railway!

— Heureuses les contrées qui n'ont point encore de chemins de fer, ni de chemins de pierre! s'écria Thomas. Quand il n'y a ni locomotives, ni chariots, ni véhicules quelconques, on est forcé d'aller à pied... ou à cheval; on voyage à loisir, et l'on regarde partout autour de soi; on n'est pas entraîné comme des troupeaux dans une promiscuité

banale; on s'appartient; on est maître du temps et de l'espace...

— Oh l'affreux paradoxe ! s'écria Parchemin à son tour. Tu déraisonnes, vagabond fantasque ! car, au contraire, l'homme, par la vapeur sur le railway, maîtrise l'espace et le temps. Avec tes jambes, il te faudrait des années pour faire le tour du monde; avec les railways, il ne te faudra bientôt que des semaines. Tu blasphèmes contre la suprême conquête de notre siècle, contre l'invention la plus utile et la plus merveilleuse... après toutefois l'invention de l'imprimerie...

— Oui, oui, dit Thomas en riant. J'en suis d'accord. Et même, comme toi, j'estime volontiers la reproduction indéfinie des pensées plus que la locomotion rapide des corps; mais, en ceci, la grande affaire maintenant serait d'arriver à ce que chacun eût sa petite locomotive dans ses bottes, et pût, sans communauté, aller partout où l'appelle son bon plaisir. Nous ne serons tous véritablement les rois de notre *glocicule* qu'à cette condition-là.



DE TILF A SPA.

I

— Suivons-nous l'Ourte jusqu'à Chênée? demanda Jacques à ses compagnons, en quittant l'hôtel. Alors, c'est par le chemin de halage, de l'autre côté du pont.

— Si nous allions plutôt à la station de Chaudfontaine? proposa Bernard. Nous aurions d'abord, là, sur les hauteurs, un bout de sentier qui est délicieux. On longe ensuite Sainval, la belle propriété de M. Neef... Chaudfontaine est aussi joli que Tilt, savez-vous!

— Chaudfontaine ou Chênée, comme il vous plaira, dit M. Ster.

Bernard prit les devants, par la grimpée, et quand on fut au sommet, on admira un instant le vallon qu'égayent les eaux et la verdure; puis on côtoya Sainval entre des haies, des jardins, des parcs et des taillis. Après Sainval, on circula, malgré un poteau prohibitif, dans les zigzags d'une route serpentine que M. Neef a fait construire pour son usage privé; puis, étant encore remontés à travers un petit bois, ils se trouvèrent devant la Maison-Blanche, sur le plateau de Beaufays.

— Un peu plus loin, nous devons tourner à droite pour descendre vers Chaudfontaine, dit Johannes.

— Je regrette l'Ourte cependant, murmurait Thomas. Croyez-moi : allons lui adresser un dernier adieu près de Chênée; d'autant que là, nous la verrons calme, puissante et laborieuse, après l'avoir vue brusque, capricieuse, indomptable, à son origine. Tu ne tiens pas autrement au *voyège di Chaudfontaine*, Papillon mon ami?

— Mais non, vraiment. J'y suis allé au moins dix fois, et vous le connaissez aussi...

— En nous dirigeant sur Chênée, ajouta M. Ster, nous aurons l'agrément de dévaler

le *thier des Krikions*, ou montagne des grillons, d'où l'on aperçoit presque tout le bassin de Liège.

Ce *thier des Krikions* décida la bande à continuer par l'ancien grand chemin d'Aywaille à Liège.

Ils se considéraient tous, d'ailleurs, comme à la fin de leur excursion et n'avaient plus aucune volonté.

Vad'l'avant lui-même se laissait balloter au gré du hasard; il semblait replié en dedans, et combinait sans doute de nouveaux projets dans sa tête bizarre.

Papillon ne voltigeait plus, et, d'un œil distrait, il regardait l'horizon et le ciel; peut-être rassemblait-il tous ses souvenirs du beau pays ardennais.

Parchemin songeait aussi à tout ce qu'il avait appris dans ce mémorable voyage, et marchait le front baissé, la corne de son chapeau rabattue sur le nez.

Jacques était le plus éveillé des quatre, et les émouvait de temps en temps par ses plaisanteries.

Quand on distingua, sur la gauche, quelques maisons du petit village d'Embourg, M. Ster rejeta pourtant son chapeau en arrière et commença :

— A ce village d'Embourg, M. 4G, autrement dit Nicolas, dont nous avons parlé quelquefois, possède une habitation de campagne. Il a fait l'historique de tous les environs, principalement dans sa wallonnade intitulée *Chaudfontaine* (Bruxelles et Liège, 1853). Mais je ne suis pas fou de ses vers, ni de sa prose..., ni de ses prétentions à l'esprit. Le véritable esprit est plus franc que cela, plus naïf et tout simple. C'est une perception subite, claire, et à la fois absolument originale, de la nature des choses. Il faut l'avouer, le peuple français, *ciss' race di diale è coir*, cette race qui a le diable au corps, est mieux doué que nous de la spontanéité spirituelle. Maître Nicolas n'a pas brillé quand il s'est attaqué aux littérateurs parisiens... !

— Tiens ! interrompit Jacques. Ah ! par exemple, voilà le bouquet !

Et il montrait, avec sa canne, l'enseigne d'un petit estaminet égaré au bord de la route.

— A *Cambronne* ! et le portrait du général napoléonien ! J'ai bien envie de lui répéter en cinq lettres son fameux mot historique à la débâcle de Waterloo, et dont les chroniqueurs et chansonniers ont fait une phrase si majestueuse. Tu ne salues pas Cambronne,

maître Jan, toi qui, là-bas, envoyais tant de salutations aux clochers et aux rochers, aux ormes et aux tilleuls séculaires?

— Non, pardieu ! répondit le bon professeur. Si j'étais de force à écrire l'histoire, je voudrais remettre ces héros à leur place... dans une catégorie au-dessous de l'humanité.

— Ah ! nous approchons de la descente, s'écria Bernard. Ce plateau n'était pas très-amusant, quoique la vue s'y étende au loin.

Bientôt ils dégringolèrent précipitamment le *thier des Krikions*, et, quand la vallée fertile et verdoyante fut découverte à leurs yeux, ils s'assirent sur la rampe et demeurèrent longtemps à contempler un des paysages les plus riches et les plus animés qu'il y ait dans toute la Belgique.

La végétation y était plus avancée qu'en aucune autre des contrées qu'ils venaient de parcourir. Les arbres fruitiers étaient fleuris et tachetaient de blanc et de rose le fond herbeux des vergers. Tous les autres arbres avaient leurs feuilles ; les haies et les buissons étaient touffus ; des jardins couverts de fleurs aux nuances les plus éclatantes se mêlaient aux pâturages et aux petits bosquets. Partout, l'éclosion complète du prin-

temps. Et l'Ourte coulait mollement au milieu de ces magnificences. C'était là le premier plan du tableau.

Un peu plus loin, et sur la droite du point d'où ils regardaient, les grandes industries venaient mêler leurs constructions aux formes de la nature, leurs couleurs sombres aux gaies couleurs des feuillages et des gazons, leur animation fiévreuse à la chaste sérénité de la campagne, leurs fumées épaisses et noirâtres aux légers nuages de l'air, leurs fournaises rouges à la blonde lumière du ciel. On distinguait ici la levée et les arches du chemin de fer, là de hautes cheminées et les immenses toitures de la Vieille-Montagne; ailleurs, des forges et des mines; tout près, les groupes de maisons qui composent Chênée; au delà, d'autres villages, et comme une série de faubourgs qui s'unissent à Liège, dont quelques pointes de monuments paraissaient même au fond de l'horizon.

— Voilà qui est impossible à rendre en peinture, disait Bernard. Oui, j'en conviens, tout cela ne saurait tenir sur une toile, eût-elle vingt mètres; ce qu'on pourrait faire seulement serait d'en exprimer le caractère général. Devant des spectacles comme celui-ci, l'artiste est réduit à des ébauches. La

réalité lui échappe. Il ne saurait saisir que des à-peu-près.

— Et toi, maître Thomas, hasardait insidieusement Johannes, crois-tu que la littérature puisse peindre un tel paysage. Il ne s'agit pas là de décrire une allée de forêt, un coin de rocher, une petite chaumière avec des enfants qui jouent à la porte, un pont de bois sur un ruisseau, avec un pêcheur accoté à un saule. C'est plus grand, cela ! plus difficile ! intraduisible peut-être...

— Pourquoi ? répliqua Vad'l'avant. Il faudrait essayer... et d'après nature, comme font les peintres. Dans *Lélia*, George Sand a bien écrit un lever du soleil. Pourquoi donc le style reculerait-il devant ce petit morceau de terre ?

II

Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient là, jouissant à la fois d'une perspective splendide et d'une température exquise, quand John tirant sa montre :

— Si nous voulons profiter du convoi

pour Pepinster et Spa, nous n'avons plus que le temps de...

— Le temps de dîner, s'il vous plaît, réclama Vendangeur. Allons tout de suite dans la grande auberge, à l'angle de cette route-ci et de la route qui remonte, parallèlement au railway, la vallée de la Vesdre. Je sais que les employés et contre-maîtres des usines voisines y sont habitués. C'est une chance pour trouver un dîner prêt. L'établissement n'est pas très-distingué ; mais nous ne sommes guère difficiles.

C'était à cinq minutes de distance en bas de la montagne, et à cinq minutes aussi de la station. Ils entrèrent dans une vaste salle d'estaminet, et s'adressant à une femme assise au comptoir :

— Voulez-vous nous servir à dîner, le plus tôt possible, s'il vous plaît ? Par où est la salle à manger ?

La femme les regarda, un moment, avec des yeux effarés, et se sauva par une porte intérieure, en marmottant :

— Je ne sais pas... je ne sais pas !

— Que lui prend-il ? dit M. Ster. Est-elle folle ?

— Tu vois bien que ce sont les sacs, et les barbes, et les chapeaux, qui l'ont effarou-

chée. On va peut-être encore nous éconduire comme des vagabonds de mauvaise mine... Ici, dans notre pays! C'est curieux! Ha ha ha! les terribles bohémiens! disait Thomas en riant.

— Ce ne serait encore que la troisième fois durant notre voyage! ajouta Jacques, qui n'avait pas du tout la même envie de rire.

Ils ôtaient cependant leurs sacs, et une autre femme, qui paraissait la maîtresse de l'auberge, se présenta gravement, passa une nouvelle inspection silencieuse, et se décida enfin à demander comme une chose singulière :

— Vous voulez dîner?

Son embarras était de savoir si elle pouvait introduire dans la salle de ses commis industriels des étrangers..... si étranges..... qui lui faisaient l'effet de colporteurs, avec leurs sacs et leurs bâtons.

— Sans doute, nous voulons dîner! Est-ce qu'il n'y a pas une salle?..

Au même instant, quelqu'un ouvrit une grande porte à deux battants, et l'on vit une immense table garnie de nappes et d'assiettes.

— Eh bien, voilà!...

— C'est que... dit la femme.

— C'est que?... Vous nous donnerez du vin, tout de suite, brusqua Jacques, et de la soupe, et ce qu'il y a...

Et, sans plus d'explication, ils envahirent tous quatre la salle à manger. Deux hommes finissaient leur repas à un des bouts de la grande table. Les bohémiciens s'installèrent à l'autre bout.

Peu après, l'hôtesse apporta du bordeaux. Le vin l'avait un peu apprivoisée; les colporteurs n'en boivent pas communément. La résolution et l'aisance de ces voyageurs lui avaient aussi donné à réfléchir. Une fois sans sacs et sans feutres à larges bords, ils lui produisirent sans doute une impression moins effroyable, et elle sembla s'apercevoir qu'ils pouvaient bien ne pas appartenir aux *classes dangereuses*, ni même aux *classes inférieures* de la société, comme disent les philanthropes. Après tout, ils avaient encore d'assez bonnes figures, et il ne leur manquait peut-être qu'un quart d'heure de barbier pour en faire des hommes comme d'autres.

Le dîner ne tarda point trop, et fut même abondant et substantiel, dans le genre du dîner des fermiers de Namur, chez Richalde, en Grognon.

— C'est à ne pas croire, en vérité ! disait

M. Ster, que, dans le faubourg d'une grande ville industrielle comme Liège, au milieu d'usines très-considérables, au bord d'une ligne principale de nos chemins de fer, sur le passage des commerçants et des touristes de Belgique et de France, d'Angleterre et d'Allemagne, c'est incroyable qu'on ne soit pas encore accoutumé à la liberté des allures et des costumes !.. Nous sommes donc bien extraordinaires ! Que diable avons-nous de si particulier ? je ne le devine point. Car enfin il y a autour d'ici une foule d'ouvriers français, allemands, et même belges, qui portent la barbe que la nature leur a donnée ; il y a des artistes et des promeneurs, des chasseurs et des pêcheurs, qui se mettent à l'aise pour courir le pays ; il y a des Anglais qui y viennent par curiosité ou par agrément, et qui ne se gênent guère ; il y a...

— Il y a la tyrannie de l'usage, interrompit Jacques. Il n'est pas du tout dans nos mœurs de faire ce qu'on veut. On ne doit faire que ce que font les autres, et comme ils le font. Or, il n'est pas dans l'usage en Belgique qu'on voyage à pied, en portant soi-même ce qui est nécessaire. On accepte un charretier crotté, un mineur barbouillé, un chasseur avec une carnassière ; un pêcheur avec un panier

d'osier, parce qu'on se rend compte de leur occupation. Mais que peut-on aller faire à travers bois et torrents avec un sac ? Tu le disais si éloquentement dans ton oraison de procureur général à Nandrin !... En Belgique, toute excentricité est anathématisée. Nous sommes des moutons de Panurge...

— On l'est un peu partout, continua Thomas. Les Anglais, qui sont très-libres hors de chez eux, et donnent sur le continent l'exemple de toutes les excentricités, parce que c'est admis dans leurs mœurs, sont tyrannisés en Angleterre par mille usages absurdes que personne ne voudrait enfreindre. Ils ont la liberté politique, mais ils sont esclaves de l'étiquette et de la routine. La pire des tyrannies est encore celle qui s'exerce par les mœurs.

— Un instant... dit Parchemin, je veux parler à cette grande et triste femme qui nous refusait l'accès d'un salon banal. Vous avez fini, n'est-ce pas ? et nous touchons au départ...

Il appela l'hôtesse, et après avoir payé ce qu'elle demanda, il lui dit en wallon :

— Madame, nous sommes des colporteurs étrangers, comme vous l'avez spirituellement conjecturé au premier coup d'œil ; ce qui

prouve doublement votre tact. Étrangers, nous le sommes ; car aucun de nous quatre n'a eu l'honneur de naître dans votre village ; nous sommes tous originaires de pays extrêmement lointains... Le plus sauvage, ce gros-là qui a des bottes, est né dans une région qu'on appelle la Flandre ; avez-vous connaissance de ce royaume-là ?

— *Ia*, dit Thomas, *ik ben Vlaming*.

— Et quant à moi, reprit M. Ster, vous jugez assez, par l'accent de mon wallon, que je dois venir des antipodes de la province de Liège ; ma patrie est, en effet, une autre région très-reculée, dite l'Ardenne ; connaissez-vous cet empire-là ?

— *Aï*, s'exclamèrent tous deux à la fois Vendangeur et Papillon, *Bonâfidè, noss esstan d'l'Ardenne*.

La grande maigre ne s'était pas attendue à cette wallonnerie, et un discours en iroquois l'eût beaucoup moins surprise.

— Et tous quatre, continua Jehan, nous sommes naturalisés de la grande république des bohémiens, dont peut-être vous n'êtes pas sans avoir entendu parler. Colporteurs, nous nous vantons de l'être aussi : vous ne vous êtes point trompée. Nous colportons, outre nos sacs, la liberté, la simplicité, la

gaieté, la fraternité... Faites-moi donc le plaisir de donner ça, en souvenir des quatre bohémiens, aux pauvres de votre excellent village, si franchement hospitalier.

Et Parchemin jeta sur la table un petit carré de papier, en ajoutant :

— C'est très-bon, allez ! c'est de la banque de notre pays, de la Banque de Belgique ; ça vaut juste autant qu'une petite pièce d'or.

L'hôtesse était atterrée et ne disait mot. Mais ils ne lui laissèrent pas la peine de chercher une réponse ; ils avaient déjà repris leur équipement et poussaient la porte.

— Alerte ! disait Vad'l'avant à l'oreille de Jacques. Décampons, il n'est que temps, si nous ne voulons pas être arrêtés et coucher en prison ! Des colporteurs qui donnent vingt francs aux pauvres, ne peuvent être que des voleurs !

III.

Le convoi était justement arrêté dans la station. Ils montèrent en waggou aussitôt, et, une fois le train lancé à toute volée, Tho-

mas dit à M. Ster, en lui montrant les fils du télégraphe :

— Parchemin, mon ami, ne vois-tu pas glisser quelque chose le long de ce métal magique? Regarde bien. Tu ne vois rien? non? Tant mieux! Moi, je vois des mots qui filent comme la foudre : « Quatre bandits... grandes barbes... grands chapeaux... grandes bottes... Arrêtez-les !... »

— Hé, hé, hé! répondit John avec de francs éclats de rire, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on fît jouer le télégraphe après nous; mais à présent, du moins, si l'on tenait à l'exhibition de nos passe-ports, c'est nous qui emmènerions prisonnières les autorités jusqu'à l'hôtel d'York, à Spa, chez notre ami Dechesne, qui leur offrirait en pénitence un verre de pouhon, ou, si elles étaient aimables, un verre de son vieux bourgogne de 1834.

— Ha, ha, ha! nous allons donc chez ce brave Auguste! Mais aura-t-il des chambres à nous donner, ce soir?

— Il y en a toujours chez lui pour les quatre bohémiens, dût-il leur sacrifier huit Anglais. D'ailleurs, la saison ne fait guère que de commencer; et puis, sa belle maison est bien vaste.

— Nous nous y gobergerons avec délices,

j'imagine, pour oublier tout à fait Saint-Hubert et Nandrin, dit le docteur. Mes malades ont encore besoin d'un peu de tranquillité. La nature toute seule a dû opérer des merveilles; peut-être vais-je les trouver tous parfaitement guéris. Et si quelques-uns ont eu la fantaisie de mourir en mon absence, ce n'est pas moi, du moins, qui les aurai tués.

— Moi, dit le peintre, je ne suis pas autrement pressé non plus de me cloîtrer dans mon atelier, car je n'en sortirai plus qu'avec le château de La Roche sous un bras, et sous l'autre le pont de Comblain. Je suis donc décidé à me donner encore quelques jours de vacances.

— Moi, dit le professeur, j'ai à ruminer mon cours de philosophie transcendante, et, par deux ou trois belles matinées, je veux aller méditer autour de la Géronstère, en buvant de grands hanaps d'eau ferrugineuse.

— Moi, dit Vad'l'avant, je me sens appelé ailleurs, et quelque regret que j'aie de vous quitter, j'irai coucher demain à Cologne, après avoir déjeuné avec vous. Je traverserai de nouveau la Suisse, qui est mon pays d'affection, et je recommencerai un tour d'Italie. J'ai quelque chose à revoir au bord de l'Adriatique.

— Tu ne trouveras rien de plus beau en Suisse que cette vallée de la Vesdre, interrompit M. Ster. Tiens, regarde ces petits ravins, et ces collines capricieuses, et cette végétation, ici fauve et sombre, là gaie et lumineuse. Quelle variété de sites, tantôt grandioses, austères, mélancoliques, sauvages, romantiques, désordonnés, à inspirer des peintres comme Rembrandt, Salvator ou Decamps; tantôt paisibles, gracieux, attrayants, coquets, dans la manière pastorale de Lancret et des paysagistes Pompadour ! La Suisse a tout cela, je le sais bien, et encore le farouche Oberland aux pics inaccessibles, et les Alpes, dont la majesté est incomparable... Reste cependant un peu avec nous à Spa : la cascade de Coë, la Hoigne...

— Nous reviendrons par ici à l'automne, répondit Thomas.

Ils avaient déjà passé Chaudfontaine, le Trooz, Nessonvaux, et ils entraient sous le tunnel qui précède Pepinster. Deux minutes après, ils quittaient le grand convoi pour le petit train de Spa, dont la locomotive soufflait de l'autre côté de la station, et les emporta bien vite à Theux.

Au delà de Theux, ils jetèrent un coup d'œil à gauche sur les ruines de Franchimont,

et admirèrent le caractère pittoresque des hautes collines et des grands bois, durant tout le parcours.

— Voici l'allée du Marteau, dit Papillon. Hélas ! nous sommes arrivés.

Ils ne furent pas longs à rassembler leurs bagages, prirent leurs sacs à la main par les courroies, et s'avancèrent en ligne serrée vers la rue de la Sauvenière, où se trouve l'hôtel d'York.

M. Dechesne, sur son perron, fumait, comme d'habitude, un cigare, et apercevant l'ardente caravane qui montait la rue, il accourut à la rencontre de ses amis :

— Ah ! vous voilà ! bonjour ! Je vous attendais bien, ces jours-ci. Et avez-vous pris La Roche, enfin ?

— Oui vraiment, répondit Johannes. Mais nous ne l'avons ni brûlée, ni saccagée, ni pillée. Nous avons même relevé et restitué en place quelques pierres de son château. Nous n'en rapportons rien qu'un adorable souvenir, et l'envie d'y retourner.

— Allons, vous me raconterez toutes vos aventures... en soupant. Montez dans vos chambres, toujours les mêmes, vous savez, avec vue sur le Belvédère. Défrôquez-vous du voyage, mettez-vous bien à l'aise, et vous

descendrez dans le petit salon particulier, où je vous attendrai, et où nous passerons une bonne soirée, tous cinq ensemble... Voulez-vous que je vous fasse conduire?

— Nous savons le chemin, dit John.

— Et pendant ce temps-là fais un peu dégourdir ton bordeaux, dit Jacques.

— On fera ce qu'il faut, ne t'inquiète pas, docteur, répondit en riant M. Dechesne.

Au souper, les causeries furent interminables. Les bohémiens, habitués de Spa, où ils se considéraient presque comme chez eux, se remirent au courant de la chronique locale, des préparatifs et des espérances pour la saison qui s'ouvrait, du nom et de la qualité des étrangers déjà venus, de la beauté des premières buveuses d'eau, de la pousse des arbres, et de l'état des campagnes aux environs.

— Tout va bien, tout va bien! L'allée de Sept-Heures est déjà enfeuillée. Le chemin des Artistes est plein de fleurs. Les sentiers de la montagne sont secs. Les hirondelles sont arrivées, et la *gentry* de l'Europe ne tardera pas... Mais vous autres, avez-vous eu bien de l'agrément? Et la grotte de Han, et les forêts de Saint-Hubert, et les rochers

d'Houffalize, et l'Ourte, et l'Amblève, et...

Chacun des bohémiens dit son mot sur tout cela, suivant les impressions qu'il en avait éprouvées, et comme on se lamentait du brusque départ de Thomas dès le lendemain :

— Voyons, il faut qu'avant de nous séparer, nous concertions un autre voyage pour l'automne, dit M. Ster. Tu promets d'être de retour, Thomas?

Et il tira de sa poche ses grandes cartes, afin d'étudier le pays et de se décider sur une direction quelconque.

— Irions-nous sur les bords du Rhin, proposa Jacques, du côté du Johannisberg où il y a du vin couleur d'or pâle... du côté de la Forêt-Noire, où s'est noyée ta blonde Marguerite de la ballade allemande?...

— Nous venons des bois et des montagnes, répondit Thomas.

— En Suisse? demanda Papillon.

— J'y vais, et vous connaissez aussi la Suisse, n'est-ce pas? Tout le monde la connaît.

— Il faut rester dans notre Belgique, dit M. Ster, et choisir seulement une partie peu visitée et peu décrite, comme les Ardennes, d'où nous venons.

— Et la plus belle, la plus curieuse qu'il soit possible, ajouta Bernard.

— Si nous allions au bord de la mer? appuya Thomas. On ne va guère, ordinairement, qu'à Ostende; mais toute cette côte de Flandre, assez peu fréquentée, est très-pittoresque, très-intéressante, très-riche en villages qui ont des restes du moyen âge. De la frontière française à la frontière hollandaise, de Dunkerque à Flessingue, ce serait amusant à faire, à pied et en barque. Notre centre serait Ostende, notre gauche Furnes, notre droite Blankenberghe. On percerait aussi en terre ferme, à Bruges, à Ypres, et ailleurs, dans ces villes qui conservent les plus précieux monuments de notre art national. La côte de Flandre, qu'en pensez-vous?

— C'est une bonne idée! dit Parchemin. On marcherait souvent les pieds nus dans la mer, on se baignerait à discrétion, on respirerait cet air salin qui donne de l'activité et de la joie. On étudierait les mœurs flamandes, prises sur le naturel, comme nous venons d'étudier les mœurs wallonnes...

— Une bonne idée! dit Vendangeur, quoique la côte de Flandre n'ait pas une réputation de vignoble, égale aux coteaux du Rhin...

Mais il doit y venir par mer des vins de France et des vins d'Espagne sans aucune sophistication... *very genuine*, comme disent les Anglais.

— Une bonne idée ! dit Papillon On verrait l'hôtel de ville d'Ypres, les Van Eyck et les Memling, de Bruges, et l'on pourrait même remonter l'Escaut jusqu'à Anvers, pour finir par Rubens.

— Au bord de la mer, c'est donc convenu ! dit Vad'l'avant. Nous nous arrangerons pour y être au moment de l'équinoxe. La mer sera superbe !

Et les quatre bohémiens répétèrent en chœur :

— Au bord de la mer !

FIN.

TABLE.

	Pages.
I. <u>La Roche</u>	5
II. <u>De La Roche à Durbuy.</u>	<u>35</u>
III. <u>De Durbuy à Nandrin</u>	71
IV. <u>De Nandrin à Comblain</u>	99
V. <u>De Comblain à Tilf.</u>	<u>133</u>
VI. De Tilf à Spa	179

574071

